

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

VASSILI DE MONTRÉAL
SUIVI DE
HABITANTS, HABITÉS

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
PHILIPPE RICHARD

MAI 2020

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

J'aimerais d'abord remercier Denise Brassard, qui m'a appuyé durant ces trois années de rédaction. Ses commentaires précis et sa lecture attentive m'ont permis de mener à bien ce projet d'écriture.

Pour leur soutien, leur écoute et leur amour, je remercie mes parents, Danièle et Denis, ainsi que ma sœur, Christiane.

Pour leur bienveillance, leur présence, les conversations, la camaraderie, je remercie chaleureusement Tristan Coutu, Olivier Moses, Jean-Philippe Chabot, Adréane Vallières, Camille Readman-Prudhomme, Guillaume Lépine, Julien Guy-Béland, Mathieu Renaud, Catherine-Alexandre Briand, David Berthiaume-Lachance, Antoine Charrette, Gabrielle Giasson-Dulude, Gabrielle Doré, Étienne Léger, Camille Toffoli, Sandrine Bourget-Lapointe, Virginie Fournier, Mariève Pelland-Giroux, L. Dumais, Marie-Noëlle Blais, Julie Nadeau-Lavigne, Marion Sénat, Catherine Morin et Karl Turpin.

Enfin, pour ses conseils avisés et pour avoir fait de chaque jour une aventure, je remercie de tout cœur Soline Asselin.

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES FIGURES.....	iv
RÉSUMÉ.....	v
PREMIÈRE PARTIE : VASSILI DE MONTRÉAL.....	1
L'origine du nom.....	2
Vassili de montréal	14
L'adieu	23
Loin des regards.....	33
Arriver au monde.....	42
Des places au stade	48
Les confessions de rose-anna	54
Au stade olympique	61
La disparition.....	66
Le livre de louise	71
DEUXIÈME PARTIE : HABITANTS, HABITÉS	78
En haut	80
Hors du monde	84
Retour au monde.....	90
Dans la rue.....	96
Dans la ville.....	103
L'espace en soi	114
En bas.....	122
BIBLIOGRAPHIE.....	124

LISTE DES FIGURES

Figure	Page
f1	102
f2	102
f3	102
f4	102

RÉSUMÉ

Ce mémoire en recherche-création traite du rapport intime que nous entretenons avec l'espace urbain.

   travers la figure de Vassili Béliveau, personnage construit par le discours de ceux qui l'entourent, les habitants d'une rue du quartier Hochelaga-Maisonneuve cherchent à comprendre leur propre place dans la collectivité. Sous la forme de nouvelles enchevêtrées, le récit de *Vassili de Montréal* jongle avec les faits historiques et la fiction littéraire pour mettre en scène des personnages qui tentent de combattre leur propre insignifiance en rattachant leur histoire à celle, extraordinaire, de Vassili Béliveau.

La partie réflexive de ce mémoire, intitulée *Habitants, habités*, continue d'explorer la manière dont les discours s'entremêlent dans la fabrication du réel. En agençant les théories du langage, les théories sociologiques de la ville et celles, plus récentes, de la neuroscience, cet essai tente de cerner le rapport entre l'écriture et la ville, plus spécifiquement, la façon dont l'espace urbain conditionne les discours, et inversement.

MOTS CLÉS : URBANITÉ, ROMAN, NOUVELLES, NEUROSCIENCES, VILLE DE MONTRÉAL, PHÉNOMÉNOLOGIE DE L'ESPACE, FERMAILLE.

PREMIÈRE PARTIE :

VASSILI DE MONTRÉAL

L'ORIGINE DU NOM

C'était un homme de travail, un homme pas retenable, répéta André en écartant puissamment les épaules, pour suggérer qu'il était fait du même bois que le personnage dont il décrivait les exploits.

Assis derrière lui, Louis désapprouvait. Sa tête se balançait silencieusement de gauche à droite, tandis qu'il contemplait le fond de sa 50. Trois verres vides sur sa table. À ce stade, difficile de dire s'il s'agrippait au quatrième pour se l'envoyer sec, ou s'il s'y retenait pour ne pas tomber.

Du coin de l'œil, assis à gauche d'André, Pierre entrevoyait le hochement de sa tête et sentait une légère tension parcourir sa nuque. Mâchoire contractée, poings rassemblés devant lui sur le bar en inox. Ça commence toujours de la même manière, pensa-t-il.

Quelques rayons tardifs s'infiltraient dans le Snack-Bar par le coin d'une fenêtre et striaient le comptoir de longues bandes dorées. La poussière qui flottait en suspension dans la lumière de fin de journée donnait à la scène des airs de vieille photo. Comme d'habitude, Louis avait eu le même réflexe que Pierre et André. Après son shift à l'église, il s'était rendu chez Michel pour boire une bière avant le souper.

Vêtue d'un tablier blanc taché, Simone passait et venait derrière une ouverture entre la cuisine et le bar. De temps à autre, elle s'arrêtait et y appuyait ses deux épais bras pour écouter les conversations. À cette heure de la journée, seules quelques rares personnes venaient manger une patate, les autres poussaient la porte du bar pour s'installer devant une pinte de 50.

Cette soirée-là, ils n'étaient que cinq dans le bar : Michel, Simone et leurs trois clients, Pierre, André, Louis.

André reprit la parole : Fait que c'est ça. Un fils de chasseur. Un fils travaillant. Un dur. Un vrai dur à cuire. Ils l'avaient fait venir de Sibérie pour être Caporal.

Il marqua une pause, incertain : ou peut-être Commandant, je sais plus... Tout-cas, Zaïtsev était à la tête d'un régiment de gars pour qui y'avait pas grand différence entre le devoir et le destin. Eux autres tout ce qui voulaient c'était d'en finir. Finir en gagnant la guerre. Pis si y'étaient chanceux, retourner chez eux faire des enfants, mais ça...

André ne termina pas sa phrase et balança une main au-dessus de sa tête, désabusé.

Du fond du bar, bien qu'il faisait mine de ne pas les écouter, Louis ne put retenir un léger ricanement en constatant l'ironie. André avait passé les derniers mois à parler de l'enfant que sa femme, Rose-Anna, mettrait bientôt au monde. Toutefois, depuis quelques semaines, alors que la date de sa naissance approchait, ses certitudes semblaient s'être fragilisées. Il avait soudainement cessé de rêvasser sur l'avenir héroïque de son fils et ses histoires fantastiques, peuplées de soldats invincibles et de conquérants audacieux, s'étaient peu à peu multipliées lors de ses visites au Snack-Bar.

André se replaça sur sa chaise et avala une gorgée de bière. Il reprit la parole en essuyant ses lèvres. Sa voix mordait dans l'histoire comme celle d'un conteur près du poêle : fait-que c'est ça. À un moment donné que ça allait mal pour les Russes, pis que les Allemands gagnaient du terrain, y'ont demandé renfort, y'ont dit : faut que tu viennes Vassili on a besoin que tu tires. Y s'est rasé. Y s'est habillé. Y'a quitté le poste de commande en épaulant son Mosin-Nagant. Un gros fusil. Lourd mais précis. Avec une crosse en bois brun foncé ciré luisant.

Michel bondit : ben quin! Mon grand-père en avait un pareil à la maison. Un long fusil européen, tellement long j'étais pas capable de le tenir tout seul dans le temps! Faut dire que c'était un collectionneur d'armes, lui, sa cave était bourrée d'explo...

Oué, oué, coupa André, visiblement ennuyé de s'être fait interrompre par le tenancier : paraît même qu'y se rasait en se regardant dans le reflet ciré les matins de bataille.

Mon grand-père? Je pense pas qu'il a fait la guerre... contesta Michel, légèrement confus.

Ben non, voyons! Vassili! tempêta André. Il poursuivit son récit : fait-que c'est ça, c'est là que le monde a commencé à parler de lui. Quand il est allé tirer avec ses gars. C'est là que la vérité s'est révélée au vrai jour. Son vrai talent s'est montré. Les Allemands ont reculé. En à peine un mois Vassili Zaïtsev a descendu deux-cent-vingt-cinq Allemands.

André frappa l'épaule de Pierre d'un léger revers de main et lui adressa un regard étonné : penses-y! Deux-cent-vingt-cinq têtes. Huit têtes par jour en moyenne.

À ce moment précis, Pierre se demanda où son ami avait bien pu dénicher les informations au sujet de ce soldat dont il n'avait jamais entendu parler. Il n'y avait pas eu de programme à la TV la veille. Il se surprit à se demander s'il ne leur racontait pas des

histoires. Toutefois il se ressaisit : au fond, ça importait peu, puisque c'était bien ce qu'il faisait, leur raconter des histoires.

André souleva ses épaules pour imiter un soldat à l'affût, arme à la main. Son regard oscillait dramatiquement de gauche à droite. Il poursuivit sur un ton grave : caché dans Stalingrad, Vassili Zaïtsev se plaçait sous les débris, en arrière des murs qui tenaient plus. Y'attendait les tirs de mortier pour tirer sur les Allemands sans se faire repérer. Un bonhomme qui tire de sang froid. Un bon cœur de sang-froid.

André s'arrêta, reformula sa phrase : c'est le sang froid de Sibérie qui tenait son fusil raide. Pour lui, c'était un coup, une balle. TAC, se plut-il à crier à la surprise de son auditoire. Pas une balle de perdue. Deux-cent-vingt-cinq, répéta André en hochant la tête, épaules relâchées. Il agrippa sa pinte et but une gorgée. Pierre en fit de même, tandis que Michel, derrière son comptoir, fit mine de replacer les verres empilés devant lui.

Depuis leur arrivée au Snack-Bar, ni Pierre ni André n'avait adressé la parole à Louis, qui s'était installé seul dans un coin d'ombre. Louis était un des rares à porter la moustache dans les environs. Une moustache fine et longue qui tenait sans cire. Il était arrivé avec sa femme Judith et sa fille d'à peine quelques mois l'été précédent. La petite s'appelait Clémentine. Les gens retenaient un sursaut en apprenant son nom. Clémentine. C'est quoi ça comme nom, s'insurgeaient les habitants du quartier, assis autour de la table.

Après s'être enfilé plusieurs pintes, Louis prit enfin la parole. Sa voix légèrement nasillarde s'éleva dans le bar à l'ennui de chacun : c'est beau-là, messieurs. Mais y'a jamais existé votre gars. C'est une invention. De la propagande Russe. Un gros épouvantail. Ben épeurant. Pis toute l'Armée Rouge est allée se cacher en arrière pour crisser la chienne aux Boches. C'est ben connu. T'en parles pas, d'ça, André.

André retint son souffle un instant. C'est un truc qu'il avait appris. Quand il sentait un léger picotement lui chatouiller le bout des doigts et que sa vision se resserrerait pour laisser surgir en lui des pensées incontrôlables, il cessait de respirer. Il serrait la mâchoire, s'asphyxiait quelques secondes, puis il revenait à lui.

Pierre agrippa le comptoir à deux mains et se retourna vers Louis. Ça y est, pensa-t-il. Y s'est ouvert la trappe, lui-là. Son regard se promena frénétiquement sur la tablette de trophées, les jerseys des Expos, la pub O'Keefe. Il évita de croiser le reflet de Louis qui fixait André dans le miroir Pepsi. Il espéra un instant qu'un mot ou deux lui sortirait de la bouche,

quelque chose d'incisif, mais rien ne se fit entendre. À ce moment-là, il aurait aimé avoir l'aisance que son uniforme de policier lui conférait durant la journée : conciliateur quand il pouvait, dur quand il le fallait. En fin de journée, lorsque venait le temps de fixer sa veste et son pantalon au crochet de son casier, c'est aussi sa parole qu'il mettait en suspens. Dès qu'il quittait le poste, après avoir envoyé la main aux collègues et mis son arme sous verrou, il rentrait chez lui et sentait ses épaules se tasser de quelques centimètres. Pierre se contenta de renifler bruyamment et jeta à Louis un regard qu'il espérait menaçant. Louis échappa un léger ricanement. Pierre lui tourna dos, écarlate, et aperçut du coin de l'œil André qui terminait sa pinte. Il bomba le torse comme il avait vu un gorille faire dans un documentaire animalier.

En auscultant son corps dans le miroir, Pierre repensait souvent à ses années de jeunesse, alors que ses muscles étaient gonflés d'une énergie virile et que les passants détournaient le regard à son passage. Encore à ce jour, il tenait ses abdominaux serrés en tout temps, tel que son père le lui avait enseigné pendant son adolescence, pour garder à l'intérieur les organes qui veulent se répandre. Mais, sa peau pendait désormais d'un peu partout. Sous ses bras, sous son menton. Même ses oreilles ramollissaient. Son visage lui donnait l'impression de dégouliner comme une épaisse mélasse. Il n'était plus le roc qu'il avait été, plus jeune. Pour préserver cette image de fermeté, il affichait en tout temps un air mécontent. Si son corps n'était plus rigide, son esprit l'était encore. Watch out, se répétait-il comme un mantra, ce qu'il ne manqua pas de faire en entendant les rires de Louis.

Au même moment, Michel ouvrit la porte du lave-vaisselle, projetant aussitôt un puissant grincement dans la salle. Il profita du détournement d'attention pour prendre la parole. Les gars, les gars, les gars, fredonna-t-il en levant les mains comme si une arme le braquait. C'est une hypothèse acceptable, me semble. Louis serait certainement pas le premier à nous apprendre que les Russes sont pas trustables. Mais en même temps, c'est vrai. C'est vrai. C'est pas ça qui nous intéresse. C'est le bout de l'histoire, qu'on veut savoir, nous autres. Il échangea le verre vide d'André pour un autre, rempli. Sans broue, comme que t'aime, fredonna-t-il, sans croiser son regard.

André empoigna sa pinte en écartant bien les doigts, pour montrer qu'il avait de la poigne. Il avala une première gorgée et reprit sa narration d'une voix inspirée, comme si de rien n'était : fait que c'est ça. Ce que je disais c'est que Vassili était un petit gars du grand nord qui aimait traquer ses Allemands quand le froid les figeait. Y sortait par moins quarante

moins quarante-cinq et restait en poste. Y'attendait que l'ennemi soit moins réactif de la gâchette et il se les faisait un à fois. TAC-TAC, tonna-t-il en jetant un bref coup d'œil à Louis dans le miroir Pepsi. Les Allemands se sont vu tomber les uns devant les autres. La panique a levé. Ils ont dû appeler leurs supérieurs, à Berlin. On a besoin de renfort, qu'y devaient crier dans leur téléphone.

La scène était aussitôt apparue sous les yeux ébahis de Pierre. Il imaginait la pupille paranoïaque des Allemands se dilater à chaque bruit, à chaque mouvement susceptible de leur apporter la mort. Il les voyait, il était parmi eux, sillonnant la ville en ruine, sans couleur. Grise de bord en bord. C'est Montréal qu'il imaginait aplatie par la guerre. Fusil pointé droit devant lui, Pierre se voyait avancer à la queue leu leu, pas à pas. La crosse de son arme tremblait entre ses mains moites. Il espérait apercevoir Louis dans le camp opposé, défiguré par la peur. Il aurait tiré les yeux ouverts. TAC!

À ce moment précis, Pierre souhaita un malheur à Louis. (Sans remords, il verrait ses vœux s'exaucer : à la recherche d'un emploi temporaire, le temps de trouver une proposition à la hauteur de ses diplômes universitaires, Louis avait cherché un travail dans les environs. Peu de temps après avoir emménagé sur la rue Bennett, le prêtre de l'église Très-Saint-Nom-de-Jésus l'avait engagé afin qu'il entame les travaux d'entretien dont l'église avait besoin depuis longtemps. Plâtre, peinture, joints, ciment. Toutefois, alors qu'il achèverait ses heures supplémentaires pendant une soirée d'hiver, quelques semaines après le troisième anniversaire de sa fille Clémentine, Louis tomberait de son échafaudage en pleine messe. Un pot de peinture blanche éclabousserait d'abord le prêtre en frappant le sol, puis, le corps de Louis, précédé d'un long cri, s'enfoncerait dans les planches de l'autel après une chute d'une bonne vingtaine de mètres. Le sang et la peinture se mélangeraient en une mare rose et visqueuse, au milieu de laquelle ses deux bras s'allongeraient perpendiculairement au reste de son corps. Au début, on le croirait mort, puis les gens se rapprocheraient silencieusement jusqu'à entendre un faible râle s'échapper par sa bouche. Le fils d'une voisine, curieux, tirerait sur la manche de sa mère et demanderait : maman, y fait quoi le monsieur couché dans la calamine? À partir de ce moment-là, Louis ne bougerait plus, ne parlerait plus, ne vivrait presque plus. Condamné à passer le reste de ses jours dans un fauteuil roulant au milieu du salon, au ravissement de Pierre qui verrait le Snack-Bar revenir à l'ordre. Mais jusqu'à ce jour, il aurait à endurer sa présence.)

Revenant de ses rêveries meurtrières, Pierre écouta André, qui reprit là où son histoire l'attendait : fait-que c'est ça. Les Allemands ont fait venir leur chef instructeur pour battre Vassili. C'était leur seul espoir. Y s'appelait Heinz.

Pareil que le ketchup? s'enquit Simone, qui écoutait depuis la cuisine.

C'est ça, affirma André. Pareil que le ketchup! Ça a pris trois jours à Heinz pour arriver à Stalingrad en train. Et c'est là que s'est passé le plus grand duel de l'histoire. Imaginez, s'extasia-t-il en désignant Pierre et Michel : les troupes se retirent chacune dans son camp. Le champ de bataille est libre. Un contre un dans une ville en complète ruine. Stalingrad à terre. Les maisons à terre. Les églises à terre. Les écoles aussi. Toute à terre. Pu rien qui tient. Quelques soldats aident à monter des barricades en empilant des blocs de béton arrachés. Ça campe entouré de piles de briques, de sacs de sable, de poutres de béton. La nuit pas le droit de faire de feu : trop visible.

André s'arrêta pour avaler une gorgée de sa 50. Pierre et Michel voulurent le presser de poursuivre son récit, mais ils se retinrent, par peur d'interrompre le cours de sa pensée.

À cette heure de la soirée, il restait encore pas mal d'ouvrage à Michel avant la fermeture du Snack-Bar : laver les tables, frotter les planchers, compter la caisse, refaire les stocks, remplir les réfrigérateurs. Il savait qu'il risquait de rentrer chez lui et de se retrouver seul à table devant une assiette froide s'il retardait sa routine de fermeture. Pourtant il ne bougea pas. Il resta immobile derrière son comptoir, tenu par le sentiment qu'un simple geste suffirait à faire dérailler le récit d'André.

André expulsa un soupir satisfait après avoir avalé sa gorgée. Il reprit : fait-que c'est ça. Y'avait pu deux trois étages aux immeubles c'était du niveau-de-rue rasé. L'horizon plat. Flat! s'exclama-t-il en lançant ses bras de part et d'autre de son corps. Main à main, y se refaisaient Stalingrad en blocs de ciment traînés. Ça transportait de la pierre éclatée, des sacs de poudre, ça creusait des tranchées dans le roc. Les soldats s'improvisaient charpentiers, maçons, menuisiers. Ça construisait plus que ça combattait. Ça construisait pour aller se détruire au combat. C'était le nouvel âge de pierre. L'âge de béton, l'âge de brique, lança-t-il en hochant la tête, satisfait de son image. C'était dur. Fallait s'inventer une ville pour mieux se tuer. C'était comme deux villes empilées drette par-dessus l'autre. Y'avait celle que les soldats Russes voulaient sauver. Pis y'avait celle qu'était rendue. C'est à dire pas grand-chose. Pas grand-chose d'autre qu'un souvenir pas pire entêté.

Derrière eux, Louis redéposa bruyamment la pinte qu'il venait de vider d'un trait. Michel ferma les yeux, appréhensif. Après que Pierre se soit brusquement retourné vers lui, Louis prit la parole avec un air de défiance. Sa voix était à la fois traînante et exagérément forte : c'est beau-là, messieurs. Mais je comprends pas. Pourquoi parlez-vous encore de bataille. On est en mille-neuf-cent-soixante-et-seize. La guerre, c'est du passé. Après la Deuxième, plus personne sur terre osera sortir une arme sans s'attendre à une réaction de la communauté internationale. Faut regarder les choses en face, messieurs. Les grandes nations ont pris la décision de ranger leurs canons pour entretenir la paix. Se battre pour la paix. Pas la guerre.

Tranquillement, Simone quitta l'ouverture entre la cuisine et le bar et repartit préparer les repas du lendemain. Le son de son couteau résonnait par-dessus les paroles de Louis – TAKATAKATAKATA.

Et là je vous écoute, messieurs, continua-t-il. Je vous écoute louer les meurtriers du champ de bataille pendant que le monde veut se faire une vie. Pendant que le monde veut tisser du lien. À vous entendre, on croirait entendre des vieux nostalgiques. Des prêcheurs de l'infini chaos.

Il marqua une pause pour l'effet, puis il éleva la voix : des prêcheurs de la fin de l'histoire, messieurs. De la fin de toutes les histoires!

Louis tripota sa pinte devant le regard désabusé de Pierre et de Michel. Pendant ce temps, André observait les petites bulles de carbone éclater contre les parois de sa pinte. Il retenait son souffle. Respirait par à-coups. Faisait le vide.

Louis était maintenant appuyé sur son avant-bras droit et empoignait la table de sa main gauche, comme un cowboy prêt à surgir. Il poursuivit sur un ton didactique : vous savez messieurs, pour faire la guerre il doit y avoir une personne pour convaincre son monde que c'est une bonne idée de la faire, la guerre. Il doit y avoir une personne debout devant son pupitre, avec un micro et une foule devant. Cette personne-là parle de légendes de guerre et d'histoires dont la véracité lui importe peu. Cette personne-là fait un amalgame entre le bien et le mal. Elle dit : courez vers la gloire et l'honneur! Célébrez la mort, votre mort, et lancez-vous devant les balles d'ennemies que vous détestez sans trop savoir pourquoi. Cette personne-là devant son pupitre dit les mêmes choses que vous, messieurs. Et à vous entendre parler, on croirait que vous êtes justement en train de la préparer, la guerre.

Ah! Fffff. Voyons. N'imp... balbutia Pierre. Y'exagère, lui-là. T'exagères! Tu dis n'importe quoi! Une bouffée de chaleur lui monta à la tête.

Louis jubilait en observant la crispation de ses interlocuteurs et surtout celle d'André, dont les épaules se cambraient progressivement. Il reprit de plus belle : comprenez, les mots tuent, messieurs. Les histoires autant fausses que néfastes que vous répandez sont des histoires au potentiel meurtrier, martela-t-il en articulant chacun de ses mots. André bougea sur sa chaise, au plaisir de Louis qui voyait sa carapace se fissurer. Il sentait sa parole agir. Il reprit : de la spé-cu-la-tion historique, ce que vous faites, messieurs. C'est pas même de l'histoire, vos histoires, c'est de la glorification du sang versé. De la parole qui sortirait aussi bien par une bouche qu'un trou de balle. De la parole qui mériterait de rester là d'où elle vient.

Pierre inspira un bon coup. Une sensation proche de celle qui l'investissait en enfilant son uniforme du SPCUM s'empara aussitôt de lui. Il bondit de son tabouret et s'exprima avec une voix qui vient du torse, anormalement grave. Un souffle expulsé par un thorax puissant, un abdomen ferme. Il imaginait les murs trembler au son de sa voix : écoute ti-casse. Tu vas te r'tenir. Ici on parle de ce que l'histoire est faite. Des luttes qui ont faites changer l'histoire de la face de l'humanité. Le monde est mort, pis c'est dommage, on s'entend. Mais personne ici va prier à la mort. Voyons toué-là! J'espère tu comprends ça, avec tes diplômes.

Pierre ressentit aussitôt un malaise. Il avait envie de vomir. Il avait chaud. Il se souvenait à peine des mots qu'il venait tout juste de prononcer. Il se sentait humilié par ses propres paroles. Étourdi, le cœur battant, il jeta un bref coup d'œil à André qui fixait sa pinte, toujours immobile. Ses yeux s'écarquillaient peu à peu. Bouche sèche, menton tremblotant, Pierre sentit qu'il devait faire un coup d'éclat pour retenir l'ouragan qui grondait dans les pupilles de son ami; souffler contre la tempête. Il poursuivit dans son élan, sans trop savoir où ça le mènerait : cette histoire-là, l'histoire des grandes batailles, c'est l'histoire de ce qui change. C'est comme... C'est le vent. C'est des poussées. Des poussées en force pas arrêtables qui rebrassent les cartes du monde entier.

Pierre retint son étonnement en entendant ces mots lui sortir de la bouche. Derrière son comptoir, Michel cacha également sa surprise en pinçant la peau de son menton, comme s'il réfléchissait. En entendant les voix s'échauffer, Simone avait surgi dans son ouverture, couteau à la main.

Cette fois-ci, Louis ignore Pierre et s'adressa directement à André avec l'objectif évident de le faire sortir de ses gonds. Malgré les quatre pintes qu'il venait tout juste de s'enfiler, Louis articulait clairement chacun de ses mots : Va-ssi-li. Va-ssi-li Zai-tsev! C'est connu. Ce gars-là a jamais existé. J'ai étudié ça, moi, l'histoire de la Grande Guerre. À l'université.

Il cherchait le regard d'André dans le miroir Pepsi en balançant sa tête de gauche à droite. Messieurs, il faut arriver sur terre. Il faut arrêter les histoires de petits bonhommes de plomb et... regarder autour. Avancer avec le monde qui vous glisse entre les doigts pendant que vous vous dépensez à jaser d'in-con-gru-i-tés.

Rendu là, chacune des paroles prononcées résonnait au centre d'un profond silence, comme si Louis avait voulu se mesurer à Michel, Pierre, André et Simone au cœur d'une arène sans audience. Par barbarie. Pour l'honneur. Une question de territoire, peut-être. Chose certaine, ses motivations étaient ignorées par chacun de ses adversaires.

À l'insu de tous, des tensions insondables parcouraient Louis. Timide à son arrivée dans le quartier, le venin s'était peu à peu mis à lui sortir de la bouche. Ses rêves de grandeur s'étaient évanouis quelque temps après la naissance de sa fille Clémentine. Ils étaient tombés aussi naturellement qu'une pomme de sa branche. POF – rien de dramatique, sur le gazon, là où tout pourrit. Au début, il s'était dit, le regard attendri, la voix chevrotante à la vue de son enfant grouillant entre ses bras : qu'on ne se méprenne pas, c'est bien ça la vie – grandir, faire grandir. Et en accomplissant les gestes simples du quotidien, comme celui de nourrir Clémentine, ou de la laver le soir, Louis avait soudainement eu l'impression d'accéder à une vérité universelle qui s'était jusque-là dérobée à lui. Ainsi, lorsqu'il plaçait délicatement une petite cuiller dans la bouche de sa fille, c'est l'humanité entière qu'il se voyait nourrir. Geste par geste, il répétait les actions qui, innocemment, naturellement, avaient élevé l'être humain à son apogée. Geste par geste, il participait au progrès de l'espèce. Chacun de ses gestes était davantage qu'un simple geste. Ils portaient en eux la mémoire de ses ancêtres qui les avaient posés avant lui. Et dans le mouvement de sa main vers la bouche de sa fille, deux mille ans de vies humaines se compilaient. Depuis la naissance de Clémentine, Louis avait senti l'apparition d'une grande structure régissant la vie – la structure de l'existence. Il s'était promis d'en faire le titre de son premier ouvrage.

Toutefois, la redondance du quotidien le rattrapa plus vite que prévu. L'échelle de sa mission de parent diminuait progressivement. Bientôt, ce ne fut plus la bouche de l'humanité qui avalait la nourriture qu'il lui tendait, mais bien celle de sa fille. Et rapidement, à force de répétition, la bouche de sa fille adopta une identité propre. Ce n'était plus Clémentine qu'il nourrissait, mais la bouche de Clémentine. C'étaient ses dents, une à une, qui mastiquaient la nourriture qu'on lui tendait. Il les reconnaissait, les comptait, les regardait pousser quand sa fille écartait les lèvres et tirait la langue.

À un certain moment, Louis vécut une impression de resserrement, comme si le faisceau de sa vision avait rétréci. Son esprit n'était soudainement plus disposé à observer et à analyser la grande structure de l'existence. Elle avait tout simplement disparu. C'était comme si, d'un coup, il voyait le monde au travers d'un rouleau de Scott Towel. Pareille à un muscle négligé, sa vie s'était atrophiée : Louis vivait sa plus grande déception. Et il ne pouvait évidemment en vouloir à sa fille, qui n'était pas responsable de sa propre naissance, ni à sa femme, qui naviguait dans les mêmes eaux troubles. C'est donc à ce moment, sans préméditation, qu'il s'en prit au reste du monde. Après avoir déménagé, après s'être trouvé un emploi peu gratifiant dont sa famille dépendait, les premières salves lui sortirent de la bouche et lui procurèrent l'effet d'un orgasme. En un claquement de doigts, Louis avait muté. Il s'était métamorphosé en adversaire ultime, celui qui jouit de dire non à quiconque dit oui. Il se détestait et s'arrangeait pour que tout le monde, autour, en fasse autant. Au dépanneur, à la pharmacie, à ceux qui passaient, à ceux qui venaient : toutes les occasions étaient bonnes pour que Louis décharge sa misère, comme il le faisait, cet après-midi d'automne, au Snack-Bar Michel.

La tension était à son comble.

André, qui s'était contenu jusque-là, leva sa main haut dans les airs et frappa le comptoir de toutes ses forces. L'adrénaline galopait dans ses veines. Il sentit presque une décharge le soulever de terre. Il respirait à grandes bouffées. À partir de cet instant, André ne serait pas retenable.

Derrière son bar, Michel sursauta au son de l'impact, stupéfait, paupières grandes ouvertes. Le tabouret de Pierre grinça lorsque celui-ci s'écarta pour laisser place à André qui s'élançait vers Louis, l'index dressé droit devant.

Fendu d'un large sourire, le visage de Louis brillait. Il ricana, satisfait : comme quoi j'avais pas tout à fait tort. La guerre dont tu parles depuis tout à l'heure, t'as envie de la faire. T'as envie de la faire ici. C'est ça? Stalingrad, c'est un peu plus au nord, tu sais...

André lui faisait face, droit comme un pic. Louis poursuivit de plus belle : Tu prends tes fantasmes pour des réalités, André. Ton Vassili y'a jamais existé.

André se plaça debout à quelques centimètres de lui. Sans un mot, il le regardait de surplomb avec des yeux qui se voulaient méchants.

Louis poursuivit, exalté par la réaction d'André : dois-je te rappeler que ton enfant s'en vient, mon gars. C'est ça que tu vas lui raconter le soir, pour l'endormir? Tu sais, il ne sera pas des fantaisies, lui. Il ne sera pas une histoire. Ce sera une vraie personne. Une vraie personne en chair et en os qui sera toujours différente de ce que t'imagineras dans tes récits meurtriers. Au fond t'es pas mieux qu'un autre. Tu racontes des fantaisies pour regarder ailleurs que devant toi. Mais t'as beau insister, je te le dis, tes histoires prendront jamais la place de la vie.

Brusquement, André agrippa Louis par le col, qui ne tenta pas de se dégager.

Simone, dans son ouverture, mâchait une poignée de frites, absorbée par leur altercation.

Michel s'agrippait au comptoir, incapable d'intervenir, tandis que Pierre se rasseyait tranquillement. Rien à faire, se disait-il.

André rapprocha lentement son visage et colla son front contre celui de Louis. Malgré son col qui lui serrait la gorge, Louis arborait un air de défiance. Exhalant une haleine de bière, André prononça lourdement chacun de ses mots, découpa chaque syllabe en un murmure que les autres entendirent à peine : tu vois. Mon kid aura beau être un enfant en chair et en os dans le vrai monde sans histoire. Il aura beau jamais creuser de tranchées dans la rue Bennett. J'ai quand même pas l'impression que sa vraie vie sera bien différente des histoires que je raconte. Quand j'entends tes discours sur la vraie vie dans le vrai monde, j'entends surtout le petit Louis dans sa petite chaise se raconter des histoires à voix haute sur ce qu'est la vraie vie dans ce qu'il aimerait que le vrai monde soit. Le petit Louis dans sa petite chaise se raconte des fantaisies sur comment les choses sont. Sur comment les choses sont pas. Alors s'agit de faire un choix. Où c'est que tu te trouves? Dans l'histoire que tu te racontes à toi-même, ou dans le monde? Et si Vassili Zaïtsev, mon Vassili Zaïtsev, a jamais

existé, faudra certainement que quelqu'un s'en charge. Faudra certainement que quelqu'un le place dans le monde. Dans le vrai monde, ici. Avec toi, pis moi, pis eux.

André tourna la tête vers la droite, pensif. Il reprit : tu sais quoi, moi, mon fils, quand y va naître, m'a pas y donner un nom de salade de fruits. C'est Vassili qu'y va s'appeler. Ce sera plus qu'une personne. Ce sera un grand personnage. Un personnage qu'on va retrouver dans les livres, pis à la TV. Les gens se raconteront sa vie comme une histoire. Sa vie sera une histoire autant que nos vies à toi pis moi.

André relâcha le col de Louis avec dédain. Il recula d'un pas, inspira profondément et haussa le ton en s'adressant au reste de l'audience : son histoire dépassera toutes les autres! Tellement qu'on racontera comment les gens se la racontent. Comment les gens, à force de dire, à force de répéter, à force de s'imaginer, vont utiliser son histoire à lui, à Vassili Béliveau, pour s'en faire une à eux. C'est pas l'histoire de Vassili Béliveau qu'on lira dans les livres. C'est l'histoire de son histoire. Pis c'est ici, chez Michel, que ça commence.

Louis fit mine d'essuyer son visage.

Titubant, André se retourna pour apercevoir les traits tirés de Pierre et de Michel. Sans payer, il sortit en poussant délicatement la porte du Snack-Bar. Il marqua une pause sur la marche extérieure, observa la rue comme un prédateur surveille son territoire de chasse, puis traversa la rue d'un pas lourd. Il continua, épaules tirées, coudes sortis, menton exagérément haut, vers l'appartement pourri où Rose-Anna l'attendait, repas servi, enceinte de sept mois. Dans sa tête durcissait sa décision : son fils s'appellerait Vassili Béliveau.

VASSILI DE MONTRÉAL

Main gauche sous son ventre arrondi, main droite sur son genou, Rose-Anna tombait lourdement sur chacune des marches de l'escalier qui s'élevait à l'infini devant elle.

Tu vas me le faire sortir, reprocha-t-elle à André qui galopait, plusieurs paliers plus haut. T'as travaillé ici trois ans. Y'auraient au moins pu t'avoir des places meilleures!

Vingt minutes plus tôt, ils avaient précipitamment claqué la porte de l'appartement en entendant les cris des spectateurs s'échapper du stade olympique.

André n'avait pas terminé de mâcher et s'était retourné vers Rose-Anna, bouche pleine : déjà? Il avait levé les yeux. C'est à ce moment qu'il avait constaté l'inertie des aiguilles de l'horloge. Il s'était exclamé avec un air de reproche : les piles sont mortes, l'heure est pas bonne! Rose-Anna avait tranquillement répliqué : je sais ben. André s'était offusqué : pour que c'est faire t'es as pas changées? Calmement, Rose-Anna avait soupiré : pour que c'est faire c'est toujours moi qui remarque ces affaires-là, donc?

Sans répondre, André avait bondi de sa chaise en grognant. Il s'était précipité à la fenêtre et avait passé la tête par l'ouverture. Tout en chiffonnant le Scott Towel fixé au collet de sa chemise, il tendit l'oreille : de la musique! s'était-il exclamé en se retournant.

Les assiettes étaient restées pleines sur la table. En route vers la cérémonie d'ouverture, André jetait vers l'arrière des regards impatients à sa femme, dans l'espoir qu'elle presse le pas. Pour une fois, se disait-il. Malgré l'insistance de son mari, Rose-Anna le laissait courir devant, sans accélérer. Jusqu'à le voir disparaître au loin, elle répétait : tu verras, le stade partira pas.

Rose-Anna l'avait retrouvé près des tourniquets, grommelant, tournant en rond, poings serrés. C'est elle qui avait les billets. Il les lui avait aussitôt arrachés des mains.

Arrivés aux grandes portes voutées, il ne leur fallut que quelques minutes pour pénétrer dans le stade; tout le monde était déjà installé à son siège, les couloirs déserts vibraient d'enthousiasme. André tendit son laissez-passer et celui de Rose-Anna à une employée de la billetterie. Elle les regarda un instant, hésita, puis demanda : vous avez des billets de la construction, c'est vrai ça, vous avez construit? Réjoui qu'on le reconnaisse, André prit un ton grave. Il gonfla la poitrine pour adopter la stature des contremaîtres qui lui

avaient aboyé dessus pendant trois ans, des architectes à qui il avait tenu tête pendant la grève et des génies civils qui se promenaient sans regarder personne, un rouleau de papier sous le bras. Il répondit aussitôt : oui, trois ans que ç'a duré, avec ces mains-là! Puis, de manière théâtrale, il avait déposé ses paumes sur le comptoir. Intriguée, la jeune réceptionniste les avait regardées un bref instant, puis, après avoir constaté qu'elles n'avaient rien de particulier, leur céda le passage, indifférente.

Fière de son mari, Rosa-Anna agrippa affectueusement sa main, tandis qu'ils marchaient vers les gradins. Impatient, André retenait la sienne pour s'assurer qu'elle ne ralentisse pas en route.

Les soixante-dix-mille chaises du stade olympique étaient occupées. Pas une place de libre en cet après-midi de juillet 1976. En route vers les estrades, André jubilait : pendant deux semaines, le quartier allait être inondé de touristes en provenance des quatre coins de la planète. On parlerait chinois au Snack-Bar. Le dépanneur Laurendeau vendrait des popsicles en forme d'anneaux olympiques. Des photos de la rue Bennett s'ajouteraient aux albums de familles étrangères. Pour la première fois du monde, de l'autre côté de l'Atlantique, les gens prononceraient en syllabes incertaines : Ho-che-la-ga.

Arrivé au pied de l'escalier, André lâcha la main de Rose-Anna et monta sans attendre. Tandis qu'il gravissait les marches jusqu'à la rangée quatre cent dix-sept, une tache de transpiration grandissait dans son dos. Rose-Anna, avec qui la distance ne cessait de s'accroître, s'arrêtait par moments pour reprendre son souffle. Haletante, main en visière, elle se retournait pour jeter un coup d'œil à la cérémonie d'ouverture. Elle n'en voulait pas à son mari de presser le pas. Même qu'elle en aurait fait de même si leurs rôles s'étaient inversés.

En bas, des groupes d'hommes et de femmes à la démarche militaire défilaient sur la piste de course, sous les applaudissements de la foule. Les drapeaux flottaient dans l'air. Rose-Anna n'en reconnaissait aucun.

Stupéfaite par le nombre d'individus présents dans le stade, Rose-Anna reprenait son ascension en imaginant son mari, tout petit en bas, travailler au fil des saisons. Jamais de sa vie n'avait-elle vu autant de gens d'un seul coup d'œil. Rougie par l'émotion, elle grimpait les marches et observait l'expression sur le visage des spectateurs en bordure d'escalier.

Agrippée à la rambarde, Rose-Anna soufflait fort dans la chaleur humide du mois de juillet. Tout comme André, une grande tache de transpiration mouillait l'arrière de sa robe.

Le soleil de midi traversait le stade sans toit et trente-mille montres, cinquante-mille lunettes, vingt-mille paires de chaussures fraîchement cirées lui renvoyaient sa lumière.

Les muscles de Rose-Anna se crispaient. Des crampes lui venaient par éclairs. Elle s'arrêtait, répondait « oui-oui » aux spectateurs en bordure qui s'inquiétaient en la voyant venir. Essoufflée, elle regardait plus loin, au-dessus, et les visages, les marches, les vendeurs ambulants lui donnaient la nausée. Sa vision s'embrouillait.

André était déjà rendu. Par moments, il se levait de son siège pour adresser des encouragements aux sportifs sur la piste de course, ou pour se rallier aux chants de la foule. Toutefois, sans se l'avouer, c'est surtout à lui-même qu'il adressait ses applaudissements. Un sursaut d'ardeur le secouait lorsqu'il pensait au béton qu'il avait coulé, aux poutres qu'il avait érigées, aux planches qu'il avait assemblées. Il avait même installé quelques bancs : c'était son stade à lui. André frissonnait.

Lorsque des crampes lui traversaient le ventre, Rose-Anna se consolait : ça doit être la faim, disait-elle tout bas en pensant aux assiettes restées derrière eux, sur la table. Toutefois, les raisons de son mal étaient autres. Dans quelques minutes, en déposant le pied sur la quatre-cents-dix-septième marche, Rose-Anna perdrait les eaux. Ça lui ferait l'effet d'une douche froide. Ça la dégourdirait, elle deviendrait lucide, très lucide, et ses yeux s'écarteraient d'un coup. Mais avant d'en arriver là, il lui restait bien deux-cents marches à gravir.

Tout en bas, sur la pelouse, deux adolescents traversaient la foule d'athlètes qui s'écartait sur leur passage. Ensemble, ils tenaient une longue torche blanche, au bout de laquelle une flamme virevoltait au gré du vent. En les voyant apparaître, la foule se leva d'un bond, l'orchestre laissa résonner un long roulement de tambour, les cœurs galopèrent à l'unisson. Rose-Anna aurait bien aimé que ses jambes en fassent autant. Elle aurait bien aimé être aux côtés d'André, le prendre par la taille, déposer la tête contre son épaule durcie par le travail et regarder le stade qu'il avait bâti s'illuminer pour la première fois.

Rose-Anna ferma solennellement les yeux, puis les rouvrit aussitôt, chargée de conviction. Elle ignore les spasmes de douleur qui secouaient son corps et redoubla d'efforts. Plus personne en bordure d'escalier ne lui prêtait attention : le champ était libre. Son visage se crispait. Joux violettes, yeux écarlates, elle grognait à chaque pas. GNAH. GNAH. Une

jambe. L'autre. GNAH. Elle supportait son ventre comme une poche de farine : dans le creux du coude. GNAH.

Les cris de la foule redoublèrent d'ardeur lorsque les deux adolescents enflammèrent la coupole au centre du stade. Ils tournèrent sur eux-mêmes, main dans la main, agitèrent les bras devant les soixante-dix mille spectateurs en fête et descendirent de l'estrade. Aussitôt, au versant ouest du stade, une énorme cage dissimulée par un drapeau olympique s'ouvrit dans un fracas métallique. Mille pigeons blancs s'en extirpèrent dans une envolée spectaculaire. Ennuagé de plumes, le ciel imprima l'ombre d'ailes et de becs piaffants sur les visages exaltés. Certains soulevèrent leur enfant dans l'espoir qu'ils attrapent un oiseau à ramener en souvenir. D'autres lançaient des miettes de pain à hot-dog dans les airs. Au même moment, Rose-Anna déposa enfin le pied sur la quatre-cent-dix-septième marche.

Après un rapide tour sur elle-même, Rose-Anna sentit ses jambes faiblir. Alertée, elle jeta un coup d'œil aux marches qui descendaient vers le centre du stade. Une sensation de vertige l'envahit. Titubante, elle agrippa la rambarde pour reprendre son équilibre, mais plutôt que de regagner en force, ses genoux plièrent au ralenti : Rose-Anna s'assit sur la quatre-cent-dix-septième marche. Personne ne se douta de rien.

Elle tourna son regard vers André qui se levait, applaudissait, se rasseyait, attrapait les épaules de ses voisins. Installé au cinquième banc de la rangée, il ne l'avait pas vue arriver. Rose-Anna l'interpella d'une voix affaiblie : André!

Aucune réaction. Elle essaya à nouveau : André, ça vient!

Toujours pas de réaction.

C'est alors qu'elle tira sur la manche du spectateur assis en bordure d'escalier; un gros monsieur au visage rouge et luisant, dont les vêtements dégageaient une forte odeur de lessive. Lorsqu'il se retourna, Rose-Anna lui fit signe d'approcher. Arcbouté, il ne marqua aucun étonnement lorsqu'elle lui chuchota à l'oreille : monsieur, mon mari est à quelques sièges de vous, pouvez-vous lui mentionner que je suis en train d'accoucher, si ça ne vous infortune?

Sans décoller les yeux du spectacle, le gros monsieur rouge et luisant approcha ses lèvres de l'oreille de sa femme, tout aussi rouge et luisante, et lui transmit le message de Rose-Anna. Sans décoller les yeux du spectacle, sa femme tendit les lèvres vers son voisin d'estrade, qui transmit à son tour le message de Rose-Anna.

Pendant ce temps, assise sur sa quatre-cent-dix-septième marche, Rose-Anna observait le centre du stade, tout en bas, et appréhendait davantage l'idée de redescendre l'escalier que de mettre son enfant au monde. Sans presse, la ligne de chuchotements traversa l'épais boucan du stade olympique jusqu'à frapper André en pleine tête. Il bondit aussitôt de son siège et aperçut Rose-Anna qui s'époumonait déjà, à quelques mètres de lui.

Tout s'accéléra. Rose-Anna jeta des ordres à son mari qui sautillait et agitait les bras autour d'elle. Il l'attrapa par l'épaule pour l'aider à se relever lorsque (le hasard faisant bien les choses) plusieurs voisins de la rue Bennett, qui avaient reconnu Rose-Anna lors de son ascension, vinrent lui prêter main-forte. Sans perdre de temps, le petit cortège l'escorta vers la sortie.

(Parmi ses sauveurs, on comptait Jim : jeune homme au teint verdâtre qui avait vécu une épiphanie mystique en tombant au fond de la cuve à teinture dans l'usine de textile où il travaillait depuis que ses parents avaient jugé superflue son éducation secondaire. Jim n'habitait pas réellement dans le quartier, mais il était connu de tous, car il y distribuait quotidiennement le courrier. Paniqué, il assistait Rose-Anna en lui suggérant un rythme respiratoire – souffle, double respire, souffle, souffle – qui n'était sûrement pas le bon.

Louise Landry, la vieille voisine d'en face, portait à elle seule le corps de Rose-Anna entre ses bras maigres et nerveux. De bruyants grognements s'extirpaient de sa bouche lorsqu'elle bondissait d'une marche à l'autre. Elle aurait rejoint la métropole par jour de grands vents, carriole et sabots par-devant, à une époque où l'âme bon marché des Canadiens français alimentait encore le four des compagnies d'acier pour la construction du chemin de fer transnational. Époque où les familles se chauffaient à la soupe et au charbon, où les couleurs dominantes étaient le brun des vêtements et le noir de la suie. Du moins, c'est ce qu'on racontait sur elle.

Enfin, troisième et dernier voisin à accourir : Louis, qui portait Clémentine sur ses épaules. André l'accueillit sans un mot, sans même un regard. Plusieurs années après l'accouchement de sa femme, André répéterait sans preuve que Louis s'était joint au groupe dans le seul objectif de nuire. Son accident d'échafaud était bien mérité, s'entêterait-il à croire. Plusieurs fois, André penserait en levant les yeux au ciel : si j'avais été Dieu, j'aurais pas fait autrement que de le pousser en bas.)

Tout allait trop vite. Il fallait trouver un toit sous lequel placer Rose-Anna : on voyait presque la tête. André rôdait autour, incapable de se trouver une utilité. Il s'étonna de croire que son enfant précipitait sa propre naissance afin d'assister à la cérémonie d'ouverture. Confondu par ses propres pensées, il secoua la tête et retrouva aussitôt la raison. Sans attendre, il se faufila au-devant du groupe et les orienta vers l'intérieur du stade. Avec un air de chef de chantier, il mobilisa d'un simple regard les gardes dispersés dans les hauts couloirs de béton. Des walkies-talkies grésillèrent, quelques voix métalliques se firent entendre, puis une porte s'ouvrit. En lisant l'écriteau *Infirmerie*, André se retourna vers l'équipe et cria : par ici !

Derrière la porte, une civière attendait déjà, les lumières étaient tamisées, quelques personnes vêtues de sarraus chuchotaient, calepin en main. Un infirmier s'approcha en faisant claquer ses gants. Il examina Rose-Anna un instant, puis conclut d'une voix calme : il faudra accoucher ici, tout le monde dehors.

Avant même d’avoir la chance de protester, André et sa troupe se retrouvèrent devant une porte fermée. Après une attente prolongée, Jim, Louise et Louis allèrent retrouver leur siège, tandis qu’André s’assit contre le sol, devant un écran où la Reine Elizabeth apparaissait sur l’estrade centrale. Gros plan sur son visage. On lui tend un micro, elle ouvre la bouche, puis une voix qu’on dirait sortie d’un autre corps résonne dans l’ensemble du stade. Son accent de reine étire chaque syllabe comme un élastique incassable. Main levée, elle prononce : jeee proooclaaameeee l’ouuvertuuureee deees jeuux olyympiiiqueees deee Monnntréééaaal, cééééléébraaant laaa vinnngt-eeet-uuuniiièèemeee ooolyyympiiiiaadeee deee l’èèèreee mooodèèèrnee.

Des applaudissements incertains suivirent ses paroles.

Au même moment, la porte de l'infirmierie s'ouvrit devant André. Une noirceur dense transparaissait dans son entrebâillement. Une infirmière silencieuse passa la tête, le trouva assis par terre et lui fit discrètement signe d'approcher.

Déjà ? s'étonna-t-il. Il bondit sur ses deux pattes et repoussa délicatement la porte. Sa femme, visage couvert de sueur, lui adressa un sourire satisfait. Entre ses bras, un petit garçon rougeâtre ouvrait et fermait les paupières. Ses petits bras se tendaient, puis se repliaient avec vigueur. Agité, il testait les limites de son corps qu'il éprouvait pour la

première fois, l'air de dire : c'est tout ? André tendit délicatement les mains vers son fils, les yeux mouillés, et adressa un regard tendre à Rose-Anna. Il demanda : je peux ?

Pendant ce temps à l'écran, trois hommes en file se passaient le drapeau officiel des Jeux olympiques aux côtés de la reine immobile. Les deux premiers – inconnus de la foule – reçurent des applaudissements mitigés. Toutefois, lorsque Jean Drapeau, troisième en file, tendit les mains pour agripper l'énorme sceptre au bout duquel flottait fièrement les cinq anneaux multicolores, la foule s'emporta. Sautillante, elle expulsa un cri qui retentit en lui et chatouilla quelques racoins sensibles dont il ignorait l'existence.

(Aucune biographie, aucune confession, aucun article ne témoignerait plus tard du sentiment qui envahit le maire de Montréal au moment où la foule de soixante-dix mille spectateurs se leva de son siège pendant dix longues minutes afin de lui adresser ses éloges. Malgré ce que laissent croire encore aujourd'hui les images vidéographiques qui témoignent de cet instant comme d'un moment de grâce pour le maire, ce qui se manifesta réellement tout au fond lui, tout au fond de son costume bleu marin, derrière ses lunettes et sa moustache courte, fut un sentiment de honte. Extatique, l'audience abondait en remerciements pour la construction de cet édifice qui plaçait enfin Montréal sur la mappemonde et créait un pôle d'attraction dans l'est de la ville, renversant son éternel débalancement vers l'ouest anglophone. Toutefois, l'ambition de Jean Drapeau n'avait jamais été celle de rendre à l'est de la Métropole son poids dans la balance. En entérinant la construction du stade olympique, c'est son propre poids qu'il avait espéré augmenter. Le poids de son nom imprimé qui, d'articles en livres, de plaques commémoratives en manuels d'histoire, gagnerait un gramme, puis un autre, jusqu'à devenir le nom le plus pesant de l'île. Dès les premières esquisses de l'architecte, le maire s'était aperçu triomphant au centre du coquillage d'acier, pareil à une perle que les vagues d'applaudissements poliraient en une sphère sans défaut. Sous le couvert des Jeux olympiques, le maire Jean Drapeau s'était bâti une scène au centre de laquelle son costume de roi, en cette journée d'ouverture, lui apparût soudainement grotesque.

Pourtant, rien n'y parut. De la première pelletée de terre à ce jour où on le vit en première page, coupant une banderole de soie devant le stade terminé, on parla de lui comme d'un homme dévoué à son staff et sa population. Grève, pas grève, il entraînait ses équipes vers le haut, s'adressait à chacun des participants avec une confiance et une empathie qui frappait droit au cœur.)

Lorsque les cent-quarante-mille mains finirent de se joindre pour le couvrir d'honneur, Jean Drapeau sentit son ventre se resserrer. La honte grimpait en lui. Pétrifié, il ressentit le besoin de rendre l'hommage. C'est à ce moment que l'idée lui vint.

Quelques minutes avant de monter sur l'estrade, une conversation avec un garde l'avait informé qu'un enfant était venu au monde, cette journée même, dans l'infirmerie du stade. Sachant qu'il contrevenait au déroulement de la cérémonie d'ouverture, il fit un pas par devant. Un pas illégal qui détournait la chorégraphie préétablie. Malgré les pupilles acérées de la reine qu'il sentait peser sur lui, il ne retint pas son élan et continua sa progression vers le micro avec l'intention claire de rendre son stade au peuple. Un signe rapide suffit à communiquer son intention au garde près de l'estrade.

Aussitôt, le maire plongea sa voix dans le micro : GENS DU PAYS ! Les applaudissements reprirent.

Au même moment, André, confus, arrivait au pied de l'estrade escorté par un garde qui le poussa dans le dos jusqu'au plateau central. Entre ses bras reposait son petit garçon qui tirait la langue et battait des paupières.

Visiblement ému, le maire Drapeau poursuivit d'une voix puissante : GENS DU PAYS, AUJOURD'HUI EST UN GRAND JOUR POUR LA VILLE DE MONTRÉAL, UN GRAND JOUR POUR LA PROVINCE QUÉBÉCOISE, UN GRAND JOUR POUR LA NATION CANADIENNE ! ENTRE LES MURS DE CE STADE, NOUS SOMMES RÉUNIS AFIN DE CÉLÉBRER LA NAISSANCE DE NOTRE UNITÉ. ET JE NE FAIS PAS D'IMAGE : FIGUREZ-VOUS QU'UN ENFANT VIENT TOUT JUSTE DE NAÎTRE, ICI MÊME, ET LE VOICI QUI ARRIVE SUR LE PODIUM. APPLAUDISSEZ MESDAMES ET MESSIEUUUUURS !

Sous un tonnerre d'acclamations, André foula les planches de l'estrade d'un pas chancelant. Ahuri, il regarda la reine avec ses yeux grands ouverts, puis rejoignit le maire à l'avant. Celui-ci adopta un ton bienveillant et posa des questions claires au nouveau père. Oui, André habitait non loin avec sa femme Rose-Anna, qui les observait d'ailleurs depuis l'infirmerie. André envoya timidement la main en direction des caméras et prononça avec émotion : je t'aime, Rose-Anna ! Oui, André avait participé à la construction du stade. Oui, André était un père fier.

Avant qu'il ne reparte vers sa femme et ses nouvelles responsabilités d'homme de famille, Jean Drapeau lui demanda quel nom porterait son enfant.

À cette question simple, André eut une réaction inattendue : il cessa de respirer. Jean Drapeau recula d'un pas. Il baissa le micro et s'adressa seul à André : ça va ?

André ne répondit rien. Une fois de plus, son champ de vision se resserrait. Une vive tension galopait sur sa nuque. À côté de lui, Jean Drapeau suspendit son sourire, interloqué. Toutes à la fois, les caméras se rapprochèrent d'André, qui rougissait de plus en plus. Gros plan sur son visage. Couchée dans sa civière, Rose-Anna sentait la colère gagner son mari ; ses pupilles tournaient presque sur leur axe.

Pendant un court instant, André ne prononça aucun mot. Asphyxié, aussi mauve que son fils, il tourna la tête et regarda intensément son interlocuteur. Dans sa tête rôdait le visage de Louis : ses petits yeux perfides, sa moustache hérissée, ses airs de savant. Son visage en mouvement lui apparaissait comme dans un film mal enregistré. Ses paroles se distordaient. Les couleurs s'inversaient. Certains segments résonnaient en boucle. Tout était sur le point de basculer. André le sentait : quelque part dans le stade, Louis ricanait sur son siège. S'il avait été devant lui, il l'aurait agrippé par le col. À défaut de l'avoir à portée de main, il arracha le micro des mains de Jean Drapeau et le porta contre ses lèvres. Le maire sursauta, sourcils droits. La respiration d'André, qui ressemblait de plus en plus à un grognement, résonnait dans le stade. L'excitation de la foule s'atténua subitement. Il regarda l'ensemble des spectateurs avec un air sauvage – celui du fauve qui cherche la jugulaire – et lança devant lui un doigt menaçant. Un puissant rugissement s'extirpa de son torse : VASSILI BÉLIVEAU ! MON FILS VA S'APPELER VASSILI BÉLIVEAU !

Sans attendre, le maire s'empara aussitôt du micro et on escorta André vers la sortie, tandis que la foule se laissait à nouveau emporter par une vague d'applaudissements.

Le lendemain, Michel accrochait au-dessus du miroir Pepsi une photo de journal encadrée, sur laquelle le maire Jean Drapeau soulevait au bout de ses bras Vassili devant la foule de soixante-dix-mille personnes. En grosses lettres, on pouvait lire : Naissance de Vassili de Montréal.

L'ADIEU

Louise Landry souleva le couvercle de sa vieille Remington Noiseless. Les courbes amples de sa machine à écrire lui rappelaient la carrure des premières Ford. Malgré l'insistance de son amie Agathe qui lui vantait sans cesse les mérites des nouveaux modèles (tels que la Streamliner : portative et robuste), Louise entretenait une réticence à l'idée de remplacer sa vieille machine. À chaque fois qu'elle la retrouvait, elle sentait vibrer au bout de ses doigts chacune des versions passées de son identité. À peu près tout ce qu'elle avait écrit dans sa vie y était passé et chaque mot tapé à la machine émettait un tremblement qui succédait aux précédents. Ensemble, ils formaient une chaîne de bourdonnements qui constituait la trame sonore de la quasi-totalité de son existence. Une succession de BRR-TOC-BRR qui élaboraient à eux seuls un langage élémentaire, plus subtil encore que le morse; un discours subconscient avec lequel elle entrait en communion dès qu'elle s'installait devant sa machine. Pour Louise, écrire n'était pas une histoire de mots agencés en belles phrases bien rythmées – c'était se laisser traverser par une vibration. C'était porter attention au chemin que cette vibration parcourait sous sa peau, à travers ses os, dans sa chair et l'observer progresser sur la page.

Toute l'histoire de ses correspondances avait secoué sa machine. Et on ne met pas l'histoire au placard, pensait Louise.

D'un geste rapide et précis, elle enfila une page blanche et se mit aussitôt à taper. Sa lettre s'adressait à Agathe, une amie d'enfance avec qui elle correspondait depuis que sa famille avait quitté la rive du lac Saint-Jean. Après le départ de Louise vers la grande ville, elles ne s'étaient jamais revues, toutefois leurs échanges avaient persisté avec une constance et une cordialité qui l'étonnaient à chaque fois.

Elles s'étaient écrit pour la première fois près de soixante années plus tôt, après l'arrivée de la famille de Louise dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve. Louise avait obéi à sa mère qui lui avait demandé de s'informer auprès des parents d'Agathe à propos d'une famille du village qui avait fait le même trajet qu'eux, quelques années auparavant. Sa mère espérait les retrouver pour leur demander des conseils au sujet de leur établissement : rien pour intéresser Louise à cette époque. Agathe avait poliment répondu à sa question, puis avait

enchaîné avec un long message qu'elle lui adressait personnellement. Après ce premier contact, les enveloppes s'étaient succédées à un rythme que Louise n'osa jamais rompre.

Pendant les premières années de leur correspondance, toutes deux retiraient de leur pratique commune un soulagement aux angoisses de la jeunesse. Ensemble, elles décortiquaient les événements qui parcouraient leur quotidien. Elles se confiaient leurs tracasseries, parlaient de leurs amours, analysaient leurs lectures, rêvaient du futur.

Plus tard dans leur vie, alors que les incertitudes de la jeunesse s'amenuisaient et que la monotonie de la vie professionnelle imprégnait de plus en plus leur quotidien, le contenu de leurs lettres prit une nouvelle tangente. À l'époque, Louise travaillait à temps plein comme archiviste à la bibliothèque Maisonneuve, tandis qu'Agathe rédigeait des permis domiciliaires pour la ville d'Alma. La place du hasard et de l'inconnu diminuait dans leurs vies et, plutôt que de continuer de prêter attention aux événements inattendus qui survenaient autour d'elles, toutes deux tournèrent leur regard à l'intérieur d'elles-mêmes. Ensemble, elles se mirent à observer les variations émotives qui bouscullaient leurs pulsations cardiaques. Elles déplièrent d'anciennes lettres afin de constater le chemin parcouru et d'observer la progression de leur pensée. Pièce par pièce, elles démantelèrent leur rapport au monde et, par le fait même, le monde lui-même. L'œil à la loupe, elles observaient à une échelle atomique l'imperceptible mouvement de la matière et leurs correspondances hebdomadaires leur procuraient un sentiment de croissance intérieure, comme si leurs corps gagnaient peu à peu en densité.

Toutefois, bien des années plus tard, cette sensation s'estompa pour laisser place à une légère nausée qui accablait Louise à l'ouverture de chaque enveloppe. Aussitôt décachetées, les lettres d'Agathe l'enfermaient entre les murs d'un labyrinthe d'ennui qui arborait peu à peu des airs de cercueil. Pourtant, elle continuait de prendre part à leurs échanges sans imaginer d'alternative possible. Cette fois-ci, après avoir lu la lettre de son amie, datée du 12 avril 1989, Louise en vint à la conclusion que le moment de rompre était venu. Ses correspondances avec Agathe prendraient fin pour de bon.

Tandis qu'elle s'apprêtait à rédiger sa lettre d'au revoir, Louise ressentit une légère étrangeté à retrouver les touches de son dactylo. Elle n'avait pas écrit à son amie depuis près de huit semaines, rendez-vous qu'elle n'avait manqué qu'une seule fois auparavant, lorsqu'on lui avait annoncé que son mari était mort au combat sur la plage de Dieppe. C'était au mois de mai 1942.

(À peine âgé de vingt-deux ans lors de son enrôlement, son mari Emmanuel s'était senti interpellé par le combat dès que les premiers articles sur l'invasion de la Pologne avaient été imprimés. À l'époque, ses amis parlaient de la guerre sans s'intéresser aux faits. La plupart n'écoutaient que rarement la radio et lisaient encore moins les journaux. Ils se l'imaginaient aussi bien qu'ils le pouvaient : une machine à tuer les corps. Pour sa part, Emmanuel observait les choses sous un autre angle. Bien qu'il fût certainement le plus informé de la bande, il restait silencieux lorsque les débats s'échauffaient et que la discorde scindait le groupe. Louise, sa femme, avait interdit le sujet à la maison pour des raisons de cœur : j'ai des nausées qui me montent, avait-elle un jour reproché à Emmanuel en lui coupant la parole, tandis qu'il s'emportait au sujet de la victoire des Britanniques sur la Luftwaffe.

Pour lui, la guerre n'était pas qu'une simple histoire de mort : elle relevait de l'affaiblissement de la pensée humaine. La guerre succédait à la parole. On tirait des balles à partir du moment où les mots perdaient leur sens, où les bouches perdaient la faculté d'articuler une parole sensible et ne s'exprimaient plus qu'en cris d'animaux. En y pensant seul à sa pause du midi, Emmanuel s'était dit que ça devait être ça, au fond, la comédie humaine. Une guerre de mauvaises idées. Sa décision était prise : il prendrait part au spectacle et signerait son contrat militaire pour aller faire la guerre à la guerre.

Ses amis étaient restés silencieux lorsqu'il leur avait annoncé son intention de s'enrôler. Devant leur stupéfaction, il s'était senti soudainement autorisé à prendre la parole, comme si son engagement avait chargé son opinion d'un fond de vérité. En voyant leurs regards stupéfaits, il avait senti ses épaules s'élargir : il devenait un homme. Personne n'avait osé lui indiquer que sa décision était incohérente avec ses positions politiques, car on ne détourne pas un homme de son destin.

C'est simple, avait-il déclaré calmement. On a besoin de forces humaines pour freiner l'invasion idéologique.

Emmanuel tapait ses cigarettes sur le comptoir avec un regard déterminé. Il s'en rendait compte : ses sourcils froncés, ses convictions, ses mots savants provoquaient un mélange d'admiration et de peur chez son auditoire. Il parlait en images pour se faire comprendre : la gangrène monte, faut couper. Sans ça, c'est tout le reste qui pourrit. Moi je regarde ça en me disant qu'il faut tirer sur le garrot; faut mettre des hommes dans les fentes,

dans toutes les craques pour éviter que ça s'infilte. De retour chez lui, il annonça la nouvelle à Louise, qui pleura abondamment. Elle s'emporta. Ses mains s'agitèrent dans tous les sens, son visage rougit. Tu m'as trahie, lui répétait-elle en le désignant du doigt. Tu t'es trahi toi, pis moi!

Ce soir-là, ils avaient soupé en silence, l'un devant l'autre. Par moments, de vives éruptions de sanglots secouaient Louise. Aveuglée par les larmes, elle repoussait son assiette, déposait les coudes sur la table en soupirant péniblement, tirait l'assiette à nouveau vers elle et tentait d'avaler une bouchée avant de fondre une fois de plus en larmes, la bouche pleine. Emmanuel ne disait rien. Il regardait ailleurs. Ses yeux passaient de la table à son assiette, à la fenêtre, au buffet. Il s'imaginait déjà au combat.

Convaincu, il avait fait ses premières semaines au camp avec une sorte de bourdonnement en tête. Ses convictions l'animaient d'une vigueur inouïe. Ses forces s'étaient décuplées. Pourtant, malgré le sérieux de sa démarche, il ne lui fallut que trois mois et demi de camp militaire pour changer d'avis.

Au tout début, lors de ses weekends de permission, il arrivait en ville avec le sentiment que l'espace autour le félicitait sans cesse. Il portait sa veste et son pantalon sombre avec fierté. Il marchait droit, épaules larges et torse bombé sur les trottoirs et dans les foules avec le sentiment qu'on lui devait la vie. Les gens se retournaient sur son passage, des filles inconnues lui adressaient la parole, certains serveurs ne lui chargeaient pas les taxes au restaurant. On lui avait même offert un bouquet de fleurs, une fois.

Pourtant, d'une permission à l'autre, son orgueil diminua jusqu'à basculer complètement. Dès la fin de son troisième mois de formation, Emmanuel quittait le camp et revenait à Montréal avec l'impression de redécouvrir ce qui fait la vie. L'étonnement des passants lui était désormais indifférent. La plupart du temps, son uniforme restait sous le lit, loin de la vue de Louise qui peinait de le voir vêtu de ce qu'elle appelait : ses habits de mort en vacances.

Rapidement, il se surprit à apprécier les occupations les plus simples. Tandis qu'il regardait les gens perdre l'équilibre dans l'allée du tramway, ou qu'il déambulait au marché sans avoir l'intention d'acheter quoi que ce soit, ou qu'il cuisinait attentivement un repas avec sa femme, ou qu'il lisait un magazine, l'après-midi, dans le parc Maisonneuve, Emmanuel concluait que la vie se tenait dans les gestes simples du quotidien. Il concluait que

la vie se trouvait hors des grands concepts, hors du travail et des convictions. Il regardait jalousement Louise jardiner par la fenêtre. La vie n'est pas brave, avait-il pensé une fois. La vie est tout près, plus proche qu'on le pense, accessible à tout instant. Pour la première fois, il la localisait dans les plus petites pratiques, dans tout ce qu'il y avait de plus humble, de plus doux, et les grands conflits de son époque l'en éloignaient progressivement. Dans sa tête rôdait l'inquiétude qu'à force de s'écarter de la vie, il finirait par mourir de l'intérieur, avant même de mourir à la guerre.

Son discours se modéra, ce qui eut pour effet d'apaiser Louise. Lors de ses dernières permissions, il quittait sa femme avec lassitude, bras mous tout au long du corps. Il répétait sans conviction (puisque le conflit ne faisait que s'intensifier) que cette mauvaise histoire cesserait bientôt, que tout finirait avant même qu'ils ne s'en rendent compte et qu'il serait de retour à la maison pour vivre, vraiment vivre. Et de la même manière que ses convictions, sa relation avec Louise se renversa à son tour.

Après avoir souffert pendant plusieurs mois d'un désespoir qui se manifestait par une succession de longues journées d'immobilité, de fièvre et de soubresauts angoissés, Louise sentit le besoin de soigner à son tour l'humeur de son mari lorsque celui-ci s'enfonça dans un état dépressif. En envoyant des lettres tapissées de bonne humeur, Louise finit par s'égayer elle-même. Apaisée face à la fatalité de la situation, son sourire pourtant forcé l'imprégna d'une paix intérieure.

C'est l'esprit calmé par les efforts de sa femme qu'Emmanuel monta à bord du bateau qui le mènerait de l'autre bord de l'Atlantique. Quelle connerie, penserait-il en se rappelant les soirées passées au bar à discuter de la guerre avec ses copains, au moment où il recevrait en plein ventre la balle d'un Maschinengewehr 34 perché en hauteur, pas plus d'une minute après avoir mis les pieds sur la rive française.

Pour le reste, tout se déroula comme on peut l'imaginer : un homme tenant son chapeau contre sa poitrine frappa quelques coups discrets à sa porte et lui annonça la mort de son mari. Elle perdit le souffle en apprenant les faits et ne retrouva la voix que deux semaines plus tard. Il lui fallut attendre quelques semaines supplémentaires avant de parvenir à reprendre ses correspondances avec Agathe.

Plusieurs années s'écouleraient avant que la charge émotive de sa perte ne se dissipe. Toutefois, un matin d'automne, Louise constaterait à sa propre surprise que la mort de son

mari avait sûrement été la meilleure chose qui puisse lui arriver. Pas qu'Emmanuel ait mérité les conséquences de sa décision malavisée, mais la jouissance qu'elle puisa dans sa vie solitaire lui sembla bien valoir la mort d'un jeune homme qui, au fond, ne resterait toujours pour elle qu'un simple inconnu, une amourette. Bien sûr, elle eut quelques amants, il faut bien que le corps exulte, mais Louise fut sans pitié pour les hommes qui, l'un après l'autre, s'agenouillèrent à ses pieds. À son âge avancé, elle ne se souvenait plus tout à fait du visage de son défunt mari, encore moins des conversations qu'ils avaient pu entretenir. Contrairement à ce qu'on attendait des veuves de son époque, Louise pensait à son mari avec détachement et le remerciait parfois pour son sacrifice.)

Louise repensait à cette histoire ancienne, tout en insérant une feuille vierge dans sa Remington Noiseless. Après avoir inscrit dans le coin supérieur droit de sa feuille la date du 18 juin 1989, elle prit un temps pour penser à sa phrase d'ouverture. À plusieurs reprises, elle se redressa sur sa chaise, inspira profondément, passa sa main dans ses cheveux, mais rien ne vint. Une petite voix intérieure l'encourageait à aller de l'avant.

Elle enfila d'abord quelques excuses sans conviction pour sa réponse tardive. Mais elle le savait bien : son interlocutrice ne serait pas dupe et entendrait dans ses mots maladroits quelque chose comme une fausse note. Elle commençait chacune de ses phrases sans savoir comment la terminer. Insatisfaite, elle arracha sa première feuille, la jeta dans sa corbeille, puis reprit du début : 18 juin 1989 dans le coin supérieur droit. Excuses. Non. Elle arracha à nouveau sa feuille, puis en glissa une autre autour du rouleau de sa machine. Ne prendre aucun détour, pensa-t-elle.

Lorsqu'elle s'imaginait annoncer la nouvelle à son amie, Louise se voyait introduire l'idée avec des mots souples, des mots qui savent rassurer tout en dressant la ligne dure. Ce ne fut pas le cas. Sans pitié pour son interlocutrice, elle décria avec ferveur leur errance dans ce qu'elle nomma « les replis de nos quotidiens monotones », dans lesquels elles s'étaient « empêtrées plutôt que de conquérir l'inconnu, plutôt que de sonder nos imaginaires. » Elle qualifia leurs échanges comme la « correspondance la plus ennuyeuse jamais écrite ».

Près de six décennies s'étaient écoulées depuis que Louise avait vu le visage de son amie pour la dernière fois. Elles avaient toutes deux pris l'habitude de glisser une photo d'elles-mêmes dans la première lettre de chaque nouvelle année, afin de préserver l'illusion qu'elles communiquaient de corps à corps. Mais leur tradition s'arrêta net lorsque Agathe

s'abstint en janvier 1972 de faire parvenir son portrait annuel à Louise, prétextant un manque de temps. Louise vit clair dans son jeu : tout comme elle, sa vieille compagne ne supportait plus d'être confrontée à sa propre image transformée par le temps.

Avec l'âge, les rides avaient creusé de profonds sillons dans le visage de Louise et provoquaient à chaque passage devant le miroir une vive impression de dépossession. C'était comme si un ordre supérieur intervenait sans son consentement sur son apparence et s'appliquait à la tâche cruelle de rendre son corps étranger à elle-même. Régulièrement, Louise observait dans le miroir les traits de son visage et remarquait une foule de détails qui, ensemble, révélaient la complexité biologique de son corps. Toute jeune, sa peau lisse, ses muscles fermes, son épaisse chevelure lui procuraient un sentiment d'unité : elle tenait en un bloc de chair à toute épreuve, indivisible, puissant. Arrivée à l'âge de quatre-vingt-sept ans, tout en elle se désolidarisait. Ses paupières tombaient, son dos se courbait, ses articulations ne bougeaient plus. Les plis de sa peau se multipliaient et affichaient un réseau complexe de rainures qui lui donnaient l'impression de révéler sa structure moléculaire; comme le cadran d'une montre qui disparaît progressivement pour laisser transparaître son mécanisme. Louise s'en rendait compte : elle était un corps plus que jamais. Un corps qui ne parvenait plus tout à fait à se dissimuler derrière son image. La tragédie de l'âge émergeait à la surface de sa peau aussi bien qu'une eau sale gicle d'une éponge pressée.

Elle se souvenait de sa première ride qui était apparue quelques semaines après la mort de son mari – à l'époque où ça lui importait. Les autres rides étaient arrivées aussi régulièrement que les enveloppes de son amie Agathe. Graduellement. Une à la fois. Toujours une de plus.

C'est avec la vague impression de s'adresser à un spectre que Louise poursuivit sa lettre.

Sans le comprendre, elle se détestait davantage qu'elle détestait son amie. Elle haïssait la vie et le culte qu'elle lui avait toujours voué : qu'y a-t-il de si extraordinaire là-dedans? se demandait-elle. Chaque jour, on meurt un petit peu plus. N'est-ce pas une horreur que le monde progresse à tout instant, tandis qu'on régresse au même rythme? Louise avait le sentiment d'exister par accident. Elle se disait : dans mon petit appartement sur la rue Bennett, dans ma chambre, ou dans ma cuisine, la vie m'importe, mais la vie, elle, s'indiffère devant mon sort.

Dès le lendemain matin, après avoir posté sa lettre d'au revoir, Louise prit la résolution d'écrire un livre avec l'espoir d'entraver la lente disparition dans laquelle elle reprochait à son amie Agathe de l'avoir entraînée. Oui, grâce à ce livre, elle apparaîtrait enfin à la surface du monde. Oui, elle graverait dans le visage de l'histoire un profond sillon, tout comme l'histoire elle-même avait marqué son visage d'une première ride. Elle imaginait déjà son œuvre en évidence dans les librairies. Sur la jaquette, on lirait : LOUISE LANDRY PREND LA PAROLE APRÈS UN SIÈCLE DE SILENCE. Des bateaux porteraient dans leur ventre des caisses et des caisses de ses livres traduits dans toutes les langues, en direction de tous les pays. Dans le quartier, on se dirait : comment c'est qu'on s'en est jamais rendu compte? Elle gagnerait le prix du Gouverneur général.

Avant d'avalier son premier café de la journée, Louise ne perdit pas de temps à chercher le sujet de son livre : elle écrirait sa biographie. Le projet serait simple, les chapitres s'enchaîneraient chronologiquement. Toutefois, quelques minutes à peine après avoir commencé sa rédaction, un doute s'empara d'elle : comment ne pas répliquer les réflexes d'écriture qu'elle avait développé lors de ses correspondances avec Agathe? Comment s'extirper de cette mélasse d'ennui dans laquelle elle s'enfonçait depuis tant d'années? À la recherche d'une réponse, elle plongea les yeux dans la rue. Elle parcourut le trottoir, les façades. Elle observa l'expression des passants. Elle aperçut le voisin d'en face, Vassili Béliveau, qui, de retour de l'école, montait les escaliers à la hâte. C'est à ce moment que l'idée lui vint : elle s'inspirerait de l'existence peu commune du petit d'en face pour raconter sa propre vie. Elle calquerait ses exploits et ses pouvoirs, dévierait les louanges des habitants du quartier pour les attribuer à son autoportrait de petite fille, qui prenait déjà forme dans son esprit. Elle aussi avait le droit à une vie extraordinaire. Il était temps d'écrire la vie qu'elle aurait voulu vivre, de vivre comme bon lui semblait.

Exaltée, Louise se leva de sa chaise et tourna en rond, mains dans le dos. Elle aussi, pensa-t-elle, elle bougerait les objets par la force de son esprit. Elle aussi, elle stopperait les voitures qui foncent sur les enfants. Elle aussi, elle guérirait les rhumes et les nez qui saignent. Elle aussi, elle changerait le cours des élections. Elle aussi, elle viendrait au monde sous l'œil du monde, emmaillotée dans un drapeau olympique. Elle aussi, elle prédirait le cours des choses. Elle aussi, elle léviterait pour rescaper Saucisse, le chat blanc de madame Laurendeau, perché sur sa branche. Elle aussi, elle résoudrait les mystères du monde et

deviendrait immortelle. Secouée par d'intenses tremblements, Louise se rassit pour noter ses idées. Elle n'entendit même pas la sonnette que Jim, le facteur au teint verdâtre, actionnait dans le but de poursuivre leur bavardage quotidien.

Après plusieurs heures de rédaction frénétique, elle rangea ses feuilles de notes dans le tiroir de sa table et entama sa routine matinale. Elle tassa quelques cuillerées de café moulu dans le contenant de sa cafetière italienne et la déposa délicatement sur le poêle déjà rouge. En attendant que le café monte, Louise alla à la salle de bain et ouvrit le robinet de sa baignoire. Sa routine était la même depuis plus d'une trentaine d'années. Elle lisait dans un bain tiède quelques pages d'un livre qu'elle prenait au hasard dans sa bibliothèque, tout un buvant son café qu'elle laissait refroidir pendant plusieurs heures. Elle s'extirpait de l'eau en prenant son temps, s'accrochant au rebord de la baignoire, puis se redressant précautionneusement en agrippant d'abord la toilette et ensuite le lavabo. Enroulée dans une serviette épaisse, elle terminait son café froid en préparant deux tartines, allumait parfois la radio, puis s'enfonçait dans sa causeuse pour terminer ses lectures et avaler son repas, sans égard pour les miettes qui s'infiltraient entre les coussins et les pages de son livre.

Ce matin-là, au terme de sa routine qu'elle avait repoussée de plusieurs heures afin de rédiger ses notes d'écriture, Louise constata l'apparition d'un sentiment peu familier. Bien qu'elle ait répondu avec une rigueur militaire à ses exigences matinales – café froid, bain froid, livre, tartines et miettes – ses gestes tant de fois répétés lui firent l'impression de se trouver ailleurs, hors de chez elle, dans un lieu inconnu. Petite inquiétude qui lui rappela le sentiment de culpabilité immanquable que lui procurait, plus jeune, un virage sur une rue déserte lors d'une promenade : la solitude dans les rues du quartier l'investissait aussitôt du sentiment de se trouver au mauvais endroit, au mauvais moment.

Louise comprit rapidement que sa décision de rompre avec Agathe afin de poursuivre ses ambitions littéraires était à l'origine de ce dérèglement. De la même manière qu'un déménagement précipité, la configuration entière de sa vie quotidienne nécessitait d'être repensée en fonction de ses nouvelles aspirations. Dans sa tête commencèrent alors à circuler (d'abord lentement, ensuite furieusement) les contraintes liées à son nouvel objectif. Il fallait écrire vite. À tous les jours. Et en grande quantité. Il fallait s'assurer de la qualité du contenu. Écrire de belles phrases. Produire un tout cohérent. Relire et réécrire à de maintes reprises. Travailler l'histoire. Organiser les propos. Faire un plan de rédaction. Ajuster le reste du texte

aux inspirations soudaines. Égaliser le ton. Trouver le ton! Louise fit un calcul rapide : si elle espérait remettre son livre à un éditeur à l'âge de quatre-vingt-dix ans, elle devrait écrire en moyenne six heures par jour, parfois huit.

Prise de vertige, elle eut envie de demander conseil à sa seule amie, Agathe. Elle se remémora visuellement l'instant précis où elle avait glissé l'enveloppe dans la boîte postale et la pensée de son amie lisant sa lettre lui fit l'effet d'un déchirement.

Accablée, elle jeta un coup d'œil à sa montre. Treize heure treize. Sans perdre une minute, Louise attrapa un sac dans lequel elle fourra quelques vêtements, agrippa son porte-monnaie et sortit aussitôt de l'appartement avec l'intention claire de rejoindre la maison d'Agathe avant sa lettre.

LOIN DES REGARDS

Clémentine observa un instant Vassili au travers de la fenêtre de sa chambre. Tout semblait en suspension autour de lui. Quelques rayons de soleil infiltraient la pièce et dessinaient de petits carrés blancs sur le plancher. Leur vive luminosité aspirait la clarté environnante et donnait l'impression que Vassili, couché sur son lit, lisait dans le noir. À côté de lui, son bureau encombré d'enveloppes baignait dans la pénombre. Clémentine imaginait avec dégoût la pellicule de poussière qui devait les recouvrir. Ses draps et sa couette se mêlaient par terre aux vêtements sales empilés dans un coin de la pièce. Jambes croisées, couché de tout son long, Vassili lisait sans broncher. Clémentine frappa à la fenêtre. Il leva aussitôt les yeux, rangea la lettre dans son enveloppe et la jeta avec les autres, sur son bureau. Il se dépêcha de lui ouvrir.

Sans attendre, Clémentine enjamba le châssis de la fenêtre, entraînant dans la chambre quelques échos du boucan extérieur. Avant même de l'accueillir, Vassili referma la fenêtre derrière son amie et se rassit sur son lit.

C'était l'été, l'école était terminée depuis plusieurs semaines déjà et Vassili était seul à la maison la plupart du temps.

Regarde ce que j'ai trouvé, s'exclama Clémentine, qui lui présentait fièrement une cigarette.

Les yeux de Vassili s'écarquillèrent. Il se leva, contrarié. Lui reprocha avec emportement de jouer avec le trouble, de courir après le feu, de chercher la mort, avant de se rasseoir sur son bureau. Toutefois Clémentine le savait bien : sa colère n'était qu'un jeu d'ombre et de lumière – une diversion toute calculée. Depuis toujours, Vassili provoquait la polémique entre eux dans le but inavoué d'animer leur relation. Une petite dose d'animosité qui les rapprochait d'un coup de griffe à l'autre. Clémentine répliqua avec quelques arguments sans conviction, tout ce qu'il fallait pour relâcher la tension et affirmer son indépendance. Elle renifla bruyamment en guise de conclusion. Vassili renchérit en grommelant quelques phrases plus ou moins convaincantes avant de changer de sujet.

Le cœur de Clémentine palpitait à chaque fois qu'il se fâchait. Lorsqu'il sortait ses grands mots et faisait l'offusqué, c'était comme si une partie invisible de lui se détachait de

son corps pour la serrer secrètement dans ses bras. Il ne la lâchait pas une seconde. L'autre partie, celle qui était visible et sonore, continuait de glapir bruyamment, tandis que son spectre resserrait tendrement son étreinte.

Assis sur son bureau, Vassili la fixait comme s'il eût voulu pousser le monde à l'intérieur d'elle. Mais lorsqu'il se fâchait, lorsqu'il faisait son cinéma, lorsqu'il élevait la voix, c'était parce que Clémentine était parvenue à s'immiscer à l'intérieur de lui. C'était parce que l'image qu'elle avait soignée devant le miroir avant de frapper à sa fenêtre cheminait jusqu'au fond de lui et bousculait ses certitudes. Clémentine s'en rendait compte à son intransigeance soudaine, à la manière dont il s'agitait, répondant avec emportement à chacune de ses phrases. Son image de petite fille prenait en lui une ampleur telle qu'il en venait à s'oublier lui-même. Saturé, repoussé en marge de lui-même, il s'accrochait désespérément à ses colères comme à la seule preuve de son existence.

Dans ces moments, Clémentine ressentait le poids de son esprit tendre vers elle avec une attention qui excluait le reste du monde. Son champ de vision la recouvrait comme un fanal de la rue Bennett, au moment où plus rien ne bouge et qu'une silhouette incertaine apparaît dans la nuit jaune. Sous son regard, les couleurs s'estompaient progressivement et Clémentine irradiait toujours davantage.

Le téléphone sonna.

Ah, pas elle, encore, soupira Vassili en se détournant aussitôt de Clémentine.

C'est qui? demanda-t-elle.

La folle. La madame Laurendeau du dépanneur. À l'arrête pas d'appeler. Ça fait depuis l'année dernière qu'à m'appelle aux deux jours pour que je la guérisses de sa maladie. À tousse. À saigne. À crache. Des fois c'est pour ses cousins, sa grand-mère morte. À me dit de penser à eux. Mais d'après moi sa maladie c'est de penser qu'à l'a des maladies.

Ben là, si ça peut l'aider...

Sans lui répondre, Vassili laissa quelques coups résonner. En entendant le répondeur s'enclencher, il fit signe à Clémentine de se taire : attends, tu vas voir, à va laisser un message, écoute.

Biiiiip. Oui bonjour c'est madame Laurendeau j'appelle pour parler à Vassili. Vassili, est-ce que tu m'entends? Vassili? J'ai besoin de ton aide... Décroche s'il te plaît, ça m'aiderait. C'est que... C'est ma poitrine. Ça tire, je me sens comme en train de déchirer du

d'dans. Faut tu décroche. Vassili? Ça va pas bien. Ayoye! Ah! T'entends c'que ça me fait? Bon... J'appellerai. Biiiiip.

Vassili plongeait son visage entre ses deux mains en secouant la tête : pu capab' moi-là...

Sans attendre, Clémentine tira la main de son ami et l'entraîna vers l'arrière de l'appartement, jusqu'à la shed, là où ils avaient l'habitude de se retrouver seuls pour rapprocher leurs corps, à l'abri des regards, dans la sécurité et l'anonymat de la pénombre.

(Vissée dans la brique de l'immeuble, la shed était soutenue par deux poutres en bois, le long desquelles une échelle chancelante descendait jusqu'à l'asphalte de l'allée Bernard. Près d'une décennie auparavant, Pierre avait participé à sa construction, à l'époque où André vivait encore, peu après la naissance de Vassili. Après sa deuxième 50 au Snack-Bar, André avait annoncé à Pierre, Michel, Simone et Louis, qui devait ricaner dans un coin, sa volonté de construire un hangar où ranger le surplus de matériel qui s'accumulait dans les couloirs et sous les lits. Pour faire de la place au petit, avait-il brièvement expliqué, les yeux luisants.

Sans se faire attendre, Pierre avait frappé à leur porte dès le lendemain aux petites heures, coffre rouge dans une main, caisse de six dans l'autre. Il avait troqué son revolver pour un marteau à la hanche, son badge pour un ruban à mesurer. Encore engourdi par le sommeil et incertain des événements de la veille, André, caché derrière sa porte, avait mis un temps avant de lui ouvrir. Pierre s'était exclamé d'une voix exagérément forte : tu voulais qu'on te construise, mon vieux... ben me v'là! Sans attendre de réponse, il s'était introduit dans l'appartement et avait frotté ses bottes sur le tapis de l'entrée, en saluant Rose-Anna qui tenait Vassili entre ses bras.

Au fil des heures passées à mâcher des clous, à contempler lassement leur ruban à mesurer et à recouvrir la ruelle de sciures de bois, André avait compris les motivations derrière l'enthousiasme soudain de Pierre. Nathalie était entrée dans sa vie depuis peu : comme des hautes dans un rétroviseur. Direct dans les yeux, répétait-il nerveusement.

La récente apparition de cette inconnue sur la rue Bennett avait ranimé les bavardages de balcons. Sa silhouette fine et ses cheveux au reflet pourpre laissaient sur leur passage une longue traînée de rumeurs. En apercevant Nathalie pour la première fois, un flot de fantasmes avait emporté Pierre et, dans son élan, avait défoncé les digues de sa pudeur habituelle. Comme si les désirs d'un autre s'étaient emparés de lui. Sans crier gare, ils avaient

proliféré et pris d'étranges proportions. Après avoir rêvé pendant de longues nuits à la peau de Nathalie glissant sous ses doigts, à ses petits seins pâles frissonnants et à l'extase irréprensible qu'elle manifesterait devant sa puissance érotique, ses pensées déraisonnables avaient perdu leur élan, s'étaient alourdies, puis étaient retombées sur le sol, son sol à lui, celui de la cuisine, du salon, de la salle de bain, là où il mangeait ses toasts le matin, regardait la télé le soir, faisait son lit, rangeait la vaisselle. Le visage sans défaut de Nathalie le rejoignait dans le miroir, tandis qu'il se brossait les dents et qu'un sourire niais se dessinait dans la mousse, sous son nez. Ses gestes de tous les jours s'exécutaient en compagnie du corps et de l'esprit fantasmé de la douce inconnue, comme si son quotidien avait décidé sans le consulter au préalable d'en faire sa partenaire.

Pierre se résolut à lui mettre la main dessus. Ses yeux pesants de désir suffirent à la convaincre de quitter son logement temporaire et de venir déposer ses valises chez lui. Une affaire qu'il avait faite comme ça, en sortant un après-midi, sans se presser. Il s'était surpris à lui parler avec assurance devant le dépanneur Laurendeau. Son regard avait coulé en elle sans effort : la gravité travaillait pour lui. Puis ils s'étaient revus, croisés à nouveau. Elle était de dix ans sa cadette, avait quitté son foyer natal pour entamer des études en droit. Vers la dernière semaine de juin, elle s'était résolue à faire ses valises. Pendant tout un avant-midi, il avait porté victorieusement ses boîtes d'un côté à l'autre de la rue, devant les chuchotements du voisinage attentif.

Toutefois, peu après l'arrivée de Nathalie, Pierre constata des changements inattendus dans son propre comportement. Ses gestes appuyés, parfois brusques, s'assouplirent dans une volonté inconsciente de fournir à sa nouvelle compagne un environnement agréable et hospitalier. Plus de fracas en déposant les assiettes dans l'armoire. Plus de portes claquées. Plus de chaise grinçant contre le sol. Pierre avait secrètement réappris à manger de la soupe. Il se rasait tous les matins et avait même repeint la cuisine avec l'allure d'un gars qui refait ses murs tous les dimanches.

Sa vie d'homme solitaire endurci avait cependant laissé sa conception du couple prendre de l'expansion depuis ses plus jeunes années. Elle s'était solidifiée en une suite de mantras qu'il ressassait lors de périodes de doute : l'amour? Un champ de bataille, si tu veux mon avis! Pierre concevait toute union comme une confrontation entre deux parties, au terme de laquelle le perdant plierait aux caprices de l'autre. Et c'est avec détresse qu'il observait sa

conduite s'harmoniser à celle de Nathalie. Impuissant, il sentait sa dureté l'abandonner progressivement. Ses épaules éternellement raides s'assouplissaient. Quelques rides étaient disparues en dessous de ses yeux. Il s'était même surpris, un après-midi d'automne, à pétrir un pain sur le comptoir de la cuisine. Il avait sursauté comme au réveil d'une hypnose, les deux mains dans la farine. En revenant de l'épicerie, Nathalie avait trouvé la boule de pâte abandonnée sur le comptoir, que Pierre avait délaissé pour un autre, celui du Snack-Bar.

Bien qu'il eût voulu la faire sienne, c'est tout l'inverse qui se produisait. Depuis que Pierre avait constaté son incapacité à résister à la force d'attraction de sa nouvelle compagne, il étirait ses sorties autant qu'il le pouvait.

Détrempés de sueur, ils terminèrent d'assembler le plywood en fin d'après-midi. André était resté attentif aux tourments de son ami et, tandis que la shed terminée leur procurait un ombrage propice aux confidences, André s'était tourné vers Pierre, une main sur l'épaule : mon gars j'te comprends. Mais c'est pas si simple. Tu vois, pour reprendre ton image, des fois les gens sont comme des spots.

Des spots? s'enquit Pierre, pas tout à fait certain de comprendre.

Des spots, confirma André. Y'en a qui dégagent une lumière forte. D'autres plus faible. Mais à chaque fois, ils éclairent une partie de toi. Pis des fois, quand t'es chanceux, ça tombe sur une partie que tu connais même pas. C'est là que ça compte. C'était de même au début, moi aussi... Pis à un moment donné j'ai compris.

Cette soirée-là, Pierre fit le tour du quartier avant de rentrer à la maison. Il rejoignit Nathalie qui buvait un verre de vin et cuisina pour elle. Il lui avait dit : finis ton verre, reste assise. Ce soir, c'est moi qui fait à souper. Sans comprendre, elle avait l'avait regardé faire, intriguée.)

Treize ans plus tard, l'accumulation de barils rouillés, de pots de peinture, de cannes de WD-40 et de réservoirs à essence transformaient l'air stagnant de la shed en un effluve toxique. Il rampait sous la peau et imprégnait les corps d'une fièvre agressive. Une capsule mortifère, dans laquelle Vassili venait régulièrement s'étendre de tout son long afin d'échapper à l'attention du voisinage.

Debout au milieu de la shed, Vassili profitait de la pénombre pour braver la distance entre son corps et celui de Clémentine. Quelques rayons timides s'infiltraient à la jonction de chaque mur. Avec le temps, l'humidité avait assoupli les planches de plywood qui

s'affaissaient légèrement et laissaient apparaître à leur commissure une brèche d'où s'infiltraient alors quelques lueurs. Tranquillement, l'ombre des nuages se faufilait sur le visage de Clémentine et animait ses taches de rousseur d'un léger vacillement. Blafarde et sans éclat, la lumière d'automne était insuffisante pour chasser la noirceur épaisse qui imprégnait l'intérieur de la pièce. Le relief de contenants, de vieux appareils électroniques, d'outils accumulés formait une masse compacte autour d'eux.

Clémentine repoussa la main de Vassili. Dans son ventre grondait pourtant une tension similaire au vertige qu'elle avait ressentie lors d'une escapade sur le toit de son immeuble. Tandis que Vassili traînassait derrière, Clémentine observait les passants qui déambulaient sur le trottoir, malgré les avertissements insistants de son ami, qui lui répétait de s'éloigner du précipice.

Se rapprochant, puis se repoussant, Clémentine et Vassili exploraient les limites de leurs propres corps en parcourant à tâtons celui de l'autre. Lorsque les doigts de son ami approchaient de son ventre, un tiraillement presque douloureux remontait par élans à sa tête, avant de dévaler ses jambes à toute allure.

Tandis que Vassili exprimait son désir avec de plus en plus d'audace, Clémentine aurait souhaité que les murs de la shed soient transparents. Elle aurait voulu ignorer volontairement le regard des voisins campés devant leur fenêtre, ou installés sur leur balcon arrière, leur tourner le dos, provoquer des réactions, étonner. Certains l'auraient regardée avec envie, d'autres auraient désapprouvé. Des camps se seraient formés. Si les murs avaient été transparents, pensait-elle, je me serais laissée faire. Dans sa tête résonnait déjà la consternation du voisinage. Les absents l'auraient appris plus tard. On en aurait parlé comme d'un événement rare. Laissez-les faire, c'est des enfants! s'exclamerait une personne. Ben justement! s'offusquerait l'autre. Et puis certains la jalouseraient en secret, tandis que d'autres la désireraient tout autant que Vassili. Son image glisserait dans toutes les têtes.

Cigarette aux lèvres, Clémentine gratta une allumette. Vassili s'affola : t'es malade! Avec le gaz, la peinture, suffit d'une flammèche pour que ça saute!

Clémentine regarda son ami avec défiance. Elle hésita un instant, puis elle déclara : si c'est comme ça, je m'en vas.

Consciente de son effet sur Vassili, elle repoussa un cadre dans lequel jaunissait le portrait du pape Jean-Paul II, délogea le loquet fixé au sol de la shed, puis ouvrit

brusquement la trappe du plancher. Aveuglé par l'éruption lumineuse, Vassili ne put la retenir. Au même moment, un pot de peinture rouge tomba dans la ruelle et se répandit au pied de l'échelle, que Clémentine descendit en grimaçant. Durant sa descente, elle eut l'impression d'étirer Vassili de tout son long. Sa voix languissante tentait de la retenir par des supplications qui lui paraissaient déjà lointaines. Elle lui enlevait quelque chose de précieux, de vital. Clémentine était puissante.

Sans se retourner, elle alluma sa cigarette en s'avançant dans la contre-allée, tandis que derrière elle se filait une ribambelle d'empreintes rouges. La fumée de sa McDonald rejoignait le cap de nuages qui bouchait le ciel. La chaleur intense de cette journée d'été ramollissait son corps et diffusait dans l'air humide une odeur de terre. Arrivée au bout de l'allée, Clémentine marqua une pause. Devant elle, un petit cortège funèbre progressait silencieusement sur le trottoir de la rue Bennett. Elle s'arrêta un instant pour observer son passage. À l'extrémité avant du défilé, six hommes coincés dans leur veston portaient un cercueil à bout de bras. Les deux porteurs les plus avancés combattaient de leurs paupières battantes les gouttes de transpiration qui leur tombaient dans les yeux. (En arrivant au salon funéraire, les endeuillés interpréteraient la rougeur de leurs pupilles irritées comme un signe d'abatement. Regard bas, le front luisant de transpiration, ils parleraient du poids du cercueil comme de la mesure de leur propre existence et observeraient avec un plaisir clandestin le cœur des femmes se serrer autour d'eux.)

Plusieurs voisins avaient tiré leur radio sur le balcon afin de partager la défaite habituelle des Expos avec le reste du quartier. Chacun d'eux examinait attentivement la progression du cortège. En arrière-fond, la voix de Rodgers Brulotte commentait la partie : LARRY WALKER CLAQUE UN CIRCUIT EN TROISIÈME MANCHE! BUT VOLÉ DE MOISES ALOU! FRAPPÉ COURT SUIVI D'UN RETRAIT POUR LES CUBS!

Sur la pointe des pieds, Clémentine observait l'endeuillé tituber derrière le cercueil. Regard écarlate. Yeux détraqués. Veston aux coudes. Elle reconnut sa tête chauve. Pauvre type dont la voix avait toujours semblé appartenir à un autre. Il parlait en phrases préprogrammées, pigées ici et là dans les films. Il paraissait constamment écartelé entre la personne qu'il aurait voulu être et celui qu'il était réellement. Ses phrases étaient empreintes d'une déception qu'il avait cessé d'écouter depuis longtemps. Tout le monde s'en rendait compte. Mais on jouait avec, comme il jouait avec lui-même. En s'adressant à lui, on sortait

des mots rares, on parlait fort, on tirait des grimaces, on faisait comme si. Il ne s'est jamais rendu compte que tout le monde adoptait un rôle en sa compagnie. Sa vie n'était vraiment que du cinéma.

Deux colosses le retenaient par les coudes. De temps à autre, il s'abandonnait à leurs bras en pliant les genoux. Ils le soulevaient aussitôt d'un coup sec avant qu'il ne s'écrase par terre. Le veuf reprenait alors ses esprits en clignant des yeux.

Vers la droite, Clémentine reconnut Louise Landry qui observait la progression du défilé depuis son balcon. Comme d'habitude, Jim, le facteur au teint verdâtre, était assis dans l'escalier adjacent et échangeait quelques mots avec elle.

Amusée par le sérieux du défilé, Clémentine espérait le voir dérailler. Derrière ses airs innocents, elle aurait voulu qu'un des membres du cortège trébuche, ou encore que l'un d'entre eux pose par mégarde la pointe de son soulier contre un des talons rampants du veuf. Déchausser l'endeuillé, pensait-elle avec excitation. Détourner un instant le plus grand drame de sa vie. Panique à bord. Carambolage dans le cortège. Un regard de bourreau se tournerait vers l'arrière. On s'affolerait, murmurerait quelques excuses, puis les hommes de main défroisseraient leur veste, tandis que le veuf tousserait dans son poing et agripperait lassement leurs coudes. La marche reprendrait son cours.

Des exclamations éparses attirèrent le regard de Clémentine. Un mouvement agita le petit groupe en marche. Des mains s'élevèrent. Quelques chuchotements énoncèrent le nom de Vassili.

Debout sur le trottoir, Clémentine se retourna pour apercevoir son ami qui l'observait de loin, appuyé sur le cadre de porte. Elle se cambra aussitôt et s'engagea dans la rue qu'elle fendit d'une série d'empreintes rouges. Sans attendre, elle gravit les marches et ouvrit la porte de l'appartement familial.

Avant de rentrer, Clémentine se retourna une dernière fois. Plusieurs individus s'étaient rassemblés devant Vassili, au pied de l'escalier. Certains parmi eux l'interpellaient de gestes amples, tandis que d'autres brandissaient sous ses yeux leur ticket de loterie dans l'espoir qu'il le touche. Clémentine aurait voulu que ses adulateurs se retournent, qu'ils suivent le prolongement de son regard et qu'ils l'aperçoivent, elle, de l'autre côté de la rue. Elle aurait tout pris : l'intérêt de quelques curieux, des coups d'oeil distraits, une faute d'inattention.

Clémentine entendit tousser derrière elle et se retourna. Un filet de salive s'écoulait des lèvres entrouvertes de son père, Louis. Elle voulut retourner à ses contemplations, mais les toussotements s'intensifièrent en un étouffement qu'elle ne put ignorer. Clémentine soupira. Elle abandonna le regard de Vassili qui traversait toujours la rue à la recherche du sien et s'engouffra à l'intérieur de l'appartement. Après avoir refermé la porte, elle se retourna vers ses deux parents qui l'attendaient, assis côte à côte dans leur chaise roulante, immobiles, regards opaques.

Pendant plusieurs années, Clémentine s'était occupée de son père avec l'aide de sa mère, Anne. Jour après jour, il restait assis au centre du salon, tandis qu'elles s'affairaient à renouveler ses solutés, à faire sa toilette, à le raser, à vérifier sa pression artérielle. Après s'être fait frapper par un bus, ça avait été au tour de sa mère de cesser de bouger. Ses bras ne lui obéissaient que rarement, à la suite de longues heures de méditation. Elle ne parlait que sporadiquement, souvent incohérente.

À son plus grand désarroi, Clémentine aperçut une flaque de bile qui stagnait sur le sol, à leurs pieds. La veste de son père, Louis, en était recouverte. Lorsqu'elle referma la porte, Clémentine observa au fond d'elle-même l'apparition d'un sentiment étrange. Face à ses parents inertes, elle surprit, terrifiée, le picotement d'une jalousie naissante envers le veuf chauve qu'elle avait tout juste aperçu dans la rue, marchant mollement derrière le cercueil de sa femme. Elle se serait bien vue à sa place, titubant de douleur derrière le cercueil de ses parents morts une bonne fois pour toutes : ce serait ça de fait.

Découragée, elle se retourna une dernière fois vers Vassili, qui était rentré chez lui. Le défilé était passé. Clémentine alla à la cuisine et enfila des gants de vaisselle. Elle ouvrit le robinet et mouilla une serviette.

ARRIVER AU MONDE

Incapable de bouger autre chose que ses yeux, Anne contemplait de biais la paralysie habituelle de son mari, Louis. Tout en lui s'était désengagé, se refusait au mouvement, presque à la vie. Sauf peut-être sa peau qui, elle, subissait les effets du temps, se tendait et se relâchait au rythme des injections, changeait de couleur et de texture selon les pilules. Joues flasques tirées vers le sol. Paupières tombantes révélant leurs dessous roses. Yeux qui, sans être aveugles, avaient depuis longtemps cessé de voir. Lèvres séchées, suspendues à une bouche qui ne servait à rien, si ce n'est à lui ouvrir le visage et suggérer que des mots, lors d'une vie antérieure, avaient pu s'y loger.

Il était assis à la droite d'Anne, au fond d'une chaise roulante qui n'avait d'ailleurs jamais roulé. Son cou légèrement renforcé sur son axe avait juste assez de nerfs pour tenir sa tête à la verticale. Trois tubes translucides et un fil bleu branchés dans ses poignets transportaient méticuleusement le liquide d'autant de pochettes, suspendues au-dessus de sa tête. L'une d'entre-elles était vide depuis un moment déjà, complètement aplatie, asphyxiée, et saturait la pièce d'un puissant bruit de suction.

Derrière eux, un moniteur vert fluo éclairait la pénombre du salon devant laquelle ils étaient assis, rideaux tirés. La lumière vive de l'écran découpait les reliefs en de vifs contrastes. Son scintillement verdâtre glissait sur le sol. Entre Anne et Louis pendaient une multitude de câbles connectant leurs artères à une pompe mécanique branchée dans le mur, dont chacune des compressions émettait un léger ronflement.

Anne avait cessé de bouger depuis plusieurs mois. À la suite de son accident, elle parvenait à se déplacer en poussant les roues de sa chaise roulante. Toutefois ses bras s'étaient progressivement raidis, jusqu'au jour où ils avaient complètement cessé de lui obéir. Les médecins avaient émis un constat nébuleux : un cas de paralysie rampante. Depuis ce temps, Clémentine avait jugé bon de brancher sa mère sur les machines de son père. C'était sa manière de les réunir.

Ils ne bougeaient plus, pourtant, leur cœur battait, leur sang circulait; rien qui aurait pu justifier que Clémentine cesse de prendre soin d'eux. Leur énergie vitale trouvait sa source dans les circuits électriques de la ville, qu'une pompe transformait en matière assimilable.

Entre deux impulsions cardiaques, un courant traversait leur corps – gauche cœur, est-ouest poumons, croisé intestinal, remontée du foie. Après avoir activé chacun de leurs organes, le courant replongeait dans le flux électromagnétique de Montréal pour laisser place à la décharge suivante. Clémentine soupçonnait que la ville, en faisant passer son courant dans la chair de ses parents, récoltait leur vitalité biologique et la remplaçait par une énergie mécanique de seconde main. Leurs corps automatisés oubliaient progressivement leur force d'agir et s'abandonnaient à une existence usinière. Rien de plus qu'une chaîne d'organes pompant, pulsant, filtrant, à l'intérieur de ce qui s'apparentait davantage à une poche de chair qu'à un corps humain.

Quelques heures avant le retour de Clémentine, Anne profita du calme ambiant pour s'abandonner à une tentation qui rôdait en elle depuis quelque temps. Concentrée, elle rassembla ce qui lui restait de lucidité et adressa son attention à sa main droite, avec l'ambition de la ranimer. Mollement oubliés contre sa cuisse, ses cinq doigts enflés malgré les injections de cortisone lui parurent légèrement étrangers. Anne ne reconnaissait plus ses doigts longs et nerveux qui avaient valsé sur le clavier de son accordéon presque tous les jours de sa vie. Désormais bosselés et enflés aux jointures, ses doigts avaient perdu leur délicatesse et s'étaient engourdis d'une chair qui la répugnait à chaque coup d'œil. Elle ne ressentit d'abord pas grand-chose à observer sa main pâle. Anne n'avait jamais consulté de guide d'usager pour corps impotent, alors elle contracta instinctivement les muscles entourant ses globes oculaires – les seuls qu'elle parvenait encore à maîtriser – dans l'espoir de provoquer une quelconque réaction. Une minute passa, deux minutes, puis le resserrement de ses paupières généra autour de ses yeux, sous son front, à l'intérieur de ses gencives, un léger picotement qui gagna progressivement en intensité. La contraction de ses muscles oculaires brouillait légèrement sa vision. Quelques perles d'humidité se formèrent à la hauteur de ses tempes et au-dessus de sa lèvre supérieure. Le picotement s'intensifia jusqu'à libérer une petite chaleur. Surprise par l'arrivée de cette nouvelle sensation, Anne s'arrima au déploiement de la chaleur et l'alimenta de contractions encore plus vigoureuses. La chaleur glissa bientôt tout au long de son cou comme une fumée dense et pesante, avant de rejoindre son torse et son ventre. Sans s'arrêter, la chaleur glissa à l'horizontale, dans son épaule gauche, s'accumula dans l'articulation et dévala à toute allure son bras qu'elle crut sentir animé par un puissant tremblement. Incapable de franchir la barrière de son coude plié, la

chaleur s'accumula dans son biceps tel un bouchon incandescent. Anne poussa jusqu'à ce que sa vision s'embrouille. Elle poussa jusqu'à rougir du visage. Elle poussa jusqu'à ne plus rien voir. Et pareille à une coulée de lave, la chaleur de son biceps se répandit en un jet puissant jusqu'à l'extrémité de son avant-bras, vers sa main gauche. Attisée jusqu'aux ongles, un élan de vigueur investit Anne, tandis qu'au loin, derrière les rideaux tirés, retentissait le carillon de Très-Saint-Nom-de-Jésus. Hurlant du regard, elle contracta l'entièreté de son esprit dans l'espoir de soulever son pouce, en vain. Sans se décourager, Anne s'y reprit jusqu'au douzième son de cloche, lorsqu'un furieux tremblement anima son doigt. Étouffée par l'effort, elle invoqua les vigueurs en dormance au fond de son être pour secouer l'infinie lourdeur de son index.

Un à un, elle ranima ses doigts dépossédés, puis souleva l'entièreté de sa main dans une ultime contorsion d'esprit. Devant ses yeux écarquillés, sa paume lévita mollement en direction du visage inexpressif de Louis. Anne frôla d'abord la joue et le nez de son mari. Au toucher de sa peau, une multitude de souvenirs surgirent en elle. Leurs premières années de couple, ce dimanche à Châteauguay, où ils avaient pêché un crapet-soleil trop grand pour leur glacière, puis la naissance de Clémentine, l'arrivée dans le quartier, les difficultés, l'accident. Tout s'était déroulé tellement vite, tout était passé sous ses yeux sans marquer de pause. Un flot incontrôlable d'événements qui emportent la vie au loin.

Majeur en l'air, Anne caressa amoureusement les lèvres de son mari. Leur dernier baiser remontait à plus d'une décennie. Au début, après son accident dans l'église de Très-Saint-Nom-de-Jésus, Anne déposait à chaque matin ses lèvres contre les siennes. Elle espérait qu'il s'en rende compte, même s'il ne montrait aucun signe d'appréciation, même si les médecins l'avaient déclaré insensible, même si embrasser ses lèvres froides provoquait en elle un léger frisson de dégoût. Elle espérait le délivrer de sa solitude éternelle, ne serait-ce qu'un instant. Cette pensée déversa en elle une douce nostalgie qui eut pour effet d'accélérer brièvement son rythme cardiaque et d'insuffler à ses convictions l'élan nécessaire à leur aboutissement.

De haut en bas, Anne caressa doucement la langue desséchée de son mari. Elle palpa ses papilles gustatives une à une. Pianota sur chacune de ses dents. Puis dans un mouvement brusque et imprécis, enfonça son index tout au fond sa gorge, à quoi Louis répondit par un puissant vomissement. La pompe mécanique s'anima aussitôt derrière eux en une tempête de

pépiement. Caractères gras sur écran lumineux : BIP, COURT-CIRCUIT, SURVOLTAGE, SURCHARGE ÉLECTRO-MAGNÉTIQUE, ÉTINCELLES, BIP, BIP.

Depuis les limbes où son esprit croupissait, Louis n'eut d'abord aucune conscience de la bile qui remonta son œsophage et écarta sa mâchoire. L'un après l'autre, les spasmes se succédèrent sans relâchement, entraînant de longs écoulements blanchâtres hors de sa bouche. Le liquide atterrit sur sa veste et ses longs cheveux que Clémentine ne prenait pas la peine de couper, avant de rejoindre le sol. Sous le tapis du salon, sous sa chaise roulante, sous la chaise roulante d'Anne, la flaque gagna rapidement en superficie. La contraction de son œsophage forçait autant d'air que de bile en dehors de son corps et accompagnait ses vomissements de puissants râles. Le passage successif du contenu de son estomac vers sa bouche entrouverte engendra en lui un sentiment de présence. Quelque chose bougeait. Impossible, toutefois, de déterminer si ce mouvement apparaissait à l'intérieur, ou à l'extérieur d'un ensemble, encore moins duquel il s'agissait. D'une régurgitation à l'autre, quelques détails s'ajoutèrent à la sensation éprouvée par Louis.

Anne retira sa main de la bouche de son mari et la laissa aussitôt retomber à sa place, sur sa cuisse. Devant elle passaient à répétition de longs jets translucides.

Peu à peu, le passage incessant de la bile éveilla les sens engourdis de Louis. Son esprit aveugle et sans contenance reconnut l'existence d'un trou. L'emplacement de ce trou ne lui apparut toutefois pas avec évidence. Par la suite, les giclures lui permirent de déceler une certaine rigidité – sa dentition – et la disposition approximativement périphérique de celle-ci à l'intérieur du trou nouvellement découvert. Rapidement, Louis détecta la distance entre sa langue et son palais, la largeur interne de ses joues, la délimitation de ses lèvres desséchées.

Loin des mots, loin des concepts et des représentations qui avaient depuis longtemps évacué son esprit, Louis entrevit l'existence du monde par le biais de la sensation. Un monde indistinct de lui; une globalité à l'intérieur de laquelle tous les possibles (encore inconcevables pour lui) étaient contenus. Son rapport à ce qui existe ne devint possible que par l'entremise des vomissements qui secouèrent vigoureusement sa conscience et lui présentèrent des limites physiques à interroger. Le plan d'Anne prenait effet : Louis arrivait au monde.

Progressivement, les secousses élevèrent quelques souvenirs à sa conscience. À cheval, il galopait comme il avait pu le faire dans son enfance en Gaspésie, sur la ferme de ses grands-parents. Une secousse plus soutenue que les précédentes lui évoqua son accident de voiture, en 1983, alors qu'il rentrait du réveillon chez sa tante Lise. Une autre lui rappela la claque reçue derrière la tête à l'âge de huit ans, pour avoir excédé douze fautes d'orthographe dans sa dictée. Bien évidemment, rien de tout cela ne lui apparaissait de manière claire et figurée.

Ses souvenirs remontaient à la surface de sa conscience comme des poches de gaz enfin libérées du sol marin. Peu à peu, la bile et sa mémoire se combinèrent et chaque millilitre évacué devint un tout petit morceau de vécu. Son passé giclait hors de son corps en un jet puissant. Tout ce qu'il avait touché dans sa vie, tout ce qui s'était trouvé près de lui, tout ce qu'il avait connu remontait à la surface et s'échappait de sa bouche. L'entièreté de l'espace y passait, tous les murs, ceux de l'appartement sur la rue Bennett, ceux de son école primaire où il s'était battu, les sols froids de la chope, les chaises inconfortables de l'UQÀM, les trottoirs effrités, l'asphalte troué de Notre-Dame, les longs gymnases qu'il avait traversés en poussant son balai, le plafond en rénovation de Très-Saint-Nom-de-Jésus. Tout le vivant lui passait au travers, tout le vivant et tout le mort. D'abord sa femme Anne, qui, comme le reste, lui apparaissait sans échelle de référence; une apparition indéchiffrable, énigmatique, méconnaissable, qui lui semblait pourtant familière. Anne, qui avait toujours été absente de ses phrases. Sa femme qu'il appelait maman, qu'il appelait môman, qu'il appelait sa mère, jamais Anne, jamais tu, toujours elle, toujours mise à distance depuis que l'arrivée de Clémentine avait fendu le monde en deux, depuis que le monde fendu les faisait dériver de part et d'autre. Clémentine, qui subissait le même sort : la petite, la fille, l'enfant, l'autre, elle. Jamais ma, jamais mon. Toujours en dehors, toujours placée dans le paysage.

Tout le voisinage y passait. D'abord les voisins immédiats : madame Laurendeau derrière son comptoir avec Saucisse, son chat blanc, Louise Landry assise sur son balcon, discutant avec Jim, les habitués du Snack-Bar, dont Michel, Simone, Pierre, André, leurs femmes Nathalie, Rose-Anna, et l'enfant, à la naissance duquel il avait assisté lors de l'ouverture des Jeux olympiques : Vassili Béliveau.

À la pensée de Vassili, un sursaut de conscience s'empara de Louis. Anne jura voir le corps de son mari tressauter. Penser au jeune prodige suffirait-il pour ranimer son corps

impotent ? Hélas, non. C'est l'inverse qui se produisit : dès cet instant, Louis cessa de vomir et le calme s'empara à nouveau de lui.

DES PLACES AU STADE

Pierre sortit de chez lui, descendit jusqu'au trottoir, puis remonta aussitôt l'escalier voisin, celui des Béliveau.

Après la mort d'André, il s'était senti responsable du bien-être de Vassili et de Rose-Anna. Il avait appris la nouvelle du décès en revenant du poste de police, lors d'une soirée de novembre. Dehors, les ombres s'étiraient à se fondre les unes aux autres. Dans le ciel encore clair étincelaient déjà quelques lampadaires, tandis qu'une odeur de neige annonçait un hiver hâtif. En apercevant Pierre passer devant la fenêtre de son dépanneur, Madame Laurendeau avait senti son cœur faire un bond. Elle avait aussitôt écrasé sa cigarette, échappé une plainte en contournant son comptoir et quitté le magasin sans prendre le temps de verrouiller derrière elle. De l'autre côté du trottoir, elle avait observé Pierre qui gravissait les marches deux à deux. Main levée, elle avait intercepté son regard tandis qu'elle traversait la rue et qu'il jetait derrière lui un coup d'œil distrait en poussant la porte d'entrée. Sous ses yeux, elle s'était rendue au pied de l'escalier, haletante. Une main sur la rambarde, l'autre sur le genou, elle était restée silencieuse quelques secondes, le temps de se ressaisir, puis s'était redressée. Ses mots avaient trébuché dans chacune de marches jusqu'à Pierre, mais il avait rapidement compris : André a eu un accident. Il avait brièvement regardé les lumières éteintes chez les Béliveau, cligné des yeux, puis il avait poussé la porte en la remerciant. Sur le coup, il n'avait rien ressenti. Il était monté à l'étage, avait aidé Nathalie à faire le souper et tous deux s'étaient raconté leur journée, comme si de rien n'était. Il ne lui avait annoncé la nouvelle que le lendemain, au réveil. Tandis qu'elle pleurait dans ses bras, il avait regardé le cadran du micro-onde. Il allait être en retard.

C'était venu trois semaines plus tard, alors qu'il tondait la pelouse pour rendre service aux voisins d'en bas. Il avait presque oublié. Comment avait-il pu? Plutôt que des larmes, ce sont des bouffées de chaleur qui l'accaparèrent. Une tension comparable à un sentiment de colère grandit en lui. Pierre avait tourné la tête pour regarder la shed qui faiblissait déjà de l'autre côté de la clôture. C'était la première fois qu'il se retrouvait seul devant le fait accompli, sans personne pour observer sa réaction. Incapable de contrôler le sentiment de fureur qui progressait en lui, il avait l'impression d'être sur le point d'éclater. Il avait laissé le

moteur de la tondeuse rouler, puis il avait serré de toutes ses forces le métal froid entre ses mains. Il contractait sa mâchoire, ses cuisses, chacun de ses muscles. Le sang fouettait contre ses tempes. Par peur qu'un voisin ne l'aperçoive ainsi crispé, il cessa aussitôt de forcer et termina de tondre la pelouse.

À partir de cet instant, il prit l'habitude d'aller frapper à leur porte. Il passait parfois pour voir comment ça allait. Prétendait examiner la solidité de la shed. Au fond, ses visites étaient tout aussi régulières qu'à l'époque où André était en vie, sauf que depuis sa mort, Rose-Anna pâlisait, son teint grisonnait.

Cette journée-là, alors qu'il se rendait chez les Béliveau, il savait pertinemment que Rose-Anna refuserait son offre. Elle avait cette manière de regarder son pied gauche devant les apitoiements du voisinage. Sa voix se rétractait, perdait en intensité. Ses phrases s'écourtaient. Pierre croyait comprendre : les démonstrations d'affection que leur adressaient les habitants du quartier lui renvoyaient plus fortement encore sa misère. En venant offrir un pain POM, ou un sac d'oranges, elle avait l'impression que le voisinage se présentait à sa porte pour la pointer du doigt, la mettre en faute. Pour cette raison, elle avait tendance à mentir, à faire comme si tout allait bien.

Depuis la mort d'André, Rose-Anna avait appris à faire de la plomberie, à peindre les murs, à changer les carreaux de fenêtres, à faire les travaux d'électricité. Sans l'aide de quiconque, elle avait su préserver sa famille en équilibre au bord du précipice. Tellement que le vertige leur procurait un certain réconfort. Avec le temps, ils avaient appris à tirer le meilleur de chaque situation. Ils avaient appris à faire des miracles avec des catastrophes. De toute façon, depuis la naissance de Vassili, André avait été sur le chômage la plupart du temps. Son absence ne changeait rien. La dernière job régulière qu'il avait eue datait de la construction du stade olympique. Après cette période, il avait rebondi lassement d'une défaite à l'autre, prenant ses magouilles pour des affaires en or.

(À l'époque où Vassili n'était encore qu'une promesse, André revenait à la maison après des journées de douze heures, dossard orange sur le dos, casque blanc à la main et les yeux fendus d'espoir. Il était fier de participer à la construction de ce que Jean Drapeau avait nommé à la TV, deux années plus tôt : notre tour de Pise à nous. Un grand chantier qui marquerait l'histoire de Montréal. André s'était réjoui en voyant affluer dans le quartier de

nombreux contrats qui, de même qu'à la cantine, avaient été distribués par des individus vêtus de sarraus blancs, derrière leur comptoir, à une file d'hommes affamés.

Dossier sous le bras, soupirant ou discutant avec leurs voisins, vêtus d'une chemise traversée de sueur, ou d'une chienne nouée à la taille, André et tous les autres s'étaient retrouvés dans une file qui se prolongeait dans la cage d'escalier, descendait dans un tourbillon de trois étages jusqu'au rez-de-chaussée, passait près du bureau de la réceptionniste qui avait depuis longtemps cessé de répondre aux salutations des nouveaux arrivés, sortait du bâtiment, sur le trottoir, tout au long de la façade que le soleil de juin chauffait comme de la braise, empêchant aux enfilés le luxe de s'y appuyer, et aboutissant, trois intersections plus loin, au Snack-Bar Michel, où ceux qui revenaient en conquérants demander une pinte à Michel lui-même, contrat en poche, se mêlaient aux novices qui, avant de se jeter sous le soleil brûlant, prenaient près du ventilateur quelques gorgées de patience.

J'étais là hier, moi. J'ai attendu, me v'là tout juste revenu, disait un homme au visage mi-blanc mi-rouge. Si tu veux un bon conseil, retourne-toi aux demi-heures pour pas finir toasté à moitié, vaut mieux que ça se répande égal, disait un autre en tirant la langue.

Le bras de ceux qui étaient parvenus à traverser ce qu'ils appelaient communément l'épreuve d'embauche, s'enroulait autour des plus jeunes épaules. Exhaustives et minutieuses, les descriptions des revenants évoquaient un processus abstrait, parsemé de formulaires aux dénominations algébriques, d'examens médicaux, d'exercices de diction et d'aptitudes intellectuelles. Pour appuyer leurs propos, ils traînaient les aspirants hors du bar, le bras toujours serré autour du cou, et pointaient, tout au loin, une fenêtre au troisième étage : tu vois, c'est là que ça se passe.

L'appel du chantier était fort, ses promesses étaient nombreuses, et l'honneur ravigoté des pères de famille résonnait avec gloire autour des tables à manger. André imaginait son petit gars affirmer un jour que lui aussi irait construire la plus haute tour inclinée du monde. Or, il n'eut pas le temps de voir l'intérêt de Vassili s'adresser à de tels projets, car à peine un an après sa naissance, André mourrait dans un tête-à-queue, alors qu'il rapatriait un lot de ferraille dans une cour à scrap.)

Cette journée-là, tandis qu'il montait les marches des Béliveau, Pierre s'imaginait déjà posté devant Rose-Anna. Il ne commettrait pas la même erreur que les autres. Il lui parlerait avec finesse. Il lui tournerait autour avec des mots à la fois droits et souples, résolus

et bienveillants. Par moments, sa voix profonde échapperait quelques intonations aiguës, afficherait une vulnérabilité honnête, une modestie qui établirait un climat propice au consentement. Pour une fois, son regard quitterait son pied gauche et brillerait d'enthousiasme.

Pierre frappa trois coups délicats. Sans réponse, il s'y reprit, cette fois avec vigueur. La porte s'ouvrit entre deux tocs.

Ils échangèrent d'abord quelques politesses et un regard complice. Sans attendre, Pierre annonça à Rose-Anna la raison de sa visite : il avait remporté une paire de billets pour le match des Expos qui se déroulerait le dimanche même. Le regard de Rose-Anna retomba aussitôt sur son pied gauche. D'une voix presque inaudible, elle répondit qu'elle ne pouvait malheureusement pas accepter ses billets, car elle travaillait les dimanches. Pierre insista : je pourrais y aller avec lui, moi ! Mais une fois de plus, Rose-Anna rejeta son offre en lui expliquant qu'elle ne pouvait prendre de décision à sa place. On a qu'à lui demander ! s'exclama Pierre. VASSILI ! glapit-il en glissant sa tête dans le cadre de porte.

Il est au téléphone avec madame Laurendeau, l'interrompt aussitôt Rose-Anna, à voix basse. Elle a besoin de lui, c'est sa maladie.

Ah. C'est sûr... marmonna Pierre, dubitatif. Il tenta d'assouplir le timbre de sa voix : c'est vrai, j'ai pas été le premier pigé, au poste, mais tout le monde a refusé. Alors ça fait du sens que vous autre aussi... Et c'est pas leur meilleure saison, hen ! C'est comme s'ils essayaient même pas. Alors je te comprends. Mais je me demandais, je sais pas, on sait jamais, j'voudrais savoir : peut-être que Vass aimerait y aller. T'en penses quoi ? Je pourrais faire ça avec lui. Ça serait comme dans le temps. Tu te souviens des fois où André et moi on allait au stade ? On partait d'ici en début d'après-midi, on buvait un Pepsi en regardant la partie. C'est sûr, on n'avait pas les meilleures places, on avait souvent le soleil dans les yeux, mais on avait juste à baisser nos casquettes. Il me parlait souvent de la construction du stade. Des postes qu'il avait occupés. De ce qu'il avait construit. Des fois, il me parlait de la grève et des fois il se fâchait. Et ça me fâchait, moi aussi ! Des fois, même, on rencontrait des voisins, ou des anciens collègues qui étaient venus voir la partie comme nous autres. Alors on passait un bout de temps ensemble, on jasait. En tout cas, quand on est là pour une partie, faut être capable de passer un bout de temps à regarder pas beaucoup d'affaires. Je veux dire : y'a pas grand-chose qui se passe au baseball. Faut savoir regarder au bon moment. Alors nous

autres... on jasait. On jasait de nos vies, de nos maisons, de nos travaux, de toi et Nathalie, de Vass'. On jasait de ce qu'on aimerait faire. Des fois on jasait de politique, ou de ce qui passe à la TV. Souvent on revenait chez Michel pour finir ça avec une 50... Mais c'est sûr que j'emmènerais pas Vassili là-bas, par contre !

Le regard de Rose-Anna avait glissé vers l'avant depuis un moment. Tandis que Pierre continuait de ressasser ses souvenirs, Rose-Anna observait Jim, le facteur au teint verdâtre, qui passait d'une porte à l'autre. Arrivé chez Louise Landry, il s'arrêta un moment pour lire une notice dont lui seul connaîtrait le contenu. (Il s'agissait d'un avertissement visant à l'informer de son absence : elle était partie rejoindre Agathe à Alma et serait de retour sous peu). Rose-Anna détourna le regard. Ses yeux se posèrent sur le chat blanc de madame Laurendeau qui lui faisait dos, plus loin sur le trottoir opposé. Son cou montait, descendait, son corps s'animait de petits gestes vifs. Assise dans l'escalier de son immeuble, Clémentine fumait une cigarette en l'observant à son tour. Jim passa devant elle en lui envoyant la main, à quoi elle répondit par une expression de dégoût. Elle jeta sa cigarette et rentra aussitôt. Jim poursuivit son porte-à-porte. Le chat de madame Laurendeau tourna la tête vers Rose-Anna au passage d'une voiture. Sa fourrure blanche était maculée de sang, une souris gisait entre ses crocs.

Rose, tu m'écoutes ? s'enquit Pierre.

Ou-oui. On va les prendre, c'est gentil. Je vais lui demander ce qu'il en pense. Je te reviendrai là-dessus.

Satisfait, Pierre sortit les billets de sa poche et les lui tendit. Ils échangèrent quelques dernières politesses, puis Rose-Anna referma délicatement la porte d'entrée. Derrière elle, les pas de Pierre secouèrent l'escalier. Elle se retourna pour examiner les billets, la main sur la poignée. STADE OLYMPIQUE. EXPOS /S GIANTS. DIMANCHE 21 JUILLET 1991 13H35. 432 K 16. NON REMBOURSABLE – NON ÉCHANGEABLE. CANETTES ET BOUTEILLES INTERDITES. RÉGULIER TAXES INCL. \$7.00 + \$0.00 = \$7.00. Sept piastres !

Encore au téléphone, Vassili hochait la tête sans dire un mot. Rose-Anna s'approcha de lui et lui adressa la parole à voix basse : regarde, annonça-t-elle en lui montrant les billets. Les yeux de son fils parcoururent les billets, puis il hocha la tête à nouveau, inexpressif.

Pis... tu diras à madame Laurendeau que son chat y'est sorti. Je l'ai vu manger une souris, y s'est tout cochonné.

LES CONFESSIONS DE ROSE-ANNA

Vassili se réveilla au grincement de l'escalier extérieur et se rendormit aussitôt.

Dans la fenêtre de sa chambre passa l'ombre de Rose-Anna qui glissait dans la lumière d'octobre. Autour d'elle, les feuilles multicolores tanguaient mollement au bout de leur branche. Leur vacillement ne manquait pas de l'émouvoir. En descendant les marches, elle félicitait l'arbre d'en face qui dévoilait ses couleurs le premier et encourageait les plus chétifs à prendre des forces.

Rose-Anna parlait toujours des feuilles comme de vieilles complices. Dès l'arrivée du printemps, elle se sentait elle-même bourgeonner sous le soleil, tandis qu'à l'automne, le brunissement des feuilles et leur chute la ramenaient inmanquablement à la dégradation de son propre corps. Impuissante devant les forces de la nature, elle observait avec terreur l'aggravation de ses rides et écoutait le cliquetis de ses hanches en se relevant de table.

En sortant dehors ce matin-là, l'odeur des feuilles en décomposition l'accabla. L'odeur ambiante de la rue Bennett lui donna l'impression que tout autour mourait sans fin. Elle se remémora cette journée de septembre, quelques années auparavant, lors de laquelle elle avait surpris une puanteur étouffante dans la cuisine. Une odeur de matières organiques en décomposition. Elle en avait cherché la source, soulevé le couvercle de la poubelle, reniflé derrière la porte de la shed, ouvert toutes les armoires de la cuisine, avait regardé sous l'évier, dans le garde-manger. Puis elle avait constaté avec horreur que l'odeur provenait de sa peau. Affolée, elle avait aussitôt ouvert le robinet de la douche et s'était frottée sous l'eau froide. Elle n'en était ressortie qu'en entendant Vassili revenir de l'école, sans tout à fait savoir combien de temps elle y avait passé.

Tranquillement, imperceptiblement, Rose-Anna sentait la mort glisser en elle. Pareille aux feuilles d'automne, elle pourrissait de l'intérieur. Sa propre disparition ne l'effrayait pas, bien au contraire. C'est l'attente qui l'empêchait de dormir. Il lui arrivait de jalouser André et de prier pour que la mort la surprenne elle aussi entre deux gestes.

Depuis le décès de son mari, Rose-Anna avait recommencé à fréquenter l'église. Pour occuper le temps, se justifiait-elle. Puis l'accueil chaleureux du Père Dorion et ses conseils avisés l'avaient fait revenir encore et encore. Chaque semaine, elle prenait rendez-

vous afin de lui exposer ses préoccupations. Dans la noirceur du confessionnal, elle avait l'impression de se déposer en dehors d'elle-même.

Ce matin-là, après avoir descendu les escaliers en rafale, Rose-Anna traversa la rue, tête en l'air, sans regarder de gauche à droite. Elle se rendit jusqu'au parvis de l'église sans se souvenir du trajet qu'elle venait tout juste de parcourir. Elle savait bien qu'elle avait descendu Bennett, qu'elle avait tourné vers l'ouest sur Ontario, puis qu'elle avait continué sur Desjardins, mais ses pensées l'occupaient à un point tel que les détails de son parcours habituel n'avaient pu s'accrocher à son esprit. Elle cligna des yeux, puis monta les marches de l'église d'un pas convaincu.

L'impression de surprendre un affreux secret la saisit en ouvrant la porte. En traversant le porche, Rose-Anna eut l'impression de venir à la rencontre d'une conscience ancestrale, plus vieille encore que l'histoire. Elle s'immisça dans le silence de Très-Saint-Nom-de-Jésus. Les nombreuses voûtes de plâtre formaient autour d'elle un crâne monumental et, tandis qu'elle s'avavançait entre les bancs de bois parfaitement alignés, une sensation de compression l'envahissait comme à chaque fois. L'odeur de l'encens s'introduisait par son nez, par sa bouche, par ses pores et endormait son esprit. La géométrie des bancs cadencait ses foulées, imposait un rythme et une rigueur à sa démarche. Possédée, elle progressait dans l'interminable couloir, tout droit vers la grande croix illuminée au-dessus de l'autel.

Les peintures du confessionnal cassèrent le silence d'un grincement sec. Rose-Anna s'assit dans la boîte sombre et referma la porte devant elle. Un battant s'ouvrit aussitôt au niveau de sa tête. De l'autre côté du grillage apparut un visage de profil. Peau lisse et cheveux bruns. Rose-Anna le connaissait bien. Nul besoin de se tourner vers lui pour connaître son expression d'indifférence. Tous deux regardaient droit devant, sans intention d'échanger un regard.

Rose-Anna ferma les yeux. Mains jointes, elle prononça ses premiers mots de la journée : pardonnez-moi, mon père, car j'ai pêché.

Assis derrière son grillage, l'homme répliqua aussitôt, irrité : je vous attendais, ma fille...

Elle hésita un instant : pardonnez mon retard, Père. Vous savez bien comment je suis distraite en automne. J'ai dû regarder les arbres sans m'en rendre compte, j'ai ralenti sans le vouloir.

Le prêtre grogna : redoutiez-vous notre rencontre, ma fille?

Non, non, surtout pas, s'empressa-t-elle de répondre. C'est que des fois le temps m'échappe...

Il s'arrêta, pensif, puis trancha : faites attention à ce que ce ne soit pas l'inverse. N'allez pas vous échapper en lui. Enfin. Commençons.

Le prêtre racla sa gorge cérémonieusement : quel péché êtes-vous venue confesser devant le Seigneur, ce matin, ma fille?

Rose-Anna s'empressa : c'est que, vous voyez, je suis tourmentée.

Qu'est-ce qui vous tourmente, ma fille? N'hésitez pas, j'écoute, allez-y, allez-y, la pressa-t-il.

Il s'agit de mon fils.

Ah! Vassili. Oui?

Il m'arrive de me questionner, mon père. Je ne sais plus quoi penser.

C'est-à-dire?

Rose-Anna prit son temps. Elle voulait choisir les bons mots : je l'élève seule depuis onze ans, maintenant, vous savez. Son père nous a quittés très jeune.

Paix à son âme, ajouta-t-il aussitôt. Continuez ma fille.

Je m'assure qu'il ne manque de rien. Je l'éduque, je prends soin de lui. Je ferais tout pour mon fils, vous savez.

Bien ma fille. Continuez.

Toutefois Rose-Anna ne continua pas. De l'autre côté du grillage, le prêtre l'entendait respirer avec force. Pas besoin de se retourner, il le savait déjà : Rose-Anna combattait un sanglot.

Dans la noirceur de l'habitable, les épaules de Rose-Anna s'affaissèrent : mais, vous voyez, quelque chose manque... Lorsque j'ai mis Vassili au monde, on me l'a tendu et j'ai vu son visage tout rouge, tout crispé, pour la première fois. Les murs du stade vibraient. Ça applaudissait, ça criait pendant que la reine envoyait la main et au même moment il s'est mis à pleurer. Il pleurait fort et je n'ai pas pu m'empêcher...

Vous empêcher de quoi, ma fille?

Eh bien... vous savez, à tous les jours, je fais à manger et il m'aide, aussi. Je lui ai dit qu'il fallait aider sa mère qui est toute seule et qui a besoin qu'on l'aide. Et il m'aide, vous savez. Il m'aide et ne se plaint pas.

Bien ma fille. Vassili est noble de cœur, oui, continuez.

Eh bien, après l'avoir tenu entre mes bras le jour de sa naissance, j'ai cru que ça changerait. J'ai cru que les choses se placeraient. Je me suis dit : c'est passager, c'est normal, ça arrive aux autres. On n'en parle pas, c'est tout. Par pudeur, sûrement. Mais tout est pareil, encore aujourd'hui. Rien n'a changé.

Qu'est-ce qui n'a pas changé, ma fille?

Rose-Anna soupira. Elle eut soudainement envie de sortir du confessionnal sans ajouter un mot de plus. De marcher tête baissée dans la grande allée. Elle s'imaginait pousser péniblement la lourde porte de l'église sans regarder derrière. Le prêtre sortirait de sa cabine, interloqué, et la verrait disparaissant dans la lumière dorée. Elle marcherait d'un pas déterminé vers la maison. Elle donnerait un coup de pied dans un tas de feuilles. Arrivée, elle passerait sur la pointe des pieds devant la porte entrouverte de Vassili. Elle n'ouvrirait pas la lumière, ne tirerait même pas les rideaux lorsqu'elle entrerait dans sa chambre. Dans la pénombre, avec précaution, elle sortirait sa valise du placard, la déposerait sur son lit et la remplirait de choses inutiles. Des vêtements pris au hasard. Un chapeau ou deux. Quelques dollars. Sans s'arrêter, mallette à la main, elle passerait à nouveau devant la chambre de Vassili, puis elle refermerait doucement la porte de l'entrée. Rose-Anna se ravisa. Non. Elle s'arrêterait un instant, contemplerait solennellement l'intérieur de la maison, le salon fatigué, la cuisine sombre, au fond, et la porte de la shed. Puis elle serrerait la poignée jusqu'à ce que sa main tremble et claquerait la porte de toutes ses forces. VLAN. Au pas de course, elle rattraperait le bus au coin de la rue, payerait son ticket, puis s'assiérait à l'arrière. Tout serait fini. Le chauffeur d'autobus la mènerait là où le paysage se termine. Il lui dirait : il faut sortir maintenant. Et elle sortirait sans débat. Pour la suite, elle ne savait pas trop.

Assise dans la noirceur du confessionnal, Rose-Anna observa un instant l'autel au travers du grillage. La table, les reliques plus loin, la grande croix qu'elle ne voyait qu'à moitié. Tout était à sa place, disposé minutieusement. Elle aurait voulu qu'il en soit de même avec sa vie. Que tout repose à sa place. Que rien ne bouge. Que la poussière tombe et

s'accumule dans l'accalmie des choses. Sa vie lui semblait agitée par un éternel désordre, comme si rien ne se trouvait au bon endroit.

Après un temps, elle respira un grand coup et se retourna vers le prêtre qui se tortilla sous son regard. Elle tenta de se maîtriser, de trouver les mots qu'il fallait. Elle prononça d'un trait : eh bien, lorsque je regarde Vassili aujourd'hui, je le vois de la même manière que je l'ai vu quand l'infirmière me l'a tendu après sa naissance. Quand j'étais enceinte de lui, je lui parlais au travers de mon ventre. Je lui parlais à voix basse et je sentais que lui et moi partagions quelque chose de pas commun, quelque chose que juste lui et moi on connaissait. Mon corps, peut-être... Mon ventre. Ça devait être ça. On partageait mon corps et ça faisait de nous un peu la même chose. Je ne savais pas vraiment où se trouvait la limite entre nous deux. En fait, il n'y en avait pas vraiment, vous comprenez? Et quand je l'imaginais sortir de moi... C'est stupide. Je me disais que je le reconnaîtrais sans jamais l'avoir vu. Mais quand on me l'a tendu, rien n'était comme je l'avais imaginé. Je l'ai regardé, il était tout crispé, et rien ne s'est passé. Je n'avais pas envie de pleurer avec lui. J'étais épuisée. Au bout de mes bras, comme ça, c'est un inconnu qui grouillait. Aussi inconnu que les infirmières qui se parlaient autour de moi sans m'adresser la parole. Aussi inconnu que l'audience au stade. Aussi inconnu qu'André, même. Les gens passaient autour, rentraient, sortaient de la salle et, en même temps, c'était comme si personne n'était là. C'était comme si tout se déroulait dans la distance. Avec le temps, j'ai compris que c'était à moi-même que j'avais parlé pendant ma grossesse. Que j'avais frotté mon ventre à moi. Que je m'étais penchée pour dire des choses que j'avais été la seule à entendre. Que je me confortais moi-même. Et maintenant, aujourd'hui, enfin... Rien n'a changé. Vassili ce n'est pas moi. Vous voyez?

Le prêtre compatit : bien, je vous comprends, ma fille. Je comprends. Sachez que Dieu, notre Père, vous aime malgré vos péchés.

Merci mon père.

Il soupira : lorsque vous avez mis Vassili au monde, dans les gradins, puis à l'infirmerie... un événement sacré s'est réalisé. Un événement sacré s'est réalisé sous le regard des spectateurs et de notre bon Seigneur, ma fille. Dieu était parmi vous. Sous ses yeux et devant les yeux du voisinage rassemblé, vous avez donné naissance à un petit garçon. Un petit garçon hors du commun, ma fille. Selon la volonté unique de notre Père à tous. Car vous

savez aussi bien que moi, et notre Seigneur, que votre fils, Vassili, n'est pas comme les autres enfants, n'est-ce pas, ma fille?

Oui mon père, je le sais bien, mais justement...

Le prêtre émit un soupir bref qui eut pour effet d'interrompre Rose-Anna. Son agacement enflait à chaque rencontre. Tout au fond de lui, il n'avait qu'une seule envie : prendre Rose-Anna par les épaules et la secouer vigoureusement. La secouer jusqu'à ce que la peur s'échappe d'elle pour de bon. La secouer pour la sortir d'elle-même, là où justement elle souhaitait ne plus être. Étonné par ses propres pensées, il reprit le discours qu'il répétait depuis plusieurs années déjà, avec le sentiment amer de s'empêtrer dans un mensonge : bien, ma fille. Maintenant, souvenez-vous de nos rencontres précédentes. Souvenez-vous des progrès que vous avez faits au courant de l'année et accrochez-vous. Accrochez-vous devant les épreuves que Dieu dresse sur votre parcours. Ces épreuves ont pour usage de tester votre foi et votre loyauté envers Sa Sainteté. Et les surmonter vous rapprochera peu à peu de sa lumière. Croyez-moi, ma fille, douce est sa lumière... Vassili, votre fils, votre fils unique, ne peut être aimé comme on aime un autre. À un être unique s'adresse un sentiment tout aussi unique, ma fille. Puisez en votre cœur aveugle l'amour précieux qui, déjà, y réside. Observez dans vos prières l'affection qui, parfois, comme un animal en proie, se fond dans la forêt. Vous surprendrez l'amour dans sa fuite. Vous l'apercevrez à la dérobade, tout au loin. Puis vous vous familiariserez tranquillement avec ses déplacements. Avec ses habitudes. Et peu à peu, vous serez en mesure de l'approcher, de l'attirer à vous, même. Jusqu'au jour où vous parviendrez à l'atteindre. C'est ainsi qu'on domestique ses sentiments, ma fille. Avec méthode. Avec persévérance. Vous trouverez bientôt dans vos prières la réponse à vos tourments, ma fille. Bientôt. Faites confiance au Seigneur. Allez en paix, maintenant. Et... n'oubliez pas la boîte en sortant, près de l'autel.

Un vent frais raviva les sens de Rose-Anna au sortir de l'église. Ciel dégagé, lumière timide. Sautillante, elle descendit les marches du parvis, allégée par son absolution malgré la boîte pleine de lettres qui pesait entre ses bras. La rue Bennett était déserte. Personne encore n'avait mis le pied dehors. Il ne devait pas être plus tard que sept heures.

En route vers la maison, ses pensées flottaient autour de l'image de Vassili. Au fond, elle se trompait sûrement. C'était bien son genre de s'en faire pour des choses aussi simples. Elle pensait à ses cheveux bruns et mal coiffés, à sa manière de faire l'homme, parfois. Dans

sa tête roulaient les propos du prêtre. Il avait bien raison. Son fils n'était pas comme les autres, c'était une chance.

Lorsqu'elle ouvrit la porte d'entrée, Vassili, debout dans la cuisine, se retourna vers elle, regard transperçant : maman, t'es encore partie en laissant le rond ouvert, ça fumait, la casserole est rendue noire, regarde ce que t'as fait. Ça n'a même pas sonné. Faut qu'on change les piles, quelque chose, je me suis réveillé en toussant, on voyait à peu près rien.

C'était revenu. Coup de vide dans l'œsophage. Rose-Anna tenta de déglutir. Ses paupières s'alourdirent d'un seul coup. Puis elle constata l'indéniable : elle aurait préféré que la maison brûle avec son fils dedans. Sa pensée l'horrifia. Elle ne lui voulait pas de mal, évidemment. Elle aurait simplement préféré qu'il n'ait jamais existé. Qu'il ne soit jamais venu au monde. Qu'André ne l'ait jamais tendu à Jean Drapeau. Cette journée-là, elle serait montée avec son mari jusqu'à la quatre-cent-dix-septième rangée sans souffler, sans se plaindre. Elle aurait observé le défilé, la tête déposée contre l'épaule d'André, puis ils seraient rentrés. Peut-être qu'André ne serait jamais mort.

Anesthésiée, Rose-Anna entendait bien la colère de son fils, mais ses propos lui arrivaient enrobés de gel. Alourdie, Rose-Anna déposa la caisse de carton sur la table : tes lettres, murmura-t-elle. Vassili s'en approcha aussitôt et y plongea la main. Elle l'observa du coin de l'œil, comme on guette un animal sauvage, imprévisible.

Oublie pas, Pierre va venir te chercher à midi. Elle voulut ajouter : je m'excuse, tu as raison, il faut que je fasse attention. Viens, on va se promener, en attendant. On va au parc Maisonneuve. Aujourd'hui on mange au resto, si tu veux.

Elle s'affaissa : je vais aller me coucher, Vass. Ta mère est fatiguée ce matin.

Vassili l'avait regardé s'engouffrer lassement dans la noirceur de sa chambre, puis fermer la porte derrière elle, sans un mot de plus.

AU STADE OLYMPIQUE

Les seize mille spectateurs se soulevèrent de leur banc en projetant un cri lorsque le receveur des Expos referma son gant sur la troisième prise de Gardner.

Quelques rangées plus bas, une mère levait sa main gauche, tandis que son bébé, couché dans le creux de son coude opposé, tendait les bras en direction du biberon qu'elle brandissait victorieusement. Le popsicle d'une petite fille aux dents bleues fondait sur son poing en l'air. Une après l'autre, les gouttes tournaient autour de son poignet, laissant derrière elles des traces fluorescentes, puis descendaient tout au long de son bras, jusqu'au coude, d'où elles tombaient sur son pied. Plus tard, à la fin du match, elle pleurerait suspendue au bras de son père, terrassée en constatant l'état de ses nouvelles chaussures. Visiblement ivre, un homme sans chandail n'avait pas attendu l'élan collectif pour se lever. Canette en main, il tanguait depuis déjà deux manches en s'adressant aux joueurs qui auraient visiblement bien fait d'écouter ses indications, car, une fois de plus, les Expos de Montréal frappaient dans le vide, échappaient leurs balles et tardaient au relais. Son voisin, pour sa part, était resté endormi malgré le sursaut du stade, menton dans la poitrine, gobelets vides à ses pieds. On l'avait toutefois entendu grommeler lorsque la foule avait exprimé son enthousiasme.

Le simple fait d'observer la foule et le déroulement du match donnait à Vassili le sentiment d'être pris au piège. Les limites de son champ de vision le plaçaient infailliblement dans un coin, à l'extrémité d'un angle qui s'étendait de quelques degrés vers la droite, de quelques degrés vers la gauche. Au-delà de ces limites s'étaient des plaines d'incertitudes, une chape de noirceur qui le recouvrait à tout instant. Il avait beau tourner sur place, regarder au loin le visage des spectateurs ahuris, suivre des yeux les balles décochées à pleine puissance, Vassili observait le monde avec l'impression constante de se trouver sur son verso, d'être aveugle à la moitié des choses, particulièrement celles qu'il désirait voir.

Incapable de tout apercevoir à la fois, Vassili s'abandonnait avec ennui à la défaite des Expos.

Toutefois, quelques minutes plus tard, lorsque la foule s'emporta devant un lancer de Dennis Martinez et que l'estrade se mit à trembler, Vassili sentit sa conscience se décoller d'un coup sec – CLAC – comme le couvercle d'une conserve. En chœur, les seize mille

spectateurs abandonnèrent brutalement leurs préoccupations individuelles : saucisse trop épaisse pour bouche trop étroite, chapeau mal placé sous soleil plombant, s'il-te-plaît, barbe à papa, s'il-te-plaît, papa. Emportée par la déferlante d'exclamations, une note involontaire se faufila hors de la bouche de Vassili. C'était comme si le monde avait brutalement changé d'axe.

Sur la pointe des pieds, il aperçut le frappeur des Giants lancer son bâton avec fureur. Tête basse, il avançait vers le banc des joueurs, accompagné par les railleries de la foule. Les Expos allaient perdre la partie, mais l'honneur, lui, resterait sauf.

Depuis que la toile du stade s'était déchirée à la mi-juin, la section sud des estrades et le champ intérieur grillaient sous le soleil d'été. L'ouverture béante au-dessus du terrain bloquait suffisamment de rayons pour envelopper le lanceur de pénombre. Face à lui se succédaient les frappeurs qui venaient mettre le pied sur le marbre étincelant en plissant les yeux. Ombre VS Lumière. Ils secouaient leurs bâtons de haut en bas, de gauche à droite, dessinaient de petits cercles au-dessus de leur tête en attendant la balle, tandis que l'étendue verte se découpait en zones claires obscures, et que la tour, puissante et sévère, fendait le ciel au-dessus d'eux.

Avant que la partie ne commence, Pierre s'était retourné vers Vassili. Il avait toussé deux coups pour se donner une voix paternelle : alors comme ça, tu traînes avec la petite d'en face. Comment qu'elle s'appelle, déjà? Me semble qu'elle avait un nom de légume...

Clémentine, avait coupé Vassili. Son nom, c'est Clémentine. C'est elle qui traîne avec moi.

En constatant son attitude réfractaire, Pierre avait changé de sujet. Il avait regardé au loin, puis s'était retourné à nouveau : dire que ton père a construit le stade. C'est comme s'il l'avait construit pour toi. Juste pour que tu naisses dedans. En tout cas. Je trouve ça beau.

Vassili hocha la tête.

La partie se conclut par une défaite sans surprise. Rabougri, Pierre se mit à parler tandis qu'ils marchaient vers la sortie, indifférent à l'idée que Vassili ne s'intéresse pas à ses histoires : en tout cas, dans le temps c'était pas pareil. Quand je venais avec ton père, au moins, ils savaient gagner. Le stade se remplissait. Maintenant ils donnent des places pour pas démoraliser les joueurs. Pour faire accroire que le monde continue d'espérer. C'est ton père qui aurait pas été content. Lui, c'était un fan, un vrai. Il savait analyser ça, une partie. Il

m'expliquait les coups, les bons, les mauvais. Moi, j'étais un peu comme toi. Je venais pour passer le temps. En tout cas, c'est quasiment mieux comme ça, hen. Qu'il soit plus là, je veux dire, ton père. Sans ça il se serait fâché dur. Il aurait pas pu voir ça. Je me souviens, une fois qu'on avait eu des bonnes places, il avait lancé sa casquette sur le terrain à cause d'un mauvais jeu. Il s'était fait avertir : *une autre histoire pis t'es dehors*, qu'avait crié une garde en bord de terrain. Ça nous avait fait rire. En même temps, même s'il se serait fâché, je suis sûr que ça ne l'aurait pas dérangé de venir voir une petite partie. Le dimanche, ça se prend bien. Ça fait drôle, je suis ici avec toi. Il y a dix ans, j'étais exactement à la même place, mais avec ton père. Je pense souvent à lui...

Pierre chercha le regard de Vassili en tournant la tête à gauche : il n'était plus là. Il tourna la tête vers la droite. Paniqué, il lança timidement : Vassili. Vassili, t'es là?

À la sortie du stade, Vassili ne tenta pas de retrouver Pierre lorsque la foule les sépara. Pierre, pour sa part, erra dans les longs couloirs du stade olympique en appelant son nom jusqu'à ce qu'un gardien vienne le chasser des lieux. Sa voix désolée résonna : y reste plus personne ici m'sieur. Reste plus que vous à sortir. Va falloir...

Ou-oui, c'est bon, l'avait interrompu Pierre, la tête enfoncée dans les épaules, poings serrés. Rongé par l'angoisse d'avoir à expliquer à Rose-Anna la disparition de son fils, Pierre erra encore quelques minutes sur le trottoir, en marchant frénétiquement d'un coin à l'autre, avant de rentrer chez lui, priant pour que Vassili en ait fait de même.

Lorsque le mouvement de masse les avait arrachés l'un à l'autre, Vassili s'était laissé emporter sans résister. Les coups d'épaules le bousculaient à droite, puis à gauche, dans une indifférence qui lui était toute étrangère. Personne ne le surveillait. Tassés contre lui, les corps des grands inconnus réduisaient son horizon à quelques dos humides. La foule exhalait une odeur forte – mélange d'urine et de transpiration qui s'intensifiait, ici et là, en quelques pointes d'acidité. Anonyme au cœur de la masse, Vassili sentit un poids le quitter progressivement. Un poids dont il n'avait pourtant jamais ressenti la charge. Un poids qui avait occupé son corps depuis sa naissance dans le stade, depuis que Louise Landry avait transporté sa mère jusqu'à l'infirmerie du stade, depuis que le maire Jean Drapeau l'avait présenté à la foule en délire.

Vassili constata avec surprise que l'accumulation des regards formait une masse bien réelle, une masse tangible et qu'il était possible de les mesurer, de les quantifier, d'en

éprouver la densité, le nombre. Plongé ainsi dans l'anonymat, il ballottait comme une algue dans la marée de spectateurs. Quelques minutes plus tard, il se retrouva sur le trottoir sans conscience du trajet qu'il avait parcouru dans les couloirs du stade, puisque sa vision s'arrêtait aux quelques dos qui l'encadraient. Sans se presser, il se dirigea vers son domicile, à quelques minutes de là.

Comme d'habitude, les transistors crachaient la voix désolée des commentateurs sur la rue Bennett, qui tentaient d'expliquer à leurs auditeurs la défaite des Expos. Debout, appuyés contre la clôture de leur balcon, les voisins débattaient de l'issue du match en superposant leurs paroles au boucan des radios. L'écho de la rue accentuait certaines voyelles et plaçait dans une posture d'autorité ceux qui savaient utiliser adéquatement la réverbération de leur voix.

De retour d'Alma, assise dans sa chaise de toile, Louise Landry écoutait silencieusement les échanges fuser d'un bord et de l'autre de la rue. Une étourdissante vitalité l'animait lorsque les bavardages s'intensifiaient en un désordre de cris et de ricanements interminable. Du coin de l'œil, elle aperçut Vassili qui avançait sur le trottoir, tête baissée, quelques intersections plus haut.

Encore allégé par son bain de foule, Vassili sentit les regards dériver aussitôt vers lui. Il déglutit. Les traits de son visage se tirèrent. Il passa sous le balcon de Louise qui lui adressa un sourire et les conversations autour se turent progressivement jusqu'à ce que les radios résonnent seules dans la rue. Son corps se fit de plus en plus pesant : Vassili avait l'impression que chaque pas supplémentaire l'éloignait de chez lui, bien qu'il marchait dans la bonne direction. Sans qu'on le quitte des yeux, les conversations reprirent, mais cette fois-ci à voix basse. Les mains se plaçaient en paravent pour l'écarter d'une conversation qui, pourtant, le concernait directement. D'où revenait-il, se demandaient les uns. Quel exploit venait-il d'accomplir, s'interrogeaient les autres. Vassili sentit les chuchotements du voisinage déferler vers lui comme un nuage de moustiques. Quelques coins de rue plus loin, Clémentine lui envoya la main. Il détourna péniblement le regard et, au même moment, une dame lui barra le chemin en brandissant un billet de loto chiffonné. Celle-ci prononça quelques supplications qu'il ignora en faisant un pas de côté, évitant tout juste de la bousculer. Il grimpa les escaliers deux à deux et rentra chez lui.

De retour au calme, il s'appuya un instant contre la porte. Il ferma les yeux et respira quelques grands coups avant d'enlever lassement ses chaussures. Exténué, il se rendit à la cuisine, où Rose-Anna l'attendait, accompagnée. Sa main caressait la nuque de Madame Laurendeau qui s'était affaissée sur la table et pleurait à chaudes larmes. Rose-Anna se tourna vers lui : c'était long, la partie. Madame Laurendeau pouvait plus attendre au téléphone. Viens ici un peu.

LA DISPARITION

La journée du 28 juillet 1991 s'est hissée dans la mémoire du voisinage comme un phare puissant. Sous sa lumière, le vécu de chacun a pris des allures inespérées, parfois monstrueuses, rallongeant ongles et nez pointus, déformant rêves et certitudes en une confusion d'ombres tortueuses. Pendant de nombreuses années, les habitants du quartier ont étoffé le récit de cette journée de leurs propres voix. Aux fêtes, sur le parvis de l'église, depuis les balcons en été, ou au Snack-Bar, on en faisait un point commun, un point de départ ou d'arrivée à partir duquel les vies de chacun, par un détour ou un autre, trouvaient à se raconter.

Très tôt cette matinée-là, un tourbillon de fumée noire s'éleva dans le ciel, avec la discrétion de celui qui mesure ses pas pour éviter de réveiller la maisonnée. Il était déjà trop tard lorsque le crépitement des flammes extirpa Nathalie de son sommeil. En apercevant les étincelles voltiger devant sa fenêtre arrière, elle appela aussitôt les pompiers. Avant même qu'elle raccroche, les sirènes résonnaient au loin. Elle entendit le camion-citerne accélérer sur Hochelaga, direction ouest. Elle imagina les avenues désertes à cette heure, les pneus crisser en tournant sur la rue Viau et à nouveau en prenant Ontario. Lorsque le camion monta la rue Bennett, un tourbillon de lumière écarlate s'ajouta aux hurlements des sirènes, projetant quelques flammes vives derrière les fenêtres entrouvertes.

À quelques mètres de l'endroit où Nathalie se trouvait, à l'intérieur de l'immeuble enfumé, Rose-Anna sortait de sa chambre en titubant jusqu'à la cuisine. Agrippée au mur, autant confuse par sa nuit tourmentée que par l'épais brouillard qui imprégnait la pièce, Rose-Anna toussa. Tandis que son esprit s'embourbait sous l'effet du monoxyde de carbone, une pensée inattendue secoua sa conscience. Genoux par terre, cédant à la lourdeur de ses membres et écoutant au loin la rumeur des camions-citernes, Rose-Anna fit l'expérience d'un renversement.

Une panique innommable agitait ses membres. Elle pensa : ça se peut pas, fais quelque chose Rose-Anna, fais quelque chose. Mais le gaz toxique pénétra ses poumons et une immense fatigue l'engourdit aussitôt. Couchée contre le sol de la cuisine, elle était cernée

par les flammes. Elle sentit ses forces lui échapper. Trop faible, elle cessa même de trembler. Les yeux encore ouverts, elle ne vit pourtant plus rien à partir de ce moment. Au loin, elle entendait l'écho de quelques exclamations de détresse sans tout à fait savoir s'ils provenaient de sa tête, ou des secours en approche. Elle crut reconnaître la voix de Pierre. Animée par un sentiment d'urgence, elle pensa : ne meurs pas, Rose-Anna, tiens encore un peu, juste un peu. Et dans une tentative d'accéder à son ultime refuge, elle imagina la porte en bois, les voûtes et la grande croix de Très-Saint-Nom-de-Jésus. Le sentiment d'hostilité que l'église lui avait toujours inspiré s'atténua. Elle pensa au confessionnal. À toutes ces séances durant lesquelles elle avait confié au Père Dorion son désamour envers Vassili. Bientôt enveloppée par les flammes, Rose-Anna pensa une dernière fois à son fils, à ses yeux de petit garçon, à ses pommettes, à ses jambes courtes et à ses dents croches jusqu'à ce que son portrait se transforme en un contour abstrait. Elle se remémora les séances au confessionnal et entrevit dans son inquiétude la preuve irréfutable de son amour involontaire. Tant d'années à s'en faire. Tant d'années à s'en vouloir, alors que chaque trajet vers l'église avait été un pas de plus vers lui ; la preuve irréfutable de son affection. Elle pensa : j'ai aimé avec mes pieds. Elle pensa : j'ai aimé sans le savoir.

Soulagée, Rose-Anna s'accrocha au souvenir de Vassili pour mieux mourir.

Étourdis par leur nuit écourtée, les habitants du quartier sortirent sur leur balcon, interdits devant le triste spectacle.

Recroquevillée, serrant ses genoux contre sa poitrine, Clémentine eut l'impression de disparaître peu à peu, tandis que les flammes emportaient l'appartement de son ami. Ses pensées ne s'adressaient pas à lui, mais à son propre avenir, le sien, qui lui paraissait soudainement atteindre une halte. Comment faire sans Vassili ? Comment continuer ? Comment faire pour être moi, uniquement moi, absolument seule ?

Personne ne porta attention à Louise Landry. Assise devant sa petite table de bois, elle frappait avec énergie les touches de sa machine à écrire.

Une troupe de pompiers sortit de l'immeuble en transportant le corps inanimé de Rose-Anna, couvert d'un drap blanc. Toutes les têtes se tournèrent vers elle. Quelqu'un s'exclama : elle bouge !

Au bout de la rue, Michel sentit une boule se former au creux de son ventre. Il pensait à sa business. Il pensait au bar qu'il avait mis tant de temps à établir sur la rue Bennett, à sa

clientèle qu'il avait mis tant de temps à développer. En voyant les flammes s'élever au loin, il imaginait son propre établissement disparaître dans les flammes. Il imaginait ses clients partir à la course, sortir comme des rats en abandonnant leurs tables encore débordantes de verres impayés. Il se dit que ce qui devait arriver arrivait. Il le sentait depuis un moment, déjà. Il sentait que, depuis la mort d'André, les liens entre les gens se défaisaient tranquillement. Le fil qui les tenait ensemble se relâchait. C'était comme si un tout petit trou s'était formé au centre du voisinage. Et l'incendie avait brusquement élargi ce trou, menaçant de tout aspirer.

Assise en bordure du trottoir, Nathalie ne remarqua pas les paupières frémissantes de Pierre. Elle ne remarqua pas non plus ses lèvres horizontales et sévères. Ses lèvres impeccablement droites qu'il retenait de peine et de misère et qui pesaient tellement lourd. Ses lèvres qui n'avaient pas fléchi depuis l'apparition des premières flammes.

Devant l'immeuble calciné, Pierre sentit une profonde fatigue s'abattre sur lui. Ça lui faisait l'effet d'un coup de mou. Un coup de mou au niveau de l'abdomen, au niveau des jambes et des bras. Comme une carence de sucre. Imperceptiblement, Pierre pliait en deux. Le bas retenait le haut avec de plus en plus de difficulté. Au travail, plus tard dans la journée, c'est son uniforme du SPCUM qui le tiendrait en place. Réconforté par le frottement des coutures au niveau des épaules, au niveau des cuisses et de la ceinture, il aurait l'impression d'être pris en charge. Sans ce moule, il aurait perdu sa forme. Il se serait liquéfié. On aurait dû le ramasser à la petite cuillère.

Appuyée contre l'épaule de son mari, Nathalie n'aperçut pas le ventre de Pierre céder de quelques degrés supplémentaires, lorsqu'une jeune pompière, hache à la main, sortit de l'immeuble pour les informer des causes de l'incendie.

Elle parlait à voix basse : une cigarette. À l'arrière, dans la shed. La porte était verrouillée de l'intérieur.

Toutefois, quelque chose clochait : la trappe du plancher était ouverte et les restes de son corps demeuraient introuvables. Des traces de peinture fraîche avaient été aperçues dans la ruelle, près d'un pot de peinture renversé. La pompière se rapprocha de Pierre pour éviter que les voisins, campés sur leur balcon, n'entendent sa question : était-il dans les habitudes de l'enfant de quitter la maison sans prévenir ?

Plus loin, au fond d'une ambulance, Rose-Anna ouvrait les yeux à nouveau, un masque d'oxygène fixé au visage. Le véhicule repartit sans cérémonie, phares éteints. Aux

alentours de midi, il ne restait déjà plus qu'un long ruban jaune devant l'immeuble. Portes et fenêtres avaient été placardées.

Ce dimanche-là, la majorité des voisins déjeunèrent tard, en fixant le vide, sans discuter, ou en prononçant des banalités. On dit aux enfants de se tenir tranquilles. Une forte odeur de fumée imprégnait les salons du quartier lorsque les pompiers avaient laissé derrière eux l'immeuble calciné des Béliveau. D'ordinaire inondée par la symphonie des radios et des enfants criards, la rue Bennett s'engouffra dans un profond silence. Sur le trottoir, on n'entendait plus que les avions passer et le souffle de l'avenue Notre-Dame.

Lorsque vint l'heure des Expos, la plupart des voisins eurent la décence d'hésiter avant d'allumer la radio, ou le téléviseur. Toutefois, dès qu'on entendit le son de l'orgue s'échapper par les fenêtres du quartier d'à côté, dès que la voix de Rodgers Brulotte vibra dans son micro, dès qu'on entendit le stade s'affoler, les transistors de la rue Bennett s'allumèrent en rafales, comme une traînée de poudre. Pour sa part, Louise ne prit pas la peine de rejoindre le mouvement. Sans déroger de son poste, elle continua de taper, toute la journée, toute la nuit.

Aussitôt remplacés par le miroitement galvanisant du bleu-blanc-rouge montréalais, les événements de la matinée s'éclipsèrent des esprits. Les corps s'enfoncèrent dans les sofas, ou sur les balcons, les canettes craquèrent en chœur, les jambes s'étirèrent sur leurs repose-pieds. La vie reprenait ses aises.

À l'occasion du quatre-vingt-dix-huitième match de la saison, les Expos avaient traversé le continent américain jusqu'à son extrémité ouest. Le terrain extérieur des Dodgers de Los Angeles était inondé de lumière et le lanceur de Montréal, Dennis Martinez, tenait sa casquette basse. La confiance des supporters était au plus creux après l'accumulation des cinquante-six défaites précédentes. Toutefois une légère tension animait le ventre des fans lorsque le lanceur, bientôt sacré El Perfecto, déambulait entre chaque tir dans la poussière du monticule, évitant du même coup le regard de ses adversaires comme si le match se jouait dans une arène intérieure. À la surprise de tous, les balles tombantes de Martinez éliminèrent un après l'autre les frappeurs adverses. Les exclamations des quelques montréalais venus encourager l'équipe en territoire hostile gagnèrent graduellement le reste de l'estrade au rythme des strikes.

Chris Gwynn, vingt-septième et dernier joueur des Dodgers à venir broser le marbre du pied, brandit nerveusement son bâton au-dessus de sa tête. En entrevue quelques mois plus tard, Martinez confesserait avoir ressenti une force inconnue l'investir après avoir prononcé une courte prière, tout juste avant de projeter la balle qui lui donnerait le quatrième match parfait de l'histoire. Gwynn, à la fois déterminé à abattre la gloire de son adversaire et admiratif devant sa performance, répondit à son tir d'un coup puissant qui projeta la balle tout au fond du terrain, où Marquis Grissom, dans un moment de suspension, étira le bras pour la réceptionner dans son gant. OUT! La voix de Rodgers Brulotte se rallia aussitôt aux exclamations de la foule américaine, prise d'enthousiasme face à l'exploit du lanceur adverse, et traversa les radios pour résonner haut et fort sur la rue Bennett.

Après un sursaut d'exaltation, la plupart des habitants du quartier retombèrent dans leurs sièges et reçurent le souvenir de l'incendie comme une claque en plein visage.

Longtemps, ces deux événements demeurèrent inséparables dans l'esprit du voisinage. Un équilibre des forces naturelles, où les balles de Martinez, dans le tricotement des récits, menaient nécessairement à l'histoire de Vassili Béliveau. Une oscillation qui plaçait l'histoire du jeune garçon là où elle méritait bien de se trouver : au centre du monde.

LE LIVRE DE LOUISE

Louise claqua la porte de son appartement. Fermement agrippée à la rambarde, elle descendit l'escalier extérieur aussi vite que ses genoux le lui permirent. Arrivée sur le trottoir, elle boita jusqu'à l'intersection de Ste-Catherine et de Bennett, sac à l'épaule, puis héla un taxi.

Vers la gare de train, s'époumona-t-elle en s'asseyant sur la banquette arrière.

Sans un mot de plus, la voiture démarra et Louise s'enfonça dans son siège, déjà satisfaite à l'idée de progresser vers son objectif. Pendant le trajet, elle tenta en vain de se rappeler la dernière fois qu'elle avait franchi les limites du quartier. Incapable de mettre le doigt sur une sortie récente, elle se remémora plutôt les journées d'enfance durant lesquelles, accompagnée de sa mère, elle se rendait au Marché Bonsecours. À chaque fois, Louise palpait d'émerveillement au pied des immeubles beiges qui s'élevaient au-dessus de sa tête et devant les étalages, dont elle comparait chaque fruit et chaque légume au scintillement d'une œuvre pointilliste. Rien ne ressemblait à sa rue, où chaque immeuble se coinçait sur ses vingt-cinq pieds de façade. Les pavés du Marché Bonsecours, le chemin de fer, la grande place dégagée lui donnaient l'impression que ce petit carré au cœur de Montréal vivait hors du temps.

Arrivée à la place Bonaventure. Louise prit un pas de recul. Les immeubles de verre qui s'élevaient à l'infini – plus haut encore que ceux de son enfance – lui firent l'impression d'une catastrophe. Pressée, elle balaya l'air du revers de la main comme pour chasser sa stupeur et s'engouffra aussitôt dans la gare. Heureusement pour ses pauvres jambes, des escaliers roulants montaient et descendaient de toutes parts. Cernée par un tourbillon d'hommes en complet et de femmes en tailleurs, Louise croyait voir le monde tourner autour d'elle. Les vagues intarissables d'individus allants et venants à perte de vue ranimèrent le sentiment d'urgence qu'elle avait tout juste vécu en apercevant pour la première fois les grands immeubles de verre. Au trot, les uns dévalaient l'escalier roulant à quelques centimètres de son épaule, les autres grimpaient deux à deux les marches opposées. Un peu plus loin, une femme au teint aussi gris que sa veste parcourait frénétiquement un agenda barbouillé à gros traits, léchant son doigt, tournant bruyamment ses pages d'avant en arrière,

soupirant et reniflant avec désespoir. Son regard passait de l'agenda aux marches, à la rambarde, au palier suivant ; la progression de l'escalier roulant était visiblement trop lente pour son horaire du temps. Au-dessous d'elle, un homme en complet bleu marin analysait posément les colonnes de chiffres de la section finance d'un journal qu'il déployait de toute sa largeur. Il ne portait que peu d'attention aux passants qui bouscullaient à répétition ses épaules ou fonçaient directement dans ses pages. Certains grimpaient les marches à la course et se faufilaient entre les épaules en prononçant de discrets : pardon, pardon, tandis que d'autres soufflaient de longs râles en attendant d'atteindre la prochaine plateforme. Louise fit un tour d'horizon et n'aperçut aucun corps arrêté, aucune hésitation, aucune attente. Le grand couloir vertical en béton armé pompait sans relâche la ruée de corps pour les nicher à parts égales dans les grandes tours de verre.

Avant même d'arriver au pied de l'escalier, Louise extirpa ses lunettes de son sac et déchiffra en un coup d'œil rapide les panneaux d'indications. Billets à droite. Trains à gauche. Sans attendre, elle fonça vers les guichets, imitant l'empressement des individus autour, et traversa la foule d'un pas déterminé.

Elle déposa les coudes sur le comptoir et alla droit au but : un aller-retour vers Alma, s'il-vous-plaît, madame.

Eh bien. Oui. Certainement. Ce sera pour quand ?

Pour... tout de suite, répondit-elle, dubitative.

Eh bien. Notre prochain départ se fera demain. À onze heures. Voulez-vous réserver ce billet ? s'enquit la réceptionniste.

Onze heures ! Demain ! Pas possible... Êtes-vous certaine qu'il n'y a pas d'autres options dans votre système, s'enquit nerveusement Louise.

Eh bien. Oui. Très certaine, madame. Tous les trains pour Alma sont partis. Pour la journée, je veux dire. Elle regarda sa montre : à cette heure-ci, votre seule option est... la gare de bus. Mais ça vous fera seize heures de route. Sinon l'aéroport Mirabel. Dans ce cas-là, vous arriverez en soirée. Aux alentours de six heures.

L'ÂÉ-RO-PORT ! s'exclama Louise.

Tout se passa en accéléré. Vibrante d'énergie, elle remercia la réceptionniste, se rua hors de la bâtisse, tendit le bras vers la rue. Trois taxis crissèrent des pneus à l'unisson. Elle choisit parmi eux le chauffeur qui lui sembla le plus enclin aux excès de vitesse et s'assit à

l'avant. Louise combattait chaque minute de sa journée avec une ferveur inespérée. L'importance de sa mission propulsait chacun de ses pas vers l'avant et lui donnait l'impression d'accéder à un deuxième instinct – une prédisposition à l'action qui ne se révélait que sur le tard. Elle parviendrait à atteindre le domicile d'Agathe avant sa lettre. Elle le sentait.

Pendant son trajet vers l'aéroport, Louise consacra quelques minutes à l'élaboration de sa stratégie. Que ferait-elle arrivée sur place ? Que dirait-elle à Agathe ? Comment intercepter la lettre ? Dans sa tête se formaient déjà quelques scénarios. Le plus réaliste lui sembla de se présenter à la porte de son amie, de jouer la comédie jusqu'à l'arrivée du facteur et de s'emparer coûte que coûte de l'enveloppe. Même s'il fallait se battre.

Quelques heures plus tard, assise dans un taxi d'Alma, Louise parcourait l'allée de terre menant à la maison d'Agathe. Son esprit animé imitait le doux craquement de la chaussée et pétillait à l'approche du domicile de son amie. Nerveusement agrippée aux bordures de son banc, Louise appréhendait son arrivée. Parviendrait-elle à mentir ? Se reconnaîtraient-elles ? Louise n'avait pas eu le temps de céder complètement aux tourments de l'angoisse lorsque le chauffeur s'engagea dans une section dégagée du terrain et qu'une dizaine de voitures stationnées devant la maison attirèrent son attention. En s'approchant peu à peu, Louise aperçut quelques personnes habillées élégamment, discutant sur le portique, un verre à la main. Rassemblées en cercle, elles écoutaient attentivement les paroles d'un jeune homme qui gesticulait amplement. De puissants rires se firent entendre au moment où Louise s'extirpait de l'habitacle. Elle en vint à se demander si elle s'était trompée d'endroit, toutefois l'adresse correspondait et les vieilles photos d'Agathe devant sa maison infirmaient ses doutes : pas d'erreur possible. Les invités étaient jeunes pour la plupart. Trente, quarante ans, pas plus : probablement d'anciens collègues. En mettant le pied sur la première marche du portique, un sourire discret se dessina sur le visage de quelques-uns parmi eux. Louise leur renvoya leurs honneurs et pénétra sans plus de politesses à l'intérieur de la maison.

Dès l'instant où elle traversa la porte, Louise accueillit avec étonnement le surgissement de nombreux souvenirs reliés à la maison de son amie. Les vieux planchers de bois, l'escalier qui montait à l'étage près de l'entrée, les meubles qui avaient été témoins de leur jeunesse et la lui rendaient avec une étonnante clarté. Agathe et son frère avaient hérité de la maison familiale, toutefois celui-ci avait fait sa vie de l'autre côté la frontière, dans

l'industrie automobile américaine, et avait généreusement cédé la part de son héritage à sa sœur.

Un grand buffet recouvrait la table de la cuisine. Quelques personnes assises devant leur assiette, d'autres debout à discuter, mangeaient posément. Leurs discussions se mêlaient aux notes d'un enregistrement jazz qui se faufilait depuis la porte du salon. À la recherche de son amie, Louise balaya la pièce du regard, puis s'engagea dans le couloir.

Bien que ses pas arrachaient de longs grincements aux lattes du plancher, Louise passait inaperçue auprès des invités. En tendant l'oreille, elle entendit la voix d'Agathe qui s'élevait dans une pièce adjacente et accéléra le pas. Elle passa rapidement la tête dans une pièce épargnée par les convives, près de la porte d'entrée. Son regard bascula aussitôt vers deux bibliothèques murales dans laquelle se succédait une multitude d'enveloppes minutieusement disposées. Il ne lui fallut qu'un instant pour reconnaître leurs correspondances. Louise eut un petit sursaut en constatant leur immensité. Chez elle, sur la rue Bennett, les enveloppes se compressaient pêle-mêle dans un grand coffre poussé au fond d'un garde-robe.

Elle déglutit. Un remords monta tout au long de sa gorge. Elle eut presque envie de pleurer.

Tout au bout du couloir résonnait la voix d'Agathe.

Louise profita de la distance pour vérifier si sa lettre de rupture était allée rejoindre les autres enveloppes ouvertes, dans la bibliothèque. Avant d'entrer dans la pièce, elle regarda de gauche à droite pour voir si on l'observait, puis referma discrètement la porte derrière elle.

Le bureau d'Agathe faisait face à la fenêtre. Lorsque les rideaux étaient ouverts, elle devait entrevoir la forêt et le petit chemin de terre que Louise avait traversés en taxi quelques minutes plus tôt. S'il n'y avait pas eu tous ces gens, leurs regards se seraient sûrement croisés avant même qu'elle n'ait le temps de sonner. Quelle chance, pensa Louise. En voyant ses classeurs bien ordonnés, son papier à lettres au coin droit, ses roulettes d'encre, ses enveloppes et sa Streamliner turquoise au centre de la table, Louise vit le sérieux avec lequel Agathe se consacrait à leur relation épistolaire. Elle occupait visiblement une place prédominante dans sa vie. À côté de son bureau, une tablette à hauteur de tête retenait les

livres importants, ses fictions nécessaires, comme elle aimait à les appeler. Ducharme, Duras, quelques philosophes américains et des poètes du sud.

De peur qu'on la surprenne en train de fouiner, Louise se tourna sans tarder vers la bibliothèque. Elle identifia aussitôt les différentes périodes qui avaient marqué l'histoire de leur correspondance. D'abord les enveloppes multicolores, tout en bas, qui s'étaient succédées dans un cycle mesuré. À chaque jour de la semaine correspondait une couleur : lundi rouge, mardi violet, mercredi orange, jeudi vert, vendredi jaune, samedi turquoise, dimanche noir. Quelques étages plus haut, les enveloppes blanches, étroites, puis les grandes jaunes qui ne nécessitaient pas de plier le papier (ses préférées), pour finir avec celles, tout en haut, que Louise confectionnait à l'aide de colle et de papier kraft depuis qu'elle avait pris sa retraite – depuis qu'elle avait le temps.

Parcourir de près la bibliothèque d'Agathe lui rappela l'existence bien concrète, mais surtout distincte de son amie. Car toutes ces années durant, Louise avait eu le drôle de sentiment qu'elle s'écrivait à elle-même. Le ton de leurs correspondances variait grandement, toutefois le fond restait toujours le même. Chaque lettre contenait une part inévitable d'attendu. Quelques lignes qui, quel que soit le contexte, quelle que soit l'intention, lui apparaissaient comme une répétition éternelle. C'est à ce moment que Louise se disait : la voilà. Il lui suffisait de quelques mots pour retrouver Agathe dans sa forme la plus pure, la plus honnête. Retrouver ce qui avait toujours été là, ce dont elle n'aurait jamais pu se débarrasser, qu'elle le veuille ou non. Ultimement, en lisant les phrases de son amie, Louise avait parfois le sentiment de lire ses propres phrases. Une part de sa personne résidait dans les mots d'Agathe. Un horizon dans lequel elles se rejoignaient pour creuser ensemble les évidences.

Au soulagement de Louise, sa lettre de rupture ne figurait pas parmi les autres. Elle sortit dès lors du bureau et gagna le salon. Avant de franchir le cadre de porte, Louise reconnut le frère d'Agathe, qui se tenait droit comme un bâton, au centre de la pièce. Elle ressentit une certaine tristesse à l'apercevoir, tendu aussi dramatiquement, seul parmi les convives de sa sœur. Son cou s'enfonçait dans le col de sa veste, ses doigts pinçaient et frottaient nerveusement le rebord de ses manches comme s'il espérait s'y dissimuler. Louise s'approcha avec l'intention de se présenter à lui, toutefois la vision de son visage la freina dans son élan. Ses yeux paraissaient blanchis par l'aphasie, comme des yeux de poisson mort.

Creusés au fond de son visage, ils refusaient toute communication. Quelque chose en lui démontrait une forme d'abandon. Un affaissement général.

Louise ne put reculer. Entraînée par le triste portrait que le frère d'Agathe donnait à voir, elle franchit le seuil du salon et s'avança, prête à le réconforter. C'est à ce moment que Louise comprit. Le canapé avait été mis sur le côté, les meubles avaient été déplacés vers le fond de la pièce. À sa droite, sombre et horizontale, une grande boîte de bois aspirait l'ensemble de la pièce dans son reflet luisant. Couchée entre deux parois capitonnées, Agathe apparaissait, ses deux mains pliées sur son torse, visage pâle, reposé.

Alarmée, Louise imagina d'abord que sa lettre de rupture avait été la cause du décès d'Agathe.

Toutefois, en sortant de la maison après avoir échangé des souvenirs avec le frère d'Agathe pendant de longues heures, Louise trouva son enveloppe de papier kraft dans la boîte aux lettres, au bout du chemin de terre. Rassurée, elle rentra chez elle le jour même et prit l'avion pour la deuxième fois de sa vie. Perchée dans le ciel, elle se demanda quels détours de l'esprit avaient pu lui faire croire qu'elle reconnaissait d'une pièce à l'autre la voix de son amie – celle à qui elle n'avait spécifiquement pas parlé depuis plusieurs décennies.

De retour sur la rue Bennett, ses ambitions littéraires se ravivèrent avec une intensité inouïe. Louise comprit qu'elle n'avait pas réellement besoin de recevoir les conseils de son amie pour écrire ce livre, car, à force de correspondre, la voix d'Agathe résonnait en elle comme un deuxième instinct. Aussitôt exprimées, ses questions et ses doutes se résolvaient avec une clarté étonnante. Malgré la disparition définitive de son amie, leur dialogue progressait, s'étoffait à chaque instant. Agathe vivait encore auprès de Louise. Elle vivait en elle et dans chacune de ses phrases.

Ainsi, à l'inverse de ce qu'elle avait prévu, plutôt que de s'imaginer une vie fictive calquée sur l'existence de Vassili Béliveau, le petit d'en face, plutôt que de fuir sa relation épistolaire avec Agathe, plutôt que d'écrire contre Agathe, plutôt que de s'opposer à la mémoire de son amie et, par le fait même, à la sienne, Louise écrirait pour honorer ses morts, pour honorer sa propre mort qui arriverait, elle le sentait, bientôt. Louise raconterait tout dans un élan puissant, ininterrompu. Sans plan de travail. Sans chapitre prémédité. Sans horaire. Sans réécriture. Un élan pur. Un flot de mots qui expose délibérément les objets qui traversent sa conscience. Un livre aussi bordélique que la vie. Ce qui importait avant toute

autre chose était l'urgence d'écrire, l'urgence de vivre intensément, une dernière fois, sans mesure, sans empêchement. Ouvrir la digue pour que les flots emportent tout autour.

Louise s'installa devant son clavier sans l'intention d'en lever les doigts avant d'être satisfaite.

Quelques jours plus tard, absorbée par son travail, elle ne vit pas à temps les flammes qui sortaient par les fenêtres de l'immeuble d'en face. Lorsque le camion-citerne fit son entrée sur la rue Bennett et illumina son appartement d'un puissant jet de lumière, elle déplaça sa petite table de travail de quelques mètres, sur son balcon, d'où elle continua à rédiger son texte, tout en observant le déroulement de l'intervention.

En observant la catastrophe, elle raconta l'histoire de Rose-Anna, d'André, de Pierre, de Nathalie, de Clémentine. Elle raconta l'histoire de Vassili, dont elle se servit pour raconter la sienne. Son histoire à elle et ses souvenirs vieux de presque cent ans.

Comme de raison, la mort vint plus vite que prévu.

En passant le courrier le lendemain de l'incendie, Jim découvrit le corps affalé de Louise Landry. Il monta l'escalier de service et se hissa jusqu'au balcon en l'interpellant. Madame Landry! Madame Landry! Sans réponse, il tourna précautionneusement sa tête vers la rue. Vers la gauche. Vers la droite. Puis glissa dans sa sacoche de facteur l'épais manuscrit reposant devant le dactylographe. Cette journée-là, il termina sa tournée en récoltant sur la rue Bennett le reste des feuilles éparpillées par le vent.

DEUXIÈME PARTIE :
HABITANTS, HABITÉS

The city is man's most consistent and on the whole, his most successful attempt to remake the world he lives in more after his heart's desire. But, if the city is the world which man created, it is the world in which he is henceforth condemned to live. Thus, indirectly, and without any clear sense of the nature of his task, in making the city man has remade himself.

Robert E. Park

EN HAUT

En rédigeant cet essai, j'ai constaté qu'il m'était plus facile d'écrire en certains lieux qu'en d'autres, comme si chaque espace entretenait un pouvoir d'enchantement variable avec mes phrases et que certains d'entre eux avaient la faculté d'extraire les mots de mon crâne, tandis que d'autres les gardaient tapis entre ses parois hermétiques.

*

Pendant les mois les plus chauds de l'année, le dernier étage d'un bâtiment du centre-ville de Montréal a été le lieu où j'ai écrit un flot continu de pages jusqu'à l'arrivée de l'automne. À tous les jours, tôt le matin, je tirais ma chaise dans un grincement qui résonnait à l'intérieur de l'immense pièce désertée par les travailleurs en vacances, avant de m'installer devant mon ordinateur, avec quelques livres que je n'ouvrirais pas de la journée et une tasse de café déjà tiède. Assis face à un immense mur de fenêtres et sous de hauts plafonds vitrés, il me suffisait de relever la tête pour voir les piétons et les nuages défiler dans un même coup d'œil.

À ce moment précis, je rédigeais un récit dont l'action se déroulait dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve. À la fin de ces quelques mois de grâce, j'en vins à me demander si le point de vue privilégié auquel j'avais eu accès, du haut de mon huitième étage, avait été l'une des raisons pour lesquelles j'étais parvenu à écrire sans retenue, alors que je sortais tout juste d'une période durant laquelle je m'étais tordu les méninges comme un torchon qui a depuis longtemps laissé tomber sa dernière goutte.

Je m'explique : lorsque je cherchais les mots pour finir mes phrases, c'est dans la rue Sanguinet que mes yeux les rencontraient. Perché au-dessus des toits environnants, j'observais le ciel et les passants dans un même tableau qui joignait l'infiniment grand à l'infiniment petit. Les événements qui surgissaient sur les trottoirs, et qui apparaissaient sûrement dans des proportions plus importantes aux piétons – comme amplifiés par leur perspective rapprochée – s'inscrivaient sous mon regard dans une structure plus large,

inspirée par la vastitude de l'horizon qui s'étendait devant moi. De ce point de vue, la ville prenait l'allure d'un ensemble complexe, à la fois fragmenté et cohérent.

Là, tout en haut, sur ma chaise en plastique, dans cette pièce vide et entièrement vitrée, Montréal était *ma* ville. *Ma* ville, dont je composais l'histoire en un seul coup d'œil. *Ma* ville, qui se dévoilait enfin en m'élevant à la perspective des mégalomaniaques, qui écartait ses rues sous mon regard fasciné, qui me révélait ses plus vastes secrets en dépliant devant moi ses steppes de toits blancs et me présentait ses façades de brique rouge comme les ramifications d'un canyon creusé dans le roc. Dans cette perspective, Montréal prenait les airs d'une cité impériale, telle Pétra, dans les allées de laquelle j'ai déambulé sous un soleil brûlant, puis dans la noirceur accablante d'une nuit opaque, guidé par le faisceau de ma lampe de poche. Pétra, ancienne ville jordanienne, bourdonnante de vie il y a de cela plusieurs millénaires, dans laquelle les habitants avaient creusé de petits logis concomitants dans les montagnes environnantes. Je me souviens d'avoir déambulé dans ses couloirs à ciel ouvert, entre ses murs infiniment hauts, de m'être enfoncé creux dans la terre, avant de m'élever à des hauteurs vertigineuses et d'accéder à un point de vue sans obstacle.

Derrière ma fenêtre montréalaise, je reconnaissais la densité propre à la ville jordanienne disparue, que j'avais observée avec nostalgie alors que je marchais en elle, quelques années plus tôt. Une nostalgie qui n'était pas la mienne, qui me racontait l'histoire d'une population à laquelle je n'appartenais pas, mais qui parvenait tout de même à lui imaginer un passé, qui mesurait d'un seul coup d'œil l'éternité des passages et des parcours qu'on pouvait apercevoir avec un peu d'imagination dans l'usure des sols et des parois rocailleuses. Une nostalgie qui condensait en une seule figure l'ensemble d'un monde pioché dans les montagnes; une nostalgie qui réunissait l'entièreté des choses observables dans le signe unifié du temps révolu.

Depuis mon huitième étage de la rue Sanguinet, je voyais les rues changer sous la progression de la lumière et le passage des marcheurs. Ces parcelles d'espaces s'offraient à ma vision comme le contenant à l'intérieur duquel l'histoire de la population montréalaise s'était constituée. Sur les murs de la métropole, sur les trottoirs, sur l'ensemble de ses installations, j'entrevois le choc des idéologies, l'histoire de nombreuses délocalisations, la souffrance des sans-abris, aussi bien que l'histoire du petit Samuel qui s'écorcha le genou sur la bordure d'un trottoir, de la dame au dos voûté qui l'aïda à se relever et du chien ivre de

liberté qui s'évada au galop de la maison de ses maîtres. Les plus petits éléments de l'espace que j'observais renvoyaient à une multiplicité de temps et d'états auxquels je n'avais pas tout à fait accès, mais qui, pourtant, avaient marqué l'espace, l'avaient reconfiguré dans ses plus infimes détails. Une multitude de manifestations spatiales qui m'apparaissaient comme les déclinaisons d'un signe, d'un seul, celui de *ma* ville, Montréal, dont l'identité globale et unifiée se voyait pourtant dépassée par la quantité des signifiants qui la composaient.

Du haut de mon huitième étage, je recevais cette charge humaine et son lot de tragédies en un seul bloc, sans préavis, simultanément, et je me surprénais à éprouver une forme de nostalgie pour cette matière qui se trouvait sous mes yeux et se présentait à moi comme ce qui, déjà, toujours, se perdait et se retrouvait dans son renouvellement constant.

*

Cette pièce vitrée, ses dimensions démesurées, sa localisation dans la ville et le point de vue auquel elle me permettait d'accéder, me donnait le sentiment que ma petite voix de fabriquant de phrases pouvait se déployer aussi largement qu'elle le souhaitait et qu'elle pouvait chanter à sa guise, aussi fort et aussi faux qu'elle le désirait.

Au terme de ces quelques mois de résidence, je fus toutefois forcé de changer de lieu de travail, puisque ses utilisateurs habituels le réinvestirent à leur retour de vacances. C'est à ce moment que je constatai un décalage dans mon écriture : de retour à ma bibliothèque de quartier, dans mon bureau à la maison, dans les cafés près de chez moi, à la BAnQ, dans un pavillon déserté de l'UQAM, la magie s'estompa et mes deux mains s'emparèrent à nouveau du vieux torchon qui séchait sur le comptoir pour le tordre, dans l'espoir d'en extraire une goutte, une petite dernière. Et tout ce temps durant, je me remémorai le plaisir d'écrire page après page, perché sur mon nid de verre. Je commençai donc à me questionner sur la relation qui pouvait exister entre l'écriture littéraire et les conditions de sa production. Plus précisément, sur la manière dont l'expérience de la ville peut infléchir une démarche d'écriture. Et dans le reflet de ce questionnement s'en profilait un autre, complémentaire, à savoir si l'écriture littéraire peut, à son tour, transformer notre expérience et notre conception de la ville.

*

En mettant pour la première fois les pieds dans une ville étrangère, j'apprivoise les lieux à tâtons. Sans carte de route, je m'engage dans une allée en espérant y découvrir un petit joyau urbain, loin des grands centres et des attractions touristiques. Souvent déçu, je rebrousse chemin, je tente ma chance ailleurs. À l'écoute de mon intuition, je prends à droite, je grimpe une volée de marches, je contourne une petite église, m'enfonce dans une ruelle pavée et découvre de petites merveilles, telle la bibliothèque Iván de Vargas, à Madrid, où j'ai passé plusieurs après-midis à lire et à écrire.

Dans un basculement proche de celui qui m'a transporté de lieu en lieu, de ville en ville, multipliant les écarts et les égarements, mes recherches ont investi diverses tendances théoriques jusqu'à établir le cadre réflexif qui me permet de penser adéquatement mon rapport à la ville et à l'écriture.

HORS DU MONDE

L'espace scénique du film Dogville, réalisé par Lars Von Trier, se limite à quelques lignes tracées sur le sol, des pièces de mobilier éparpillées ici et là et un immense rideau noir, face auquel les habitants se positionnent pour observer un horizon hypothétique. Au début du film, le personnage de Grace fait son entrée à tâtons dans le village. Les mains tendues de part et d'autre, à la recherche d'une cachette, elle tourne sur elle-même. Son regard inquiet bascule de gauche à droite, comme si les lieux se dérobaient à elle, illisibles.

Tout au long du visionnement, on voit les personnages qui s'adaptent aux contraintes d'un espace pourtant invisible. La paume vide, Tom tourne la poignée de sa porte d'entrée, l'ouvre, la contourne, puis la referme délicatement, avant de s'engager sur Elm Street, la seule rue du village. Tandis qu'il mime chacune de ses actions, les pentures grincent et ses pas résonnent sur le porche de bois.

*

Mon imagination ne pallie pas le vide en fabulant des petits baraquements de bois, du gravier sur le sol, ou un horizon vallonné. C'est plutôt l'incessant constat du vide et de l'artificialité de la mise en scène qui s'estompe pour laisser place à une certaine familiarité avec le décor. La logique interne de l'environnement créé par Lars Von Trier s'immisce graduellement en moi. Les codes spatiaux imprègnent mon imaginaire. Dans le défilement des dialogues et des situations, les lieux se connotent jusqu'à adopter une identité tangible, bien qu'imperceptible.

Dans *L'Anti-Œdipe*, Gilles Deleuze et Félix Guattari font la distinction entre la représentation dite « territoriale » et la représentation dite « despotique ». Ils associent la première aux sociétés primitives qui auraient fondé leurs interactions sociales sur deux niveaux distincts : l'oralité et la graphie. Contrairement à nos sociétés contemporaines, une inadéquation persistait pour ces communautés « primitives » entre le mot prononcé et la forme tracée. Dans leur cas, la graphie n'était pas employée de manière équivalente au langage parlé en tant qu'écriture, système numérique, ou représentation figurative d'objets réels ou imaginés, c'était plutôt l'inverse : le trait « marque sur les corps des signes qui répondent à la voix, qui réagissent à la voix, mais qui sont autonomes et ne s'alignent pas sur elle¹ ».

Dans un système de représentation despotique (le nôtre), la graphie a perdue les moyens de son expression propre. La graphie polysémique et non figurative des sociétés primitives s'est en définitive « aligné[e] sur la voix » en y subordonnant son expression préalablement indépendante. C'est ainsi que la graphie passe de *signe territorial non-signifiant*, à *signe signifiant du signe territorial non-signifiant*. Ou pour le dire plus simplement : la graphie passe de la trace non-figurative en interaction directe avec le monde à l'écriture. Dès lors, l'œil désapprend à voir, car « l'écriture [...] implique une sorte d'aveuglement, une perte de vision *et* d'appréciation² ». Ce que l'œil ne voit plus est ce langage commun au monde et aux formes tracées : « la graphie ne danse plus et cesse d'animer les corps, mais s'écrit figé sur des tables, des pierres et des livres³ ». Cette *danse*, tel que la nomment Deleuze et Guattari, et que l'œil parvenait préalablement à capter, peut être interprétée comme une transcendance à laquelle donnait accès la représentation territoriale ; un passage qui faisait de l'individu et de son environnement des interlocuteurs.

Dans son ouvrage *La forme et le sens dans la société*, Raymond Ledrut reproche aux théoriciens de la linguistique moderne, plus particulièrement à Saussure, de « restreindre le

¹ Gilles Deleuze et Félix Guattari., *L'Anti-Œdipe, Capitalisme et schizophrénie*, Paris, Minuit, coll. « Critique », 1972, p. 239-240.

² *Ibid.*, p. 242-243.

³ *Ibid.*, p. 242-243.

sens à une signification et finalement au signe⁴ » et donc de limiter toute signification à un rapport entre le concret et l'abstrait.⁵ En spécialisant l'utilisation de la graphie, l'apparition de la représentation despotique rend les traces et les marques porteuses de significations qui, toujours, excèdent leurs formes propres et renvoient à un second objet, absent ou présent. Ce renvoi incessant entre signifiant et signifié empêcherait les traces et les marques d'interagir directement entre elles, de formes concrètes à formes concrètes, et nécessiterait désormais un intermédiaire abstrait pour qu'un sens puisse être perçu.

Selon Deleuze et Guattari, on peut croire que, dans un contexte de représentation territoriale, la graphie répondait directement aux formes du monde. Plutôt que de régir un rapport entre les individus d'une même communauté en tant qu'outil de communication (comme c'est le cas dans nos sociétés dites « modernes »), la graphie était un intermédiaire grâce auquel on parvenait à extraire et à formaliser un discours perçu à même l'environnement. Cette inadéquation qui persistait entre l'expression orale et l'expression graphique permettait alors à ceux qui employaient la graphie d'entrer en dialogue avec l'*être* du territoire qu'ils habitaient.

Ces éléments me portent à croire que la domestication de la forme graphiée – « domestication » en ce sens que la trace, la marque, perd son insignifiance sauvage pour désormais servir de moyen de communication – a eu l'effet involontaire de brûler les ponts qui liaient l'individu et son environnement physique. Plutôt que d'interagir directement avec les éléments formels de l'espace comme le permettait la représentation territoriale, l'écriture devient la transcription d'un rapport au monde, sans jamais que ce rapport soit directement incarné. Ainsi, tel que le synthétisait Wittgenstein dans son *Tractatus logico-philosophicus* : « Je ne puis que *nommer* les objets. Des signes en sont les représentants. Je ne puis qu'en parler, non les *énoncer*. Une proposition peut seulement dire *comment* est une chose, non *ce qu'elle est*.⁶ »

⁴ Raymond Ledrut, *La forme et le sens dans la société*. Paris, Librairie des méridiens, coll. « Sociologie des formes », 1984, p. 19.

⁵ *Ibid.*, p. 19.

⁶ Ludwig Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de philosophie », 1922, p. 43.

Dans un texte intitulé *Vérité et mensonge au sens extra-moral*, Friedrich Nietzsche démantèle le concept de vérité avec la virulence qu'on lui reconnaît, en démontrant que l'énonciation d'une parole considérée vraie équivaut à « mentir selon une convention établie⁷ », puisque le moyen par lequel nous accédons aux connaissances est en soi fallacieux. Ce moyen n'est nul autre que le langage, « qui marque en nous l'origine de toute perception⁸ », et échoue à établir une réelle interaction entre l'individu et l'essence de l'objet dont il traite, puisque le mot « désigne seulement les rapports des hommes aux choses⁹ » ; un rapport déterminé unilatéralement et donc nécessairement partiel, c'est-à-dire complètement arbitraire.

Dans un système de « représentation territoriale », les formes tracées échappaient à toute interprétation langagière et répondaient uniquement aux formes présentes dans l'environnement où elles s'inscrivaient, déployant au moment de leur rencontre le sens contenu par chacune d'elle. On peut ainsi penser que l'essence des objets et des marques adjointes les unes aux autres venait à se révéler pour ainsi produire une interaction bilatérale de matière à matière, de forme à forme, de substance à substance, impossible à transposer dans la parole.

Pour mieux penser ce rapport entre les formes, on peut se tourner vers la peinture abstraite. On pourrait supposer qu'une œuvre picturale non-figurative permettrait, encore aujourd'hui, d'établir une communication entre les formes et que les couleurs assemblées entretiendraient un discours propre. Toutefois, l'art abstrait est nécessairement échafaudé à partir de fondations critiques et véhicule toujours un discours latent. En effet, selon Éliane Escoubas, « l'histoire de la peinture n'est pas l'histoire d'un progrès, mais une approche interminable – chaque peintre à sa manière (ou à ses manières) – de l'essence de la peinture, de l'improbabilité de cette essence : sans que jamais cette essence puisse être prise en vue, tenue en main, maîtrisée¹⁰ ». De la même manière que Barthes le constatait au sujet de la

⁷ Friedrich Nietzsche, *Vérité et mensonge au sens extra-moral*, Paris, Gallimard, coll « Folioplus Philosophie », 2009, p. 14.

⁸ *Ibid.*, p. 20.

⁹ *Ibid.*, p. 12.

¹⁰ Éliane Escoubas, *L'espace pictural*, Paris, Encre Marine, 2011, p. 106.

littérature, en affirmant que « chaque écrivain qui naît ouvre en lui le procès de la Littérature¹¹ », toute œuvre picturale, même non-figurative, interagit inévitablement avec *d'autres* œuvres à l'intérieur d'un champ critique, à l'intérieur d'une histoire, ou d'une tradition, de manière consciente et volontaire, ou non. Toute peinture se positionne inévitablement dans une économie, un marché, un réseau déterminé par ses acteurs spécifiques, ses pôles d'attraction et leurs périphéries, et participe par le fait même à un dialogue sur le média employé en question. Ainsi, les *drippings* de Jackson Pollock n'étaient pas que des toiles abstraites : elles développaient un tout nouveau rapport au geste de peindre, au *craft*, et formulaient indirectement un commentaire critique à l'égard du développement de la tradition picturale. Pour leur part, les peintres cubistes, ou encore Paul Klee, s'évertuaient à défaire les moyens par lesquels nous accédons à la représentation en développant divers systèmes disruptifs qui énonçaient nécessairement une critique, un commentaire, ou du moins une position vis-à-vis du rôle de la peinture et de la représentation figurative dans leurs sociétés respectives. Et même si nous venions à rencontrer un peintre dont la posture n'est aucunement revendicative, on le verrait inévitablement échouer à tenter de reproduire la *danse graphique* dont parlent Deleuze et Guattari, puisque les marques que nous traçons interagissent inévitablement avec un imaginaire collectif de la forme, de la couleur, de la texture, de la figure.

Interprétables, connotées, les formes sont aujourd'hui porteuses de significations qui les excèdent. En somme, elles sont les *métaphores* dont parle Nietzsche, dans *Vérité et mensonge au sens extra-moral* : un amalgame d'images, une unité toujours divisible, jamais *une forme en-soi*. Ces métaphores, nous dit le philosophe allemand, sont responsables de la séparation de l'individu et du monde, puisqu'elles s'interposent entre ces deux parties pour médier leur rapport ; médiation qui a pour effet de distordre, de différer, mais surtout de *désubstantialiser* les choses du monde en en faisant des objets de langage : « Transposer une excitation nerveuse en une image ! Première métaphore. L'image à son tour transposée en un son ! Deuxième métaphore. Et chaque fois, saut complet d'une sphère à une autre, tout à fait différente et nouvelle. ¹² »

¹¹ Roland Barthes, *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil, 1972, p. 66-67.

¹² Friedrich Nietzsche, *op. cit*, p. 12.

Dans son essai intitulé *Sur la phénoménologie du langage*, Maurice Merleau-Ponty nous apprend que le sens des mots ne réside pas à l'intérieur des lettres qui les composent, mais que leur signification s'élabore plutôt de manière discriminatoire :

[les mots] font système dans la synchronie en ce sens que chacun d'eux ne signifie que sa différence à l'égard des autres – les signes, comme dit Saussure, sont essentiellement « diacritiques » – et comme cela est vrai de tous, il n'y a dans la langue que des différences de signification. Si finalement elle veut dire et dit quelque chose, ce n'est pas que chaque signe véhicule une signification qui lui appartiendrait, c'est qu'ils font tous ensemble allusion à une signification toujours en sursis, quand on les considère un à un, et vers laquelle je les dépasse sans qu'ils la contiennent jamais.¹³

Ce serait dans la juxtaposition des mots qu'une définition parvient à émerger, soit *entre* les mots, dans les *espaces* qui les unit et les disjoint sur le fil tendu de la phrase. Tissés à la manière d'un filet, les mots qui, selon Nietzsche, « marque[nt] en nous l'origine de toute perception¹⁴ », découpent le vide en unités de sens sans les contenir réellement.

On comprend ainsi que toute signification est une valeur d'usage ; elle est un geste, une tension, un déplacement à l'intérieur d'un réseau imaginé. La définition d'un mot est un élément singulier sans substance qui renvoie constamment à un ensemble plus grand, tout aussi évanescent.

¹³ Maurice Merleau-Ponty, *Éloge de la philosophie*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1953, p. 91-92.

¹⁴ Friedrich Nietzsche, *op. cit.*, p. 20.

RETOUR AU MONDE

Une voiture nous transporte de l'aéroport au centre-ville de Qgindao. Mon père converse avec le chauffeur, tandis que j'observe le paysage qui défile. Derrière ma fenêtre, des groupements de gratte-ciels identiques se succèdent les uns aux autres. J'imagine sans difficulté l'architecte qui a copié, puis collé ses bâtiments sur une grille numérique. En quelques clics, un coin de rue apparaît, un quartier prend forme, une petite ville naît.

On me dit qu'il s'agit de projets immobiliers qui devancent l'expansion de la ville. Je n'arrive pas à savoir si l'inconfort que je ressens est dû à la chaleur accablante ou à la vision de ce paysage désolant.

Entre les buildings de quarante étages se faufilent d'étroites routes en terre rouge. En plissant les yeux, j'aperçois quelques individus qui marchent dans la poussière. Ils transportent de gros paquets, ils traînent des outils, ils bougent lentement. Sont-ils les habitants de ces lieux abstraits ? Y ont-ils également été copiés, puis collés ? Ils sont seuls dans ce vaste territoire aride. Quelques-uns, éparpillés ici et là. L'immensité des tours les fait disparaître. Quelques masses en mouvement, insignifiantes. C'est une question d'échelle.

*

Ici, le développement urbain ne s'effectue pas de pair avec le développement social. Les infrastructures devancent l'arrivée des habitants. Avant même que des familles s'installent dans le quartier, une équipe d'ingénieurs a tout calculé. Les déplacements, les habitudes, les détours, les transgressions. Toute la vie, toutes les alternatives ont été compilées. Quelqu'un en a fait des colonnes de chiffres.

Lorsque je suis entré en contact avec ces théories héritières de la philosophie de Descartes, postulant qu'on ne peut faire l'expérience du monde qu'à travers un appareil linguistique, réaffirmant ainsi la croyance en une division entre corps et esprit, je n'ai pu faire autrement que de remettre en question l'authenticité de mes expériences. Je développais vis-à-vis des lieux, des individus, des biens matériels, une suspicion grandissante, comme si la relation entre mes mains et ce qu'elles touchaient était nécessairement déterminée par la manière dont je parvenais à me la narrer.

Les choses tangibles seraient-elles également constituées de langage et donc fondamentalement vides ? Après tout, le béton, le plastique, la vitesse de croisière d'un autobus sur la rue Saint-Denis, autant que le gobelet en carton d'un mendiant sur le trottoir ne doivent-ils pas leur existence à des recherches, des conversations, des réflexions personnelles ou collectives ; donc à une forme de communication, un entendement, un langage ? La question se pose autant à propos de l'identité des individus. Nous avons tous à charge une identité psychologique sculptée comme un roc, par la pioche des événements que la vie lui assène ; événements eux-mêmes filtrés et interprétés par un discours conscient ou inconscient, personnel ou social, dont la nature détermine non seulement la cible sur laquelle tombe la pioche, mais également sa force de pénétration.

Si toute chose perçue, toute chose existante est le résultat de paroles préalables, pouvons-nous présumer que le monde dont nous faisons l'expérience est une construction virtuelle, une abstraction langagière ? S'il s'avère que le monde n'est qu'un grand réceptacle de lexèmes et de phonèmes, celui-ci devrait, en théorie, être hyper-malléable, puisque les mots, eux-mêmes, sont sans substance et donc infiniment modulables. Cette extrapolation laisse supposer qu'une utilisation adéquate de la parole permettrait de transformer directement la nature du monde, de manipuler la matière à l'aide d'une simple phrase. À bien y penser, cette vision du langage se rapproche de la « représentation territoriale » telle que Deleuze et Guattari la décrivent : une puissance allocutive en interaction directe avec les éléments du monde.

Dans son ouvrage *Lire, interpréter, actualiser; Pourquoi les études littéraires ?*, Yves Citton nous introduit aux théories de la lecture en passant par la pensée de Spinoza. En réponse à la question : « Qu'est-ce que *l'être* de la littérature? ¹⁵ », Citton propose de la concevoir comme une *interface*, c'est-à-dire une chose sans substance propre, existant dans le monde au travers d'*autre chose*. Cette conception de la littérature en tant que *mode* – terme qu'il emprunte directement à Spinoza – peut toutefois se voir appliquée aux éléments qui constituent autant notre environnement matériel que notre environnement discursif. En effet, tout objet existant matériellement est le résultat d'un processus préalable qui l'a placé dans le lieu où il se situe et l'a transformé de manière à en faire la chose concrète qu'elle se trouve à être momentanément. Cette réalité est vraie pour l'ordinateur sur lequel je tape présentement ce texte, autant que pour le cap nuageux qui assombrit le paysage derrière ma fenêtre, ou encore l'enchaînement d'idées qui me porte à écrire cette phrase : tous trois sont le résultat d'une succession de nombreuses étapes, de manipulations, d'influences, et seront amenés à se transformer dans un futur plus ou moins proche, autant qu'ils transformeront ce avec quoi ils entreront en contact. Ainsi, le nuage qui noircit au-dessus de ma tête se déversera un jour, peut-être même qu'il mouillera mon ordinateur que je devrai par la suite apporter chez le réparateur, dont certaines pièces seront recyclées, puis transformées, et ainsi de suite. Et cela va également de soi pour l'identité psychologique de tout individu, qui est régie par un principe d'*affection*, soit le fait que tout élément s'inscrivant dans notre réalité modale est constamment *affecté* par les éléments qui l'entourent, autant qu'ils *affectent* eux-mêmes les éléments qu'ils sont portés à rencontrer par un concours de circonstances particulier. Tel que le précise Lorenzo Vinciguerra :

Le corps comme l'esprit n'ont pas de fond propre, il n'y a rien en eux qui soit en mesure d'arrêter le renvoi indéfini des affections qui les touchent; ils sont comme un horizon qui se déplace en fonction des affections, qui les déterminent et les limitent en les mouvant vers d'autres. [...] Être, c'est précisément être dans ce renvoi entre une manière d'être affecté et une manière d'affecter. Il serait trompeur de croire à quelque chose comme une pure réceptivité : toute attitude [*constitutio*] est en effet déjà en elle-même une aptitude [*dispositio*].¹⁶

¹⁵ Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser; Pourquoi les études littéraires ?*, Paris, Éditions Amsterdam, 2007, p. 93.

¹⁶ Lorenzo Vinciguerra p.117. Tiré de *Lire, interpréter, actualiser, op.cit.*, p. 96.

Ainsi, ce qui me portait à croire en l'irréalité de l'appartement dans lequel j'habitais, autant qu'en celle de ma tasse à café, ou des traits de ma personnalité, était leur nature *modale*, ou *affective*. Résultant de multiples transformations, les objets, les corps, les esprits, les idées, malgré leur apparente fixité, sont les mailles d'une chaîne signifiante plus large et en perpétuelle transformation. Toutes ces choses que je percevais ne m'apparaissaient jamais que comme une version ponctuelle d'elles-mêmes, toujours situées au carrefour d'un état passé et d'un état futur, arborant une identité évanescence que mes sensations (dans un premier temps), puis le réseau linguistique grâce auquel je parvenais à les décoder (dans un deuxième temps), me permettaient pourtant de percevoir en un tout unifié.

*

Dans son livre *Gestes d'humanité, Anthropologie sauvage de nos expériences esthétiques*, Yves Citton démontre que nos corps sont en constante interaction avec un univers symbolique¹⁷. Nos corps qui, non seulement expriment toute une gestuelle métaphorique, elle-même calquée sur notre utilisation de la parole (de la même manière que la graphie *s'aligne sur la voix* dans un système de « représentation despotique »), servent également de support matériel à toute forme d'expression langagière. Qu'on écrive « au secours » sur la plage d'une île déserte, ou qu'on chante « *love me tender* » à son prétendant, chacune de ces expressions est communiquée par le biais d'un média, qu'il s'agisse du sable, de la page, d'un courriel, ou encore de cordes vocales. Si bien que l'abstraction la plus obscure existera toujours *dans* le monde en tant que chose concrète, trace, onde sonore, corps solide, impulsion nerveuse ou neurologique, avant d'exister en tant que concept.

À la fois matière et métaphore, les mots renvoient à une multiplicité de mots-objets, eux-mêmes absents ou adjacents, et la manière dont ceux-ci déterminent notre rapport aux choses nous distancie d'autant plus de leur *essence* puisque, dès lors qu'ils sont désignés, les objets perdent leur valeur intrinsèque et sont immédiatement introduits au circuit qu'est notre

¹⁷ Yves Citton, *Gestes d'humanité. Anthropologie sauvage de nos expériences esthétiques*, Paris, Armand Colin, coll. « Le temps des idées », 2012, 313 p.

économie d'échange. Un objet n'est donc plus qu'un simple objet parmi les autres, mais une marchandise, une monnaie, un bien arborant une valeur d'échange, une valeur symbolique consensuelle, elle-même sujette à toutes sortes de fluctuations. Ce qui me porte à croire que notre manière de qualifier les choses qui nous entourent opère un effet dématérialisant sur le monde en l'enrobant d'une aura symbolique qui nous porte à considérer les objets selon un surplus, une valeur virtuelle déterminée collectivement.

*

Deleuze et Guattari désignent les despotes comme responsables de ce glissement dans notre utilisation de la graphie, qui disloque notre rapport au monde : « les plus anciens auteurs l'ont bien vu, c'est le despote qui fait l'écriture, c'est la formation impériale qui fait du graphisme une écriture à proprement parler. Législation, bureaucratie, comptabilité, perception d'impôts, monopole d'État, justice impériale, activité des fonctionnaires, historiographie, tout s'écrit dans le cortège du despote¹⁸ », de telle sorte que l'écriture devient l'extension du pouvoir ou, pour être plus précis, l'extension de la *voix* du pouvoir.

Et cette voix, la voix du despote, persiste jusqu'à ce jour dans toute forme d'écriture.¹⁹ Irrémédiablement, les mots écrits recouvrent la surface du monde comme un voile de poussière, un drap qui épouse la forme des objets sans pourtant intégrer leur substance. Littéralement tracés *sur* le monde, sur les feuilles, sur les tables, ils ne seront jamais qu'à *propos* du monde, jamais en interaction directe avec lui, ainsi condamnés à errer sur la surface des choses. C'est ici que j'entrevois la dimension despotique de toute forme d'écriture actuelle : désormais enfermés dans un soliloque autoritaire, les écrivains ont coupé la parole au territoire en mettant fin au dialogue que nous entretenions préalablement avec lui. Toute écriture entretient nécessairement un rapport d'extraction, d'exploitation, de capitalisation avec l'environnement dans lequel elle s'inscrit et dont elle fait état, puisque sa substance matérielle, les expériences auxquelles elle nous donne accès, les observations qu'elle nous porte à faire, y sont puisées telles des ressources réelles et symboliques dont nous nous servons pour constituer les fondations nécessaires à l'expansion de notre domaine

¹⁸ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *op. cit.*, p. 239-240.

¹⁹ *Ibid.*, p. 244-245.

discursif. Nous plions le réel à notre convenance, nous le couchons sur la page en de fines lignes horizontales, nous contraignons ses significations diverses pour le faire entrer dans notre discours.

DANS LA RUE

En terminant ma deuxième année au baccalauréat en études littéraires, je rejoins la petite équipe éditoriale de la revue départementale, Main Blanche. Nous n'avons pas le temps de compléter le numéro duquel nous sommes en charge, qu'une grève générale illimitée est déclenchée en opposition à l'augmentation des frais de scolarité. La veille de l'assemblée générale, durant laquelle nous voterons l'entrée officielle dans ce qui s'avèrera la plus longue grève étudiante du Québec, l'équipe se réunit chez moi, dans ma cuisine. Ensemble, nous prenons la décision de mettre de côté Main Blanche et élisons un procédé éditorial, puis une forme que nous nommons Fermaille : fanzine hebdomadaire de littérature militante imprimé à mille-deux-cent-cinquante exemplaires et distribué dans l'ensemble de la province. Un format léger, qui se produit et se distribue rapidement.

À partir de ce moment, nous passons la majorité de nos journées à écrire, à sélectionner les textes que nous publierons, à préparer lesancements, à imprimer et à relier les feuillets. L'autre partie du temps, nous sommes dans les rues à manifester, tout en distribuant la revue.

*

Je passe Fermaille d'une main à l'autre, en échangeant quelques mots enthousiastes. Mon sac en contient plusieurs centaines, j'ai le dos qui plie dans le mauvais sens. Lorsqu'elle est déposée entre les doigts d'un inconnu, la revue établit un contact immédiat entre son corps et le mien. Sans elle, ils ne se seraient jamais rencontrés. La revue tisse un réseau palpable. La ville gagne en densité, les intervalles rétrécissent peu à peu.

Dans la rue, les épaules se touchent délicatement, parfois douloureusement lorsque la foule fuit les bombes lacrymogènes, ou les matraques des policiers. C'est devenu un geste quotidien que de tendre la main à une personne tombée, d'adresser la parole à un inconnu, de chanter un slogan à mille voix. Ensemble, nous formons une masse compacte, unifiée, un corps univoque.

Autour de nous, les installations urbaines ne sont pas moins une accumulation de corps que la foule amassée dans ses rues. Là, des graffitis colorent une façade, ici, des autocollants tapissent un pan de mur. Je passe devant un luminaire enveloppé d'une toile de laine rouge. Quelqu'un près de moi lance une brique dans une vitrine de banque qui se morcelle sans éclater complètement. Par terre, un tapis de pamphlets recouvre la chaussée humide. La peau de Montréal porte les traces de notre contestation. Nous travaillons la ville. La ville nous travaille.

*

Les textes qu'on nous envoie, ou que nous rédigeons, sont rapidement sélectionnés, mis en forme, imprimés et distribués, si bien que le conflit s'éprouve et s'écrit presque simultanément. La succession effrénée des publications transforme le geste d'écrire en un faire qui le met en équivalence avec tout autre geste contestataire. Écrire devient un mouvement, une action. Écrire, c'est promener le crayon sur la feuille comme on promène nos corps dans les rues. Écrire, c'est briser une vitrine, étaler de la couleur sur un mur, boucher l'horizon de pancartes rouges. Durant la grève, écrire, c'est faire acte de présence, c'est agir sans concession.

Pendant les périodes de distribution, le fanzine se répand dans la manifestation et tapisse la rue des poèmes que les manifestants ont eux-mêmes écrits (parfois littéralement : des revues sont retrouvées sur le sol, piétinées par les marcheurs). À peine exprimé, le discours de la foule lui arrive entre les mains, contenu par un morceau d'espace à l'intérieur duquel s'actualise sa propre parole.

*

Traversé de bord en bord par la poésie de la foule, Fermaille veut s'offrir à ses lecteurs comme un ailleurs; un espace qui s'autogénère par la force du dire, dont chaque mot supplémentaire amplifie l'envergure et, par le fait même, repousse les frontières idéologiques qui l'enserrent.

Je me suis longtemps imaginé *Fermaille* comme un espace adjacent à un autre espace, celui du pouvoir. Deux espaces discursifs qui luttent pour s'entre-avaler et entraîner l'autre vers son propre régime de référents. Deux espaces, eux-mêmes fondés par deux langues distinctes. La première rationalise, traduit l'expérience du réel à l'aide d'outils numériques, quantifie l'existence. Ses éléments constitutifs tendent vers une matérialité dure et concrète, une structure rigide qui réduit le réel en une succession d'opérations répondant à un impératif de productivité. La seconde est de toute autre nature. Volatile, elle veut produire des zones d'indistinction dans l'espace de la ville, brouiller les référents, reprendre la langue despotique pour la démonter pièce par pièce, balayer ses fondations. De concert avec l'ensemble des initiatives de dérèglement qui foisonnent pendant la grève étudiante de 2012, les vers de *Fermaille* tentent de démanteler le pouvoir en place, d'imprimer un nouvel état du monde.

Mon retour sur cette expérience éditoriale a provoqué un revirement dans ma manière de percevoir la littérature et son effet sur le monde. Après avoir eu les deux pieds plantés dans le bitume, la rage au corps, il m'est désormais difficile de croire que les textes que nous imprimions établissaient une distance entre le monde et nous-mêmes. Au contraire, dans un tel contexte, l'écriture permettait de développer, de raffiner, d'analyser, d'approfondir notre relation au monde en ajoutant une dimension symbolique à notre sphère d'expérience.

*

Dans son ouvrage intitulé *Malaise dans l'esthétique*, Jacques Rancière fait la distinction entre la notion de *pouvoir* et celle de *politique*. Il explique de quelle manière la politique est avant tout une question de distribution et de délimitation de l'espace :

La politique [...] n'est pas l'exercice du pouvoir et la lutte pour le pouvoir. C'est la configuration d'un espace spécifique, le découpage d'une sphère particulière d'expérience, d'objets posés comme communs et relevant d'une décision commune, de sujets reconnus capables de désigner ces objets et d'argumenter à leur sujet. [...] La politique advient lorsque ceux qui « n'ont pas » le temps prennent ce temps nécessaire pour se poser en habitants d'un espace commun et pour démontrer que leur bouche émet bien une parole qui énonce du commun et non seulement une voix qui signale la douleur. Cette distribution et cette redistribution des places et des identités, ce découpage et ce redécoupage des espaces et des temps, du visible et de l'invisible, du bruit et de la parole constituent ce que j'appelle le partage du sensible. La politique consiste à reconfigurer le

partage du sensible qui définit le commun d'une communauté, à y introduire des sujets et des objets nouveaux, à rendre visible ce qui ne l'était pas et à faire entendre comme parleurs ceux qui n'étaient perçus que comme animaux bruyants.²⁰

Dans un ouvrage précédent intitulé *Le partage du sensible*²¹, le philosophe français lie cette conception de la spatialité à la littérature en avançant que le texte aurait la propriété de « reconfigurer la carte du sensible » et de permettre aux individus d'accéder, à travers leur expérience de lecture, à une constitution alternative du monde symbolique dans lequel ils se trouvent.

*

Lorsque nous brandissions une bannière rouge sur laquelle le nom de la revue apparaissait en grandes lettres blanches, ou lorsque nous placardions les murs de la ville avec des affiches sur lesquelles figuraient le symbole de *Fermaille* (voir f.1, f.2, f.3, f.4), notre intention était d'occuper la ville par la littérature, en investissant d'abord son espace visuel. C'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles nous privilégions la distribution de main à main, lors des manifestations. Placés stratégiquement, il nous suffisait de quelques minutes pour distribuer plusieurs centaines d'exemplaires. Aussitôt, la présence de la revue devenait manifeste. Plusieurs la brandissaient en un geste de défiance, des curieux la lisaient en marchant, un groupe se la passait, d'autres la lançaient dans les airs. C'est par les mots, par la littérature que nous souhaitons occuper la rue.

Animés par la volonté de redécouper le monde plus justement, nous espérions littéralement « reconfigurer la carte » de Montréal en revendiquant des espaces interdits, en rassemblant hebdomadairement nos lecteurs dans des lieux divers, en distribuant des revues dans les paniers à salade, ou en déclamant des textes devant des foules cernées par les forces de l'ordre. Il s'agissait de placer la littérature ailleurs que dans les lieux reclus de l'intimité et d'en faire un outil de socialisation, de rassemblement, de contestation.

Je me souviens de cette journée durant laquelle un membre du collectif, perché en hauteurs, microphone à la main, avait récité un texte devant plusieurs milliers de personnes

²⁰ Jacques Rancière, *Malaise dans l'esthétique*, Paris, Galilée, 2004, p. 38-39.

²¹ Jacques Rancière, *Le partage du sensible*, Paris, La Fabrique, 2000, 74 p.

rassemblées sous la pluie. Durant cet instant où seule sa voix résonnait dans le Square Saint-Louis, il m'a semblé que les mots étaient maîtres des lieux, qu'ils changeaient concrètement la ville. Montréal était alors *notre* ville. Elle n'était pas celle du SPVM, pas celle des politiciens, ni celle des propriétaires. Elle appartenait à ceux qui l'investissaient par le langage.

*

De la même manière que les discours politiques font la promotion d'un certain redécoupage de l'espace social, ou portent les membres d'une société donnée à agir dans des sphères d'activités particulières, les textes littéraires, en proposant une esthétique textuelle, en véhiculant des valeurs, en développant des structures narratives, en exprimant une critique sociale ou politique, chambouleraient ou renforceraient le spectre au travers duquel le lecteur se perçoit en tant qu'actant au sein de sa communauté. Ils auraient le potentiel d'ouvrir face à lui un champ de possibles dégagé de toute contrainte.

*

En proposant une vision alternative au climat social qui sévissait lors de la grève étudiante de 2012, les poèmes de *Fermaille* procédaient à des réagencements symboliques qui exposaient les lecteurs à une réalité renouvelée. Toutefois, tel que l'explique Bakhtine :

Tout discours concret (énoncé) découvre toujours l'objet de son orientation comme déjà spécifié, contesté, évalué, emmitouflé, si l'on peut dire, d'une brume légère qui l'assombrit, ou au contraire éclairé par les paroles étrangères à son propos. Il est entortillé, pénétré par les idées générales, les vues, les appréciations, les définitions d'autrui. Orienté sur son objet, il pénètre dans ce milieu de mots étrangers agité de dialogues et tendu de mots, de jugements, d'accents étrangers, se faufile dans leurs interactions compliquées, fusionne avec les uns, se détache des autres, se croise avec les troisièmes.²²

Ainsi, les poèmes de *Fermaille* s'inscrivaient dans une masse textuelle bourdonnante et tentaient de se tailler une place dans un immense maillage discursif, composé de discours

²² Mikhaïl Bakhtine, « Discours poétique, discours romanesque », in *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978, p.100. cité par Yves Citton, *op. cit.*, 2007, p. 70.

de politiciens et de porte-paroles étudiants, d'éditoriaux et d'articles de journaux, de publications sur les réseaux sociaux, ou de mouvements de contestation à l'étranger. Il s'agissait de faire reconnaître nos cris « d'animaux bruyants » comme une parole légitime et d'entrer de force dans une conversation à laquelle nous n'avions pas été invités à prendre part. C'est en intensifiant la présence de notre littérature à même la rue que nous avons tenté de nous frayer un chemin à l'intérieur de ce maillage discursif.

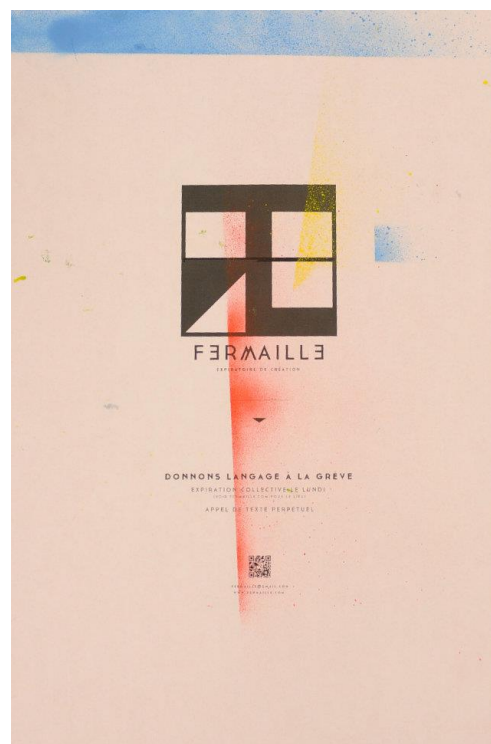
Entre ses pages, *Fermaille* espérait délimiter un espace au sein duquel ses voix multiples pouvaient circuler sans contrainte, tisser des liens, interagir avec les discours qui se profilaient en dehors de la revue. Rapidement, j'ai pu constater que ces différents espaces (la rue, les médias, la revue, les lieux de rassemblement, la sphère politique) communiquaient constamment entre eux. *Le Devoir* et *Le Journal de Montréal* publiaient des articles au sujet de la revue, tandis que nous critiquions leur couverture de la grève étudiante. Nous donnions des revues aux représentants syndicaux et aux chefs de partis politiques. Les événements qui se produisaient dans la rue, les événements politiques, déterminaient directement le contenu et la forme de la revue. Dans ce contexte, l'espace textuel et l'espace réel battaient d'un même cœur. La ville infiltrait les mots. Les mots reconfiguraient la ville.



f.1 (haut, gauche), f.3 (bas, gauche)



f.2 (haut, droite), f.4 (bas, droite)



DANS LA VILLE

J'ai quatorze ans, j'habite à Paris depuis quelques années.

Fermement accrochée à mes épaules, Louise tente de ne pas tomber du Vélip' que je conduis maladroitement. Nous montons l'Avenue Mac-Mahon à toute allure, jusqu'à l'Arc de Triomphe. En retard pour notre séance de cinéma, nous n'avons pas le temps de prendre les tunnels souterrains, ni de marcher sur les trottoirs. Je pique vers le rond-point avec l'objectif de rester près de sa lisière, là où la circulation est moins dense. C'est un échec : un déferlement de voitures nous fonce dessus aussitôt que nous passons devant l'Avenue Carnot. Je suis forcé de m'enfoncer vers le centre du rond-point pour éviter un autobus qui fonce dans notre direction. Un nuage de diesel nous fait tousser, mes mains deviennent instantanément moites, ma copine élève la voix au-dessus des klaxons et du grondement des moteurs pour me traiter d'imbécile.

Il y a des voitures partout. À droite, à gauche, en avant, en arrière. Elles luttent pour gagner un meilleur rang et refusent de céder celui qu'elles occupent déjà. Le volant cambré à quatre-vingt-dix degrés, le pied enfoncé sur la pédale, les conducteurs promènent nerveusement leur regard du pare-brise, au miroir, à la fenêtre arrière. Les voitures continuent d'affluer depuis les avenues adjacentes et nous poussent encore plus profondément vers le centre du rond-point. Les châssis frôlent nos jambes. La tempête souffle autour et fouette nos petits corps de bourrasques violentes. Derrière leur fenêtre, les conducteurs nous adressent des injures. Certains parmi eux sortent la tête pour s'assurer que nous les entendions bien.

Mille voitures animent la ville en son centre. Elles tourbillonnent autour de notre bicyclette avec une force qu'aucun contrepoids ne saurait ralentir. C'est une énergie tectonique qui anime la circulation autour de l'Arc de Triomphe. Une énergie brutale, millénaire, qui se déverse dans le reste de la ville pour animer les objets qu'elle rencontre. D'un embranchement à l'autre, elle se répand dans le pays comme le vent siffle dans les rues, elle passe les frontières et secoue le monde, provoque les mouvements les plus subtils à l'opposé de la planète, anime la matière, explose les molécules, active les galaxies. Petites masses de chair crispées dans l'œil de la tempête, nous roulons à deux sur le point de pivot, le point d'origine, le point zéro du système global. Nous suivons le déplacement des voitures

dont le tournoiement nous rappelle un pèlerinage. Louise et moi complétons un deuxième tour en périphérie du monument qui s'élève à perte de vue au-dessus de nos têtes. À chaque coup de klaxon, ma passagère sursaute, me tape l'épaule, tandis que notre vélo grelotte contre les pavés mal fixés. Nous n'avons pas la force de résister au courant. Nous voilà emportés, aspirés, hypnotisés par le tournoiement des voitures qui sillonnent le centre du monde, la source de tous les possibles.

Plusieurs tours plus tard, une brèche s'ouvre dans le trafic, que nous traversons dans une diagonale périlleuse. Nous mettons enfin le pied sur les Champs Élysées. Louise descend et me promet de ne plus jamais monter derrière moi. Tandis que nous marchons vers le cinéma, le rond-point bourdonne comme une ruche.

Assis devant les fenêtres du huitième étage, où j'écris avec enthousiasme depuis le début de l'été, mon regard navigue dans les allées parfaitement droites du Quartier Latin comme il parcourrait les lignes d'une page. Surélevé, en suspension, mon regard ne rencontre aucun obstacle : je peux regarder droit devant, jusqu'à la limite du visible, ou scruter en détail l'activité qui anime les trottoirs de la rue Sanguinet. Tout en bas, les passants interagissent entre eux sans y prêter attention. Ils se contournent habilement, cèdent le passage, pivotent ou reculent dans une danse collective. Certains se caressent de l'épaule sans échanger un regard. Les plus pressés accélèrent, coupent le passage, font des dépassements, soupirent derrière les plus lents. Parfois l'inévitable arrive : deux corps se bousculent. Alors les accidentés s'excusent, ou partent en grognant. En plus de partager le trottoir, les piétons ne manquent pas d'interagir avec les installations autour d'eux. Ils les touchent, s'en servent, les dégradent, les encomrent. Un homme à l'allure fière fouille dans une poubelle, près de son compagnon qui dort dans une alcôve, tandis qu'une jeune femme s'arrête non loin de là pour observer un panneau publicitaire, avant de sauter dans la rue et de la traverser sans regarder. À deux pas, un homme en t-shirt fume. Appuyé contre un mur, il observe les gens qui foncent dans les poteaux, attrape quelques mots d'une conversation, crache la fumée de sa cigarette, tout en prêtant attention à un vieillard qui mesure chacun de ses pas, à l'endroit où, la veille, il avait aperçu deux individus qui se bagarraient. Le fumeur jette son mégot, intercepte un ballon échappé par une bande d'adolescents, puis tire la porte de l'immeuble pour aller reprendre son poste. Comme le décrit Henri Lefebvre dans *La révolution urbaine*, ouvrage de sociologie dont la sensibilité et la justesse m'ont profondément touché, « les gens se marchent sur les pieds, se trouvent devant et dans des monceaux d'objets, entrecroisent jusqu'à ne plus s'y reconnaître les fils de leurs activités, embrouillent leurs situations de façon à engendrer des situations imprévues²³ ». Toutes ces actions surviennent à l'intérieur d'un cadre que quelques touristes observent minutieusement, en levant la tête dans l'espoir de saisir la logique des lieux, de capter quelques morceaux d'histoire dissimulés là où les regards ont depuis longtemps cessé de se rendre.

*

²³ Henri Lefebvre, *La révolution urbaine*, Paris, Gallimard, 1970, p. 57.

Ces moments d'observation auxquels je me livre régulièrement me permettent d'extraire de ce petit coin d'espace des informations concrètes et de mieux comprendre les dynamiques qui l'animent. Les installations, bâtiments, façades, bancs publics, squares qui s'offrent à ma vue, révèlent une histoire murmurée par les matériaux qui forment les lieux. Cloîtré entre les façades vitrées d'imposants gratte-ciels, la présence d'un tout petit bloc-appartements tapi dans l'ombre rappelle une époque révolue, que l'ensemble des édifices adjacents semblent nier. C'est une trace de Montréal et de ses débuts, de ses vieux murs de briques rouges, entre lesquels ont sûrement vécu quelques familles ouvrières. C'est un rappel discret de l'exploitation des communautés francophones au cours du vingtième siècle, autant que de la gloire de la rue Sainte-Catherine, il y a de cela à peine cinquante ans, alors que brillaient toute la nuit de grands panneaux lumineux sous lesquels mon grand-père avait l'habitude de déambuler avant d'aller danser dans les clubs de jazz. Dans l'espace de la ville, ces portions d'histoire ne se manifestent désormais qu'au travers de quelques rares apparitions matérielles, vestiges d'une époque en voie d'extinction qui cédera bientôt sous le « signe achevé spectaculaire²⁴ » d'une rénovation urbaine complétée.

*

En observant les signes concrets de Montréal, je collecte des informations brutes sur le passé de la ville. Il semble n'y avoir aucune distance interprétative entre les éléments perçus et leur signification historique. Comme l'affirme Alain Médam dans *La ville censure*, « [l']espace urbain, qui constitue un système d'accumulation et de fixation de logiques dépassées, s'identifie à la fois aux dimensions corporelles et à la mémoire des villes. Il semble y avoir, ici, adéquation entre la structure accumulée d'une mémoire et la structure accumulée d'une matérialité physique²⁵ ». Chaque élément constitutif de cet espace relaye des informations sur son époque d'origine avec la limpidité d'un texte. Face à moi apparaît en toute évidence l'histoire de nombreuses délocalisations, de luttes sociales, de bourgeoissements culturels et d'une invasion massive de capitaux qui, comme un engrais surpuissant, accélère la croissance des immeubles environnants. Sans m'en rendre compte,

²⁴ Alain Médam, *La ville-censure*, Paris, Athropos, coll. « société et urbanisme », 1971, p. 7.

²⁵ *Ibid.*, p. 2

j'exerce un effort de lecture grâce auquel j'en viens à *décoder* des informations distillées à l'intérieur des signifiants observables de la ville. Dès les premières pages de son ouvrage, Alain Médam établit cette correspondance entre observation et lecture :

Chaque signe de la ville conduit ainsi son lecteur à la découverte de véritables métaphores. De signe en signe, un mystère signifié transparait. La ville parle tout à la fois, si l'on peut dire, les sens infinis de ses infinis signifiants juxtaposés. De la sorte, les promenades dans la ville peuvent être comprises comme des lectures au hasard d'associations et de juxtapositions surprenantes.²⁶

Citoyens-lecteurs, les passants qui déambulent sous ma fenêtre sont dans une posture de réceptivité qui leur permet de naviguer l'espace de la ville, de se repérer en elle en lisant les cartes et les noms de rues, de survivre à l'intérieur de ses installations en interprétant sa signalisation, ou de participer à son environnement culturel en observant les individus et la manière dont ils interagissent. Toutefois, selon Médam, une lecture plus approfondie peut être exercée. Une lecture explicitée par un guide touristique, par exemple, qui relaterait à un groupe attentif l'histoire de la construction d'une cathédrale, ou les événements marquants qui se sont déroulés sur une place publique. Mais un autre type d'interprétation, plus imaginative encore, peut être mise en œuvre, soit une lecture non-informée qui tente, à partir d'un savoir intime et donc nécessairement partiel, de percevoir les métaphores que l'espace urbain compose en juxtaposant une infinité de signifiants. Cette lecture de l'urbain veut capter un discours qui se manifeste par indices, condensés à l'intérieur de quelques signes observables, et compose une poésie localisée. De la même manière que le petit immeuble en brique entouré par de longs buildings de verre révèle un certain sens en provoquant par sa seule présence un contraste visuel, les signes les plus infimes peuvent renfermer une multitude d'images, plus subtiles et plus complexes encore, qu'il s'agit d'attraper au passage. Au moment où j'écris ces phrases, je constate des similitudes entre la posture de réceptivité que je viens de décrire et celle des membres des « sociétés primitives » qui percevaient un discours à même leur territoire. Évidemment, l'objet et les moyens de ces deux pratiques restent irréconciliables, mais l'attention commune portée à l'espace, à son discours et au sens multiples qu'il recèle, me semble provenir d'un besoin partagé, soit celui de faire interagir

²⁶ *Ibid.*, p. 9.

l'espace extérieur et l'espace intérieur, de manière à faire entrer le monde dans le domaine du connu.

D'ailleurs, certains architectes produisent volontairement des métaphores visuelles dans le but assumé de provoquer des effets de lecture marquants. C'est notamment le cas d'un immeuble new-yorkais dédié à la natation, dont Sarah Williams Goldhager décrit les courbes qui rappellent l'incessante ondulation d'une eau courante²⁷, ou encore le stade olympique de Beijing, dont l'imposante structure métallique rappelle la fragilité d'un nid d'oiseau. Cette manière d'inscrire des métaphores évidentes à même le tissu urbain permet d'établir une relation forte entre le citadin et la ville, en faisant entrer son espace de vie en résonance avec une multitude d'images abstraites qui l'habitent, le possèdent, le définissent en tant qu'individu ou membre d'une collectivité.

En d'autres occurrences, des initiatives architecturales peuvent provoquer des métaphores involontaires, voire malheureuses, telle la base militaire de San Diego, construite en 1967 – époque où les perspectives aériennes étaient plus rares – dont la disposition de quatre bâtiments angulaires, vus du ciel, reproduit la forme d'une croix gammée.

La constitution de l'espace urbain et la posture de lecteur à laquelle elle nous fait irrémédiablement accéder – qu'elle soit pratique, factuelle, ou poétique – nous engage non seulement dans un *mode perceptif*, mais également un *mode d'être*. Car les « énoncés [de la ville] suscitent l'adhésion du lecteur à travers une manière de dire qui est aussi une manière d'être. Pris par la lecture, [...] on ne fait pas que déchiffrer des contenus : on participe du monde configuré par l'énonciation, on accède à une identité en quelque sorte incarnée²⁸ ». Peu à peu, subrepticement, la ville s'immisce en nous. Elle nous transforme, nous produit.

*

Dans *L'invention du quotidien*, Michel de Certeau multiplie les rapprochements entre l'urbain et le texte. Toutefois, plutôt que de limiter la figure du citadin au rôle passif du lecteur, comme le fait Alain Médam, ce dernier le place dans une posture plus active et

²⁷ Sarah W. Goldhagen, *Welcome to your world : how the built environment shapes our lives*, New-York, Harper Collins, 2017, p. 75-76.

²⁸ Yves Citton, *op. cit.*, 2007, p. 157.

engagée, soit celle de l'écrivain (quoiqu'Yves Citton affirme que le lecteur *produit* le sens d'un texte en le parcourant²⁹). Selon lui, les citadins sont les auteurs d'un récit qui s'écrit un pas, un virage, une déviation à la fois. En traçant des lignes sur les trottoirs et dans les rues, les pieds du marcheur composent l'histoire d'un déplacement et d'un regard à l'intérieur de l'espace règlementé qui le bouscule de gauche à droite, qui le détourne de sa trajectoire, qui l'engouffre sous terre, ou qui l'en extirpe : « Les réseaux de ces écritures avançantes et croisées composent une histoire multiple, sans auteur ni spectateur, formée en fragments de trajectoires et en altérations d'espaces³⁰ ». En ce sens, les déplacements du marcheur s'apparentent à une forme d'*énonciation*. Tous ensemble, les piétons *participent* à l'articulation d'une conversation urbaine. De plus, marcher serait non seulement une manière de *s'approprier* la langue de la ville, d'utiliser ses installations comme on use d'un lexique, mais également de *réaliser* l'espace urbain. Car, en effet, « l'acte de parole est une réalisation sonore de la langue³¹ ».

Par ses manières discrètes de cheminer selon son bon vouloir à l'intérieur de l'espace légiféré de la ville, le piéton ordinaire fait désormais figure de dissident lorsque son utilisation de l'aménagement déroge de l'usage prévu par les décideurs, les urbanistes, les bureaucrates, les architectes et participe ainsi à l'élaboration d'un discours contestataire qui s'énonce un pas à la fois. Cette forme de remise en question du pouvoir en place, que Michel de Certeau accorde aux habitants de la ville, se précise dans sa théorisation de la *tactique*. La *tactique*, c'est « l'art du faible³² », avance-t-il. C'est l'ensemble des procédés dont usent les individus qui n'ont pas les moyens d'accéder à un regard *stratégique*, soit un regard qui englobe un territoire à organiser, à défendre, ou à étendre, mais au contraire sévissent sous l'œil du stratège, ainsi confinés à une vision au ras du sol et forcés d'esquiver dans l'urgence les obstacles que le stratège voit arriver de loin, ou qu'il met lui-même en place. Subtiles, parfois imperceptibles aux yeux d'un vaste système régulateur, les *tactiques* constituent un répertoire d'actions ingénieuses par lesquelles les « faibles » gagnent un soulagement

²⁹ Yves Citton, *op. cit.*, 2007, p. 66.

³⁰ Michel De Certeau, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, coll. « essais », 1980, p. 141-142.

³¹ *Ibid.*, p. 148.

³² Michel De Certeau, *op. cit.*, p. 61.

temporaire en profitant des opportunités qui se présentent à eux. Au sein de la ville, ces *tactiques* correspondent à une multitude de gestes, de trajectoires, d'écritures qui détournent subtilement l'ordre établi et permettent aux usagers de regagner un peu de pouvoir sur les modalités de leur existence.

En y regardant bien, on constate toutefois que la posture du *tacticien* n'est pas celle du citoyen qui, par la ruse, parvient à se dégager des oppressions qui l'astreignent sans relâche, car si le piéton *écrit* (se déplace), ou « *braconne* », pour reprendre les mots de Michel de Certeau, ce sera toujours dans une *langue* (une ville) entièrement déterminée par une puissance qui le dépasse : celle du *stratège* (figure qu'on peut d'ailleurs associer à celle du *despote*, proposée par Deleuze et Guattari, responsable de l'institutionnalisation du langage écrit et, par le fait même, de la dislocation de notre rapport au monde). Entre les hauts édifices du centre-ville où il travaille, ou dans les rues poussiéreuses du quartier où il habite, le citoyen énonce un maigre discours dont les conditions d'existence sont entièrement déterminées par la classe des bureaucrates et des entrepreneurs. Sans s'en rendre compte, il est possédé par la langue du despote. Car son discours se situe à l'intérieur d'une superstructure qui le précède en tout temps, qui examine son comportement, qui observe de surplomb sa progression, qui lui donne une amende lorsqu'il traverse la rue au mauvais moment, qui le matraque lorsqu'il y manifeste ses idées, qui orchestre des stratégies pour le contrôler jusqu'à le transpercer de son pouvoir. Le citoyen aura beau transgresser volontairement ou non les règles établies, ce sont les despotes eux-mêmes qui lui auront donné les moyens d'opérer cette transgression. Comme l'affirment Deleuze et Guattari au sujet de la langue du despote :

Jamais aucune eau ne lavera le signifiant de son origine impériale : le maître-signifiant ou le "signifiant maître". On aura beau noyer le signifiant dans le système immanent de la langue, s'en servir pour évacuer les problèmes de sens et de signification, [...] jamais on n'empêchera le signifiant de réintroduire sa transcendance, et de témoigner pour un despote disparu qui fonctionne encore dans l'impérialisme moderne.³³

En parcourant les rues d'une ville, le piéton peut établir ses propres parcours, faire une utilisation des installations qui diverge du plan des *stratégies*, des décideurs et autres

³³ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *op. cit.*, p. 244-245.

opresseurs. Similaire au langage, la ville « se tient à mi-chemin entre l'abstrait et le concret³⁴ », elle advient lorsque nous l'animons de notre présence, elle est autant une valeur d'usage qu'une valeur symbolique. Toutefois, comme nous le rappelle Bakhtine, tout discours s'inscrit à l'intérieur d'un entremêlement de voix qui le précèdent et qui lui succéderont. En *braconnant*, le piéton-énonciateur s'empêtre dans un enchevêtrement de paroles, entièrement *affecté* par la sphère énonciative de la ville, réagissant alors aux stimulations d'un environnement qui exerce sur lui des pressions, qui le heurte, et qui le déplace dans l'espace autant que dans son identité. Affecté par les structures symboliques qui le chapeautent en tout temps, affecté par les vitrines de commerces qui se succèdent sans relâche et transforment toute déambulation en une immersion dans les images du pouvoir et de la consommation, « où la logique de la marchandise se double d'une contemplation (passive) qui prend l'allure et l'importance d'une esthétique et d'une éthique³⁵ », le citoyen ne peut accéder qu'à l'*impression* de dépasser les limites qui lui sont imposées, car toute trajectoire alternative participe de près ou de loin à la constitution de l'environnement infiniment contraignant de la ville.

*

Cette forme invasive de contrôle est d'autant plus inquiétante lorsque la ville, tel que l'indique David Harvey dans *Rebel Cities : From the Right to the City to the Urban Revolution*, devient un dépotoir de capital, et cesse de se développer organiquement, soit de manière progressive et en interaction avec les spécificités de chaque localité. Comme l'explique le sociologue américain, cette forme très courante de *dumping* a des effets néfastes et des répercussions profondes sur le fonctionnement de nos villes.

Observons comment un entrepreneur capitaliste, dont les activités se concentrent dans le domaine du développement urbain, procède pour profiter du processus d'urbanisation : en investissant une somme d'argent, ce dernier développe ce que David Harvey nomme (en empruntant à la terminologie marxiste) un *surplus product*, c'est-à-dire une commodité, ou un objet de consommation, qu'il vendra à un prix supérieur à son coût de

³⁴ Raymond Ledrut, *op. cit.*, p. 106.

³⁵ Henri Lefebvre, *op. cit.*, p. 32.

production, afin d'empocher un *surplus profit*. Le problème de l'urbanisation de la majorité des villes modernes est que celles-ci servent de terrain spéculatif pour des entrepreneurs qui profitent de la nécessité d'expansion et de modernisation des villes, en réinvestissant une part de leur *surplus profit* de manière à le convertir en *surplus product* (souvent sous la forme d'immeubles à appartements) et récupérer, après sa vente, un *surplus profit* encore plus important.³⁶ Cette dynamique cyclique, qu'on imagine facilement croître dans un effet de boule-de-neige, porte des individus détenteurs des grandes richesses (qui n'hésitent pas à s'associer entre eux pour constituer des fonds d'investissements encore plus importants) à accélérer le processus d'urbanisation, notamment dans des quartiers qui comptent peu de réglementation comme Hochelaga-Maisonneuve, où on voit apparaître à un rythme effréné de nouvelles constructions qui, souvent, dérogent des lois municipales en n'incluant pas, par exemple, le pourcentage requis de logements sociaux dans leurs projets immobiliers. Cette accélération est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles la profession d'architecte est en déclin : il est maintenant coutume pour les entrepreneurs d'acheter les droits d'exploitation de plans dessinés à l'avance afin d'entamer plus rapidement la phase de construction et éviter de défrayer une firme d'architecture. En résulte l'apparition de pâtés de maisons entiers qui sont la répétition inquiétante du même modèle d'habitation, déjà similaire aux immeubles des rues adjacentes. Nul besoin de faire une analyse approfondie de ces espaces uniformisés par le déferlement de vagues successives de capitaux pour constater la dégradation de leurs écosystèmes fragiles, que ce soit d'un point de vue esthétique, ou social.

Ces nouvelles constructions se reconnaissent notamment aux portes d'entrées qui ont été repoussées jusqu'à la limite du trottoir, aux balcons renfoncés à l'intérieur de leur structure, aux murs extérieurs infiniment plats, et au sentiment d'inhospitalité que provoque la délimitation exagérément franche entre intérieur et extérieur, entre soi et l'autre, entre espaces de vie et espaces de transition, entre propre et sale, entre sécurité et danger. Dans ce contexte renouvelé, la rue devient un non-lieu, un espace transitoire et anonyme, aux antipodes du « théâtre spontané³⁷ » dont Henri Lefebvre fait l'éloge dans *La révolution urbaine*. Elles rappellent d'une certaine manière le caractère industriel des villes-dortoirs,

³⁶ David Harvey, *op. cit.*, p. 5-7.

³⁷ Henri Lefebvre, *op. cit.*, p. 40.

effet secondaire de la construction des complexes immobiliers conçus par Le Corbusier en banlieue parisienne, qui substituait la rue au passage. Une telle approche de la vie collective avait d'ailleurs occasionné l'apparition de nombreux ghettos en périphérie de la capitale française, en constituant des îlots désertés par la circulation et renfermés sur eux-mêmes.

Ces grandes rénovations qu'on peut observer à Montréal et ailleurs démantèlent sans hésitation les écologies sociales au sein desquelles elles s'inscrivent. Elles implantent, par exemple, un immeuble de cent-quatre-vingts logements sur une intersection qui n'en comptait pas le quart, en suppriment les jardins avant qui établissaient un climat de bienveillance en peignant dans leur succession un paysage cultivé pour les inconnus de passage, en enlèvent les escaliers et les paliers extérieurs typiques des anciens quartiers ouvriers de Montréal, qui liaient l'espace intime de l'appartement au trottoir et dans lesquels on s'arrêtait à mi-chemin pour parler aux voisins, tout en provoquant une impression d'enchevêtrement, comme si le destin des uns reposait sur celui des autres.

Rien d'étonnant si, lors d'une balade dans un de ces quartiers en plein processus d'urbanisation, vous vous trouvez aux prises avec un soudain sentiment d'anxiété : de nombreuses études dans le domaine des sciences cognitives prouvent que les espaces qui exhibent trop peu de variations formelles peuvent provoquer diverses formes de détresses psychologiques, allant du stress à la dépendance, en passant par la dépression et les troubles d'apprentissage.³⁸

³⁸ Sarah Williams Goldhager, *op. cit.*, p. 70.

L'ESPACE EN SOI

Nous sommes quatre à marcher dans les rues du camp de réfugiés palestinien, Deheisha. Nous venons de passer la carcasse d'une voiture abandonnée, qui a visiblement été dépouillée de toutes ses parties utilisables. Le plafond du véhicule a été renforcé pour dégager un trou qui fait office de fenêtre, dans un mur de béton adjacent. Derrière ce trou, il y a des gens. Un petit garçon nous observe sans bouger. En marchant dans les allées infiniment grises – sol gris, murs gris, ciel gris – un sentiment de culpabilité m'accable. Le geste que je pose, celui d'observer, de déambuler dans ce lieu d'oppression, m'apparaît gravement déplacé. Y a-t-il des choses qu'on ne devrait pas voir? Cette inquiétude se double pourtant d'une conviction supplémentaire. Au fond de moi tire à l'opposée l'impression d'être en train de poser un geste nécessaire : celui de faire accéder la misère au registre du visible. Cette misère m'imprègne. Quelque chose s'active en moi.

Je marche dans les allées du camp, incapable de me reconnaître dans ce que j'observe. La chaleur m'engourdit. Je suis sans repère et les informations sont nombreuses. La fatigue s'empare de moi, je suis lourd.

Derrière nous des cris se font entendre. Un groupe d'adolescents accompagné par un chien galeux nous suit de près. L'un d'eux tient un bâton entre ses mains. Je comprends qu'ils veulent nous chasser des lieux. En un certain sens, je suis rassuré de constater qu'ils exercent une forme de pouvoir dans ce lieu qui les a longtemps opprimés. Depuis que le camp a été libéré, de nombreuses familles ont décidé d'y rester, par résistance ou par manque d'alternative. Le groupe de jeunes garçons n'est pas menaçant, je me dis : c'est eux qui ont raison.

Quelques jours plus tard, je suis de retour chez moi, dans la ville de Bergen. Une de mes colocataires pose des questions auxquelles je ne parviens pas à répondre. Je suis muet, les mots restent prisonniers à l'intérieur.

Plusieurs conceptions de la conscience ont été développées depuis l'émergence des sciences cognitives, au courant des années 1980. Tel que l'indique le philosophe américain Andy Clark dans son livre *Being There – Putting Brain, Body and World Together Again*, le cognitivisme classique – approche dominante à l'époque – concevait l'esprit humain comme une entité logique centralisée, pourvue d'une base de données symboliques (principalement linguistique), à laquelle se greffaient des modules sensoriels périphériques (le corps).³⁹ Cette approche a donné lieu à des expérimentations dans le domaine de l'intelligence artificielle visant à reconstituer une forme de conscience humaine, tel que CYC (diminutif du mot « encyclopédie »), un programme informatique doté d'un vaste bagage linguistique, qui parvenait à générer des associations logiques. Les limites de ce projet ambitieux ont rapidement été atteintes : intégrer dans la « structure de pensée » du logiciel les mots nécessaires à son exercice de réflexion nécessitait une quantité de temps très importante. De plus, pour que les associations symboliques de CYC adviennent, le logiciel devait parcourir l'ensemble de son bagage linguistique afin de sélectionner les éléments appropriés; méthode beaucoup trop fastidieuse pour égaler la rapidité de la réflexivité humaine.⁴⁰ En y regardant bien, on constate qu'une telle approche perpétue la vision cartésienne de l'esprit humain : une conscience dé-corporalisée qui ne parvient à interagir avec le monde qu'au moyen de représentations symboliques. Toutefois, comme le note Andy Clark, des objections à une telle conception de l'intelligence humaine surviennent dès les années 1990 :

As the philosopher Hubert Dreyfus (1991) and others have pointed out, the trouble is that the real brains don't seem to use such linguaform, text-like resources to encode skillful responses to the world. And this is just as well, since such strategies would require vast amounts of explicit data storage and search and could thus not yield the speedy responses that real action requires. In fact, a little reflection suggests that there would be no obvious end to the "commonsense" knowledge we would have to write down to capture all that an adult human knows. Even the embodied knowledge of a cockroach would probably require several volumes to capture in detail!⁴¹

³⁹ Andy Clark, *Being There. Putting Brain, Body, and World Together Again*, Londres, MIT Press, 1997, p. 83.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 2.

⁴¹ *Ibid.*, p. 6.

L'approche subséquente, le *connexionnisme*, a préservé la conception de la conscience en tant qu'entité dé-corporalisée, mais a attribué le processus cognitif aux réseaux neuronaux, dont l'activation serait responsable du fonctionnement de nos mécanismes corporels (le battement de notre cœur, par exemple), autant que la production de nos pensées les plus complexes. Cette approche permet de concevoir l'esprit humain en-dehors de la tradition encyclopédiste et mène vers l'étape suivante dans la progression des sciences cognitives, soit l'approche *émergentiste*⁴², selon laquelle notre conscience serait non seulement animée par les synapses qui relient nos neurones entre eux, mais s'appuierait également sur les structures du monde matériel, dont l'informerait notre corps, afin de formuler des cognitions complexes. Cette conception de l'intelligence humaine suggère que l'acte perceptif n'est pas uniquement la « réception passive d'informations⁴³ » au travers d'un filtre linguistique, tel que nous avons été portés à le croire depuis Descartes, mais qu'il serait plutôt un outil nous permettant de déceler les opportunités (ou « affordance », dans les mots du philosophe américain) d'intervention dans le monde, de manière spécifique à chaque individu :

Such affordance are nothing other than the possibilities for use, intervention, and action offered by the local environment to a specific type of embodied agent. For example, a human perceives a chair as “affording sitting,” but the affordance presented by a chair to a hamster would be radically different. [...] In representing [...] the environment as such a complex of possibilities, we create inner states that simultaneously describe partial aspects of the world and prescribe possible actions and interventions.⁴⁴

C'est d'ailleurs ce qui le porte à affirmer que l'esprit est un organe fuyant (« Mind is a leaky organ »), échappant sans cesse aux parois qui le contiennent pour se répandre dans le monde.⁴⁵

*

⁴² *Ibid.*, p. 84.

⁴³ *Ibid.*, p. 50, je traduis.

⁴⁴ *Idem.*

⁴⁵ *Ibid.*, p. 53.

Dans un article intitulé « Theory of Mind and Fictions of Embodied Transparency », Liza Zunshine cite Joseph Roach, qui établit un lien entre les avancées des sciences cognitives et les théories de Michel de Certeau. Roach avance que la récente élaboration du concept de *Mind Reading*, selon lequel tout individu serait en mesure de connaître partiellement les pensées d'un interlocuteur en observant son expression faciale, lecture qui s'exécute à une vitesse tellement grande qu'elle s'opère à un état préconscient et engendre des comportements qui n'ont pas fait l'objet de méditations préalables (par exemple : je réconforte immédiatement un ami qui fond en larmes devant moi), « convertissent le rôle du spectateur en celui du participant⁴⁶ ». D'autres expériences prouvent que la raison pour laquelle un observateur parvient à *lire* les actions posées par les individus qui entrent dans son champ de perception est due aux *neurones miroirs*, présentes dans le cerveau des singes et des humains, qui agissent comme si l'action était posée par l'observateur lui-même, établissant ainsi « an internal correlation between the representations of perceptual and motor functionalities ». Ce constat porte Liza Zunshine à conclure qu'à un certain niveau, le cerveau n'opère aucune distinction entre un geste exécuté par soi ou par un autre.⁴⁷

En apparence passif, le piéton, le citoyen ordinaire, est en constante négociation avec son environnement. Innocent en apparence, il opère pourtant un travail de sélection, de discrimination, de hiérarchisation. Il priorise ses actes, observe les opportunités que l'espace lui offre, les attrape au vol, ou les rejette aussitôt, de manière tout à fait inconsciente. Dans ce processus, il est littéralement traversé par les signes du monde, le corps et l'esprit se superposent à leur environnement immédiat et se réconcilient en un tout indissociable : « moi et non-moi, extérieur et intérieur ne veulent plus rien dire⁴⁸ ». Les individus se confondent en une masse où l'un engendre l'autre, où toute action transgresse les frontières infiniment poreuses de l'intimité. D'un coup d'œil à l'autre, nous avalons le monde. D'un coup d'œil à l'autre, c'est le monde qui nous avale. Et sans cesse, nos esprits circulent en vase clos, à la fois ouverts et repliés sur eux-mêmes, traversés et traversant.

⁴⁶ Joseph Roach, « Culture and Performance in the Circum-Atlantic World. », *Performative and Performance*. New-York, 1995, p.46, cité par Liza Zunshine, « Theory of Mind and Fictions of Embodied Transparency », *Narratives*, Vol 16. No. 1, 2008, p. 70. Je traduis.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 67.

⁴⁸ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *op. cit.*, p. 8.

*

Dans son ouvrage *Welcome to Your World – How the Built Environment Shapes Our Lives*, Sarah Williams Goldhagen emprunte la perspective des sciences cognitives pour critiquer le développement actuel de nos villes. Cette dernière s'intéresse particulièrement aux cognitions inconscientes et prélinguistiques qui, dans leur ensemble, constituent la grande majorité de notre activité mentale (jusqu'à 90%) et déterminent la manière dont un individu « comprend, interprète et organise les données sensorielles, sociales et intérieures⁴⁹ » perçues dans son environnement immédiat. Le 10% restant serait constitué de nos cognitions conscientes, prenant la forme de discours intérieurs ou verbalisés, structurés linguistiquement. Jumelées l'une à l'autre, ces deux catégories constituent l'ensemble de notre expérience humaine, autant responsables du maintien de nos mécanismes corporels, de notre mémoire, que de nos expériences émotives.

Depuis la découverte que le cervelet coordonne non seulement la réponse musculaire aux stimulations sensorielles, mais également le traitement des émotions, les tenants de la psychologie moderne font l'hypothèse que les émotions dont nous faisons l'expérience se manifestent d'abord en tant que sensations [feelings], « as things that we feel in our bodies⁵⁰ », avant de nous apparaître dans leur dimension affective. Ainsi, lorsque nous combattons une marée d'épaules pour nous frayer un chemin jusqu'au métro, lorsque nous retenons notre souffle en marchant près d'un camion à ordures, lorsque nous serons les dents au passage d'une sirène de police, lorsque nous cambrons le dos pour combattre une bourrasque hivernale, la ville n'a pas pour seul effet de nous contraindre physiquement, mais nous anime imperceptiblement de turbulences émotives. Circulant continuellement en nous, tel un courant sous-jacent dont seulement quelques rares éléments parviennent à se frayer un chemin jusqu'à notre conscience⁵¹, le flot imperceptible de nos cognitions est alimenté par les nombreuses traces que l'espace exhibe : *primes* (stimuli spatiaux pouvant influencer les

⁴⁹ Sarah Williams Goldhager, *op. cit.*, p. 46, je traduis.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 60.

⁵¹ *Ibid.*, p. 59.

pensées, ainsi que les dispositions émotives d'une personne), motifs et schémas (qui interagissent de manière associative avec la mémoire d'un individu et peuvent notamment se manifester sous la forme de métaphores urbaines) *affectent* continuellement le citoyen, façonnent de manière interactive et graduelle son identité. À cet effet, il est reconnu que les textures⁵², les couleurs, les lignes, les angles, la quantité d'informations contenues par un lieu influencent nos états d'esprit, ainsi que notre production de cognitions⁵³.

Plus encore, Sarah Williams Goldhagen souligne que les avancées récentes dans le domaine des neurosciences ont révélé que la production de souvenirs s'effectue en interaction constante avec les espaces dans lesquels nous avons été et ceux dans lesquels nous nous situons :

When remembering a certain event from our past, we recall images, patterns, and impressions from many systems of sensory cognition, scattered in many parts of the brain. We also now know that these memories, which in sum help us to constitute our past, can be consolidated only by being linked up with our cognitions about physical locations and places. Put another way, what we know about how memories are consolidated in the brain reveals that the physical environment we inhabit during a given experience centrally figures in the memory itself. In the contemporary world, where our environments are overwhelmingly *built* environments, what this means is that buildings, landscapes, and urban areas we inhabit are central to the constitution of our autobiographical memories, and therefore to our sense of identity. Our very sense of *who* we are and have been is inextricable from our sense of *where* we have been and are.⁵⁴

Cette conception de la mémoire rejoint ce que Gaston Bachelard postulait à partir de sa posture de phénoménologue, un demi-siècle plus tôt, dans *La poétique de l'espace*, soit

[qu'on] croit parfois se connaître dans le temps, alors qu'on ne connaît qu'une suite de fixations dans des espaces de la stabilité de l'être, d'un être qui ne veut pas s'écouler, qui, dans le passé même quand il s'en va à la recherche du temps perdu, veut « suspendre » le vol du temps. Dans ses mille alvéoles, l'espace tient du temps comprimé. L'espace sert à ça.⁵⁵

⁵² *Ibid.*, p. 50.

⁵³ *Ibid.*, p. 70.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 83-84.

⁵⁵ Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Paris, Presses Universitaires de France, col. « Bibliothèque de philosophie contemporaine », 1957 [1961], p. 27.

*

Sous la lumière des sciences cognitives, je suis porté à croire que le citadin n'est pas simplement le lecteur du texte exprimé par les *signifiants urbains*, ni uniquement l'auteur d'un texte dans son maniement du *langage urbain*, mais tout à la fois lecteur, auteur *et* texte, ainsi traversé par les inscriptions de la ville qui se logent en lui et façonnent progressivement son regard. Indissociable du texte qu'il compose et qui le compose en retour, le citadin est simultanément dans une posture d'émission et de réception, participant forcé à l'élaboration de la ville et de son imaginaire, enfermé dans une boucle où la chose produite devient elle-même productrice. Ce cycle répétitif de productions où la lecture, l'écriture, le texte s'engendrent constamment et se confondent en un processus unifié, me rappelle la machine désirante⁵⁶, concept élaboré par Deleuze et Guattari, qui « ne reconnaît [...] que des *réactions* [...] et jamais de véritable action⁵⁷ ». Traversées par le flux continu de la ville-machine, l'individu prélève et transforme le produit de ses lectures et de ses écritures machiniques et les rend au monde d'une *tactique* à l'autre.⁵⁸ « Machine de machine⁵⁹ », la ville prélève et renvoie les flux qui convergent en elle. « [Elle] propose la concentration de *tout* ce qu'il y a dans le monde, dans la nature, dans le cosmos : fruits de la terre, produits de l'industrie, œuvres humaines, objets et instruments, actes et situations, signes et symboles.⁶⁰ » Masse concentrique qui s'étend infiniment à la manière d'un trou noir, la ville-machine avale

⁵⁶ Le concept de machines désirantes développé par Deleuze et Guattari dans *L'Anti-Œdipe* est une conception du monde selon une perspective productiviste. Proche de la théorie des affections proposée par Vinciguerra, ou de la modalité selon Spinoza, le concept des machines désirantes présente les choses et les individus comme le produit d'entités préalables, productrices à leur tour de nouvelles machines. Couplées les unes aux autres, les machines s'animent au passage d'un flux désirant prélevé en amont et déversé en aval. Dans cette dynamique binaire apparaît un troisième élément, appelé corps sans organe. Fondamentalement improductif, il ne participe pas à la circulation des flux désirants, mais profite tout de même du mouvement qui le déplace d'un espace à l'autre. Il accumule le capital et stagne dans son être ; c'est le compte en banque regorgeant de richesses, la dette, la stase parfois immense qui s'approprie la production désirante.

⁵⁷ Yves Citton, *op. cit.*, 2007, p. 97.

⁵⁸ Gilles Deleuze et Félix Guattari, p. 43-44.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 12.

⁶⁰ Henri Lefebvre, *op. cit.*, p. 56.

quiconque se loge en elle pour l'intégrer à son flux désirant. Immense, plurielle, elle est le canevas psychologique de sa population, tel que les Situationnistes le supposaient déjà en 1955 en développant la psychogéographie. En effet, l'implantation d'infrastructures formule les conditions par lesquelles la cohabitation urbaine s'exauce, que ce soit dans le détournement ou dans le respect des utilisations prescrites, et devient le cadre au sein duquel une identité à la fois collective et individuelle peut advenir. Trace signifiante par-dessus trace signifiante, la ville s'engendre à chaque instant, se nie et se contredit, remanie les termes de sa propre lisibilité. Impossible à fixer dans une définition, elle emporte ses habitants dans son indétermination fondamentale.

EN BAS

J'ai entamé l'écriture de cet essai en supposant que l'espace dans lequel nous nous situons imprègne la création littéraire jusqu'à *ventriloquer* l'écrivain, de telle sorte que nous extériorisons le discours de l'espace. Mon hypothèse était que les lieux déterminent ce que nous écrivons de manière immédiate, puisqu'ils seraient investis d'une charge symbolique qui exercerait une pression constante sur notre imaginaire.

Mes recherches m'ont ensuite permis de comprendre que l'espace participe au façonnage de nos divers états psychologiques et qu'il opère un effet sur le présent de l'écriture, au moment de son exécution, mais également sur l'ensemble des ramifications qui constituent l'imaginaire des écrivains. L'ensemble des espaces que nous avons précédemment parcourus constitue un réseau signifiant à l'intérieur duquel prend forme une identité mouvante. Lorsque je me situais au huitième étage d'un immeuble du centre-ville de Montréal, mon imaginaire interagissait avec d'autres endroits, eux-mêmes évoqués par l'espace physique dans lequel je me trouvais. Sans aucune préméditation, la ville de Pétra s'est immiscée dans mon écriture pour se greffer à Hochelaga, au Quartier latin de Montréal et à de multiples souvenirs de perspectives élevées. Dans leur rassemblement soudain, ils ont constitué un environnement psychologique et imaginaire qui a orienté mon écriture dans une direction particulière.

Tour à tour, la ville comprime, effrite, renforce, éclate notre identité qui, comme le mentionne Vinciguerra, est un horizon insaisissable, en constant déplacement, jamais fixé dans le temps ni l'espace, mais en négociation perpétuelle avec des tensions qui l'*affectent* de toutes parts. Et bien que la ville ne nous dicte pas des phrases comme un souffleur transmettrait la réplique à un comédien ayant perdu la mémoire, j'ai la conviction qu'elle participe à la constitution des divers états de l'identité *à partir* de laquelle nous écrivons. Insidieuse, elle encadre chacune de nos phrases, chacun de nos états d'âme, sans pourtant laisser de traces évidentes.

Accéder à un lieu, c'est une manière d'accéder à une part de soi, comme si notre esprit, dans son fonctionnement, s'appuyait sur la structure du monde physique pour ouvrir

différents pans identitaires. Dans notre tête, dans nos phrases, il y aura toujours un résidu d'espace. Le texte et la ville se superposent, des passages se dégagent. Située à la frontière entre intériorité et extériorité, la conscience adopte la forme de ces deux forces opposées, telle la peau, qui appartient autant à ce qu'elle renferme, qu'à ce dont elle sépare. Traversant et traversés, nous sommes habités par ce que nous habitons.

BIBLIOGRAPHIE

- Barthes, Roland. *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil, 1972.
- Batailles, Georges. *L'expérience intérieure*, Paris, Gallimard, coll. « tel », 1978 [1943].
- Bachelard, Gaston. *La poétique de l'espace*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Bibliothèque de philosophie contemporaine », 1961 [1957].
- Bakhtine, Mikhaïl. « Discours poétique, discours romanesque », in *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978.
- Blanchot, Maurice. *La communauté inavouable*, Paris, Minuit, 1984.
- Brun, Éric. *Les situationnistes : une avant-garde totale*, Paris, CNRS, coll. « SOCIO/ANTHROPO », 2014.
- Citton, Yves. *Lire, Interpréter, Actualiser; Pourquoi les études littéraires ?*, Paris, Éditions Amsterdam, 2007.
- _____. *Gestes d'humanité. Anthropologie sauvage de nos expériences esthétiques*, Paris, Armand Colin, coll. « Le temps des idées », 2012.
- Clark, Andy. *Being There. Putting Brain, Body, and World Together Again*, Londres, MIT press, 1997.
- De Certeau, Michel. *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, coll. « Essais », 1980.
- Deleuze, Gilles et Guattari, Félix. *L'Anti-Œdipe, Capitalisme et schizophrénie*, Paris, Minuit, coll. « Critique », 1972.
- Deleuze, Gilles. *Rhizome : Introduction*, Paris, Minuit, 1976.
- _____. *Francis Bacon, logique de la sensation*, Paris, Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 1981.
- Despentes, Virginie. *Vernon Subutex, 1*, Paris, Grasset, coll. « Littérature », 2016.
- _____. *Vernon Subutex, 2*, Paris, Grasset, coll. « Littérature », 2016.
- _____. *Vernon Subutex, 3*, Paris, Grasset, coll. « Littérature », 2018.

- Escoubas, Éliane. *L'espace pictural*, Paris, Encre Marine, 2011.
- Foucault, Michel. *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, coll. « tel », 1966.
- _____. *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, coll. « tel », 1975.
- _____. *Le corps utopique, les hétérotopies*, Paris, Lignes, 2009.
- Goldhagen, Sarah W. *Welcome to Your World : How the Built Environment Shapes Our Lives*, New-York, Harper Collins, 2017.
- Grossman, Évelyne. *La défiguration : Artaud, Beckett, Michaux*, Paris, Minuit, coll. « Paradoxe », 2004.
- Hall, Edward. *La dimension cachée*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1976.
- Harvey, David. *Rebel Cities : From the Right to the City to the Urban Revolution*, Londres, Verso, 2012.
- _____. *Brève histoire du néolibéralisme*, Paris, Les prairies ordinaires, coll. « penser/croiser », 2014.
- Lapierre, René. *Figures de l'abandon*, Montréal, Les Herbes Rouges, coll. « Essais », 2002.
- _____. *Renversements*, Montréal, Les Herbes Rouges, coll. « Essais », 2011.
- Lavocat, Françoise. *Fait et Fiction : pour une frontière*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2016.
- Ledrut, Raymond. *La forme et le sens dans la société*, Paris, Librairie des méridiens, coll. « Sociologie des formes », 1984.
- Lefebvre, Henri. *Le droit à la ville*, Paris, Anthropos, coll. « Société et urbanisme », 1968.
- _____. *La révolution urbaine*, Paris, Gallimard, 1970.
- _____. *La production de l'espace*, Paris, Anthropos, coll. « Ethno-sociologie », 2000 [1974].
- Lipovetsky, Gilles. *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1983.
- Médam, Alain. *La ville-censure*, Paris, Anthropos, coll. « Société et urbanisme », 1971.

_____. *Villes pour un sociologue*, Paris, L'Hamarttan, coll. « Villes et entreprises », 1998.

Merleau-Ponty, Maurice. *La structure du comportement*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige », 2013 [1942].

_____. *Éloge de la philosophie*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1953.

_____. *L'œil et l'esprit*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1985 [1964].

Nelson, Maggie. *Les Argonautes*, Montréal, Triptyque, coll. « Difforme », 2017 [2015].

Nietzsche, Friedrich. *Vérité et mensonge au sens extra-moral*, Paris, Gallimard, coll. « Folioplus Philosophie », 2009.

Novarina, Valère. *Devant la parole*, Paris, P.O.L., 2010.

Park, Robert. *On Social Control and Collective Behavior*, Chicago, University of Chicago Press, coll. « The Heritage of Sociologie », 1967.

Preciado, Paul B. *Testo Junkie : Sexe, drogue et biopolitique*, Paris, Grasset, 2008.

Rancière, Jacques. *Le partage du sensible*, Paris, La Fabrique, 2000.

_____. *Malaise dans l'esthétique*, Paris, Galilée, 2004.

Roy, Gabrielle. *Bonheur d'occasion*, Montréal, Boréale, coll. « Éditions du centenaire », 2009 [1945].

Vinciguerra, Lorenzo. *Spinoza et le signe : le genèse de l'imagination*, Paris, Vrin, coll. « Histoire de la philosophie », 2005.

Wittgenstein, Ludwig. *Tractatus logico-philosophicus*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de philosophie », 1922.

Zunshine, Lisa. *Why We Read Fiction : Theory of Mind and the Novel*, Columbus, Ohio State University Press, 2006.

_____. « Theory of Mind and Fictions of Embodied Transparency », *Narratives*, Vol. 16. No. 1, 2008, p. 65-92.